ELVIS

DOSSIER SPÉCIAL

SAM PHILLIPS ET LES ANNÉES SUN // BALADE À GRACELAND
MEMPHIS MAFIA // MILLION DOLLAR QUARTET // ELVIS ACTEUR

rock&folk

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

THE CARS
40 ANS AU COMPTEUR

BB BRUNES
N'ÉCOUTENT PLUS LES CRAMPS

MARQUIS DE SADE
COSTUME CRAVACHE

HELENA NOGUERRA
MES DISQUES À MOI

FESTIVALS
ACTE 2

●●●

QUEENS OF THE STONE AGE

PAROLES D'HOMME

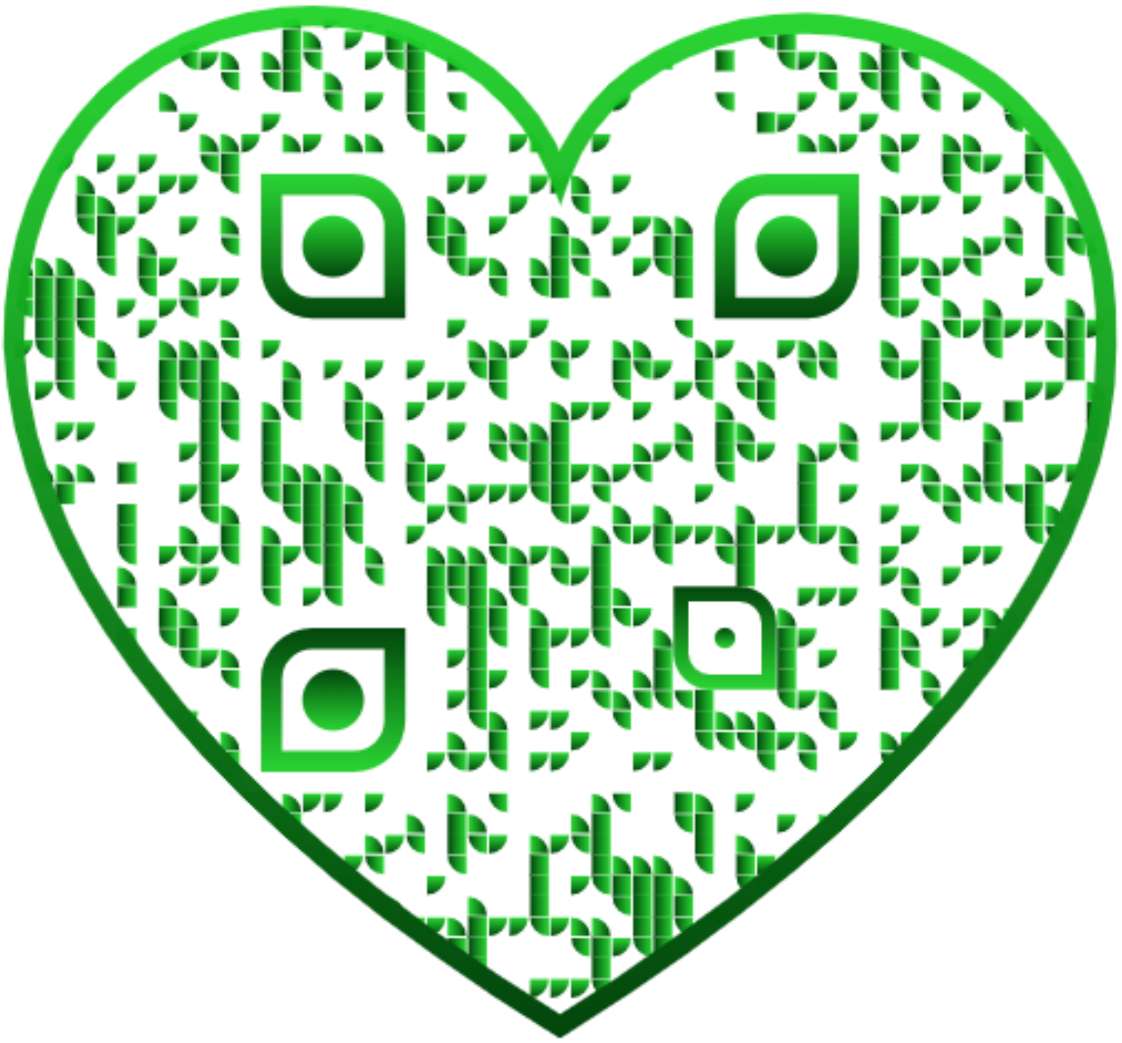
INTERVIEW EXCLUSIVE
NOUVEL ALBUM / CONCERT À MELBOURNE

SEPTEMBRE 2017
N°601 / 6,40 €
MENSUEL

BEL 7 €
SUISSE 11,30 CHF
LUX 7 €
PORTUGAL CONT 7,30 €
CAN 11,10 $ CAN
ITA 7,30 €
DOM 7,30 €
N CAL (S) 960 XPF
POL (S) 1080 XPF
MAR 78 MADN
TUN 15 TND
ESPAGNE 7,30 €
ILE MAURICE 7,30 €

L 19766 - 601 H - F: 6,40 € - RD

Editions Larivière



volkswagen.fr

Roulez avec 16 ingénieurs comme co-pilotes.

Nouvelle Golf GTI Performance avec 245 chevaux et ses 16 technologies d'assistance.*

Pendant que vous lisez cette phrase, la Nouvelle Golf GTI vous facilite la vie : elle surveille vos angles morts, prend le relai dans les embouteillages et en plus de ça, elle se gare presque toute seule. Il n'y a pas de doute, c'est la plus intelligente des sportives.

Demain démarre aujourd'hui.

Volkswagen

Volkswagen recommande **Castrol EDGE Professional**

Volkswagen Group France - s.a. - R.C.S. Soissons B 602 025 538

Modèle présenté : Nouvelle Golf GTI Performance 2.0 TSI 245 DSG7 3 portes, avec options peinture 'Rouge Tornado', jantes 19" 'Brescia', toit ouvrant et projecteurs directionnels 100% LED. * En option selon technologie.

Cycle mixte (l/100 km) : 6,3. Rejets de CO_2 (g/km) : 144.

Edito

Elvis, roi
Josh, homme

Le 16 août 1977, Elvis Presley ne quittait pas seulement le building, il quittait la vie. A 42 ans. Epuisé et en surpoids. On pense ici à ceux qui durent porter son cercueil. En plein été.

Au moment où son image semble quelque peu s'effacer, ne plus dire grand-chose à la génération Y et encore moins à la Z, comment alors expliquer en 2017, ce jeune homme si beau et si sauvage devenu, en finalement peu de temps, une vingtaine d'années, ce bonhomme bouffi aux médicaments, habillé en catcheur mexicain ? Incarnant les deux décennies traversées. Les inventant ou s'y adaptant mais n'y survivant pas. Comment expliquer ces photos en noir et blanc, sur lesquelles le jeune homme pose en costume ample et mocassins deux-tons devant des Cadillac qu'on imagine rose ? Ce militaire, ce bagnard et ce cow-boy sont-ils la même personne ? Comment expliquer ce retour en cuir et cette fin ? Celui qui, en 1973, fut regardé à la télévision par un milliard de téléspectateurs, soit à l'époque, un chinois sur un, celui dont le formidable "A Little Less Conversation" illustre aujourd'hui une publicité pour Boursorama Banque, celui qui comme Mickey et Astérix le Gaulois a désormais un parc d'attractions à sa gloire...

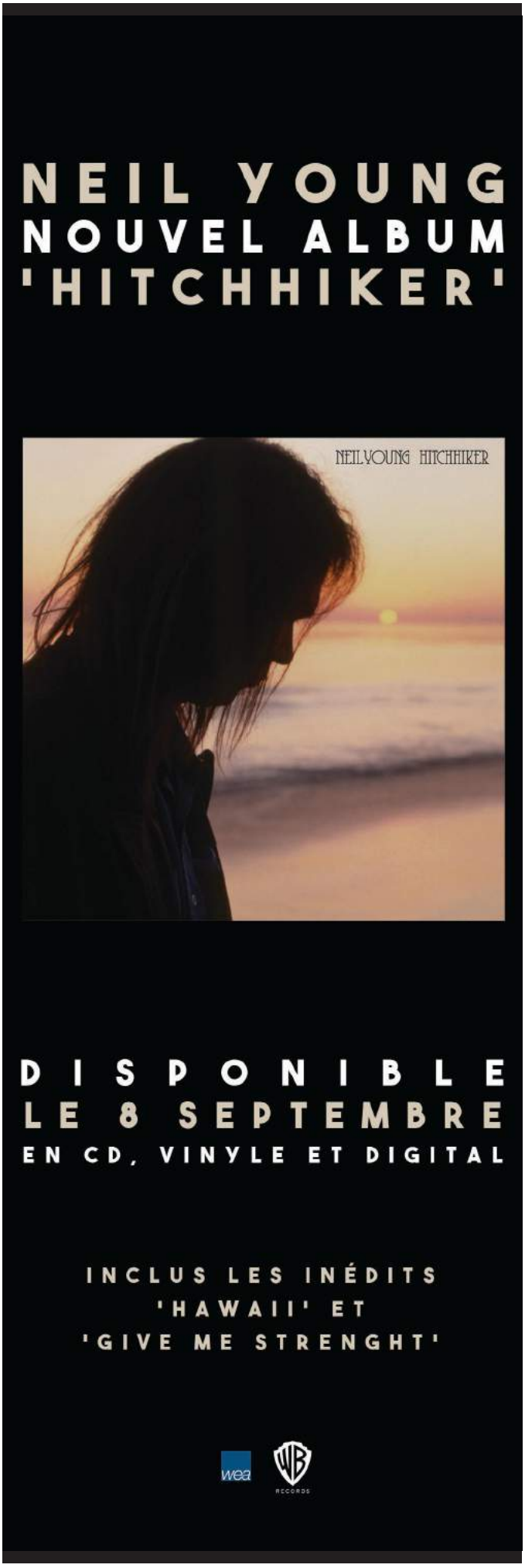
Pourtant, de Elvis Aaron Presley à ce King tout en cape, ceinturons, bagouses et brocards, de 1954 à 1977, il fut tout. Inventant les codes du rock business, jusqu'à sa perte. Déclencheur sexuel, symbole de cette émergeante rébellion teenage, chanteur formidable, blanc *et* noir, acteur, artiste planétaire, adulé et honni, incontournable puis has been, meneur de revue à Vegas, puis drogué, puis gros et puis mort dans des toilettes comme n'importe quel junkie... il semble avoir inventé cela aussi.

Alors que reste-t-il aujourd'hui d'Elvis Presley ? La réponse apparaît comme une évidence quand on regarde la photo de couverture de ce numéro. Cette frappante similitude entre lui et Josh Homme, l'*Elvis roux*. Ces cheveux, parfaitement gominés, le cuir, cet idéal vestimentaire rock, la posture... ce lien ne s'est jamais rompu, cette attitude n'a pas succombé. Et là se trouve l'héritage, le legs du roi. Au-delà même de sa musique sacrée.

Aloha from Clichy.

VINCENT TANNIERES

PS : Nous avons souri à l'interprétation de "Don't Look Back In Anger" du guitariste gaucher, et maréchal des logis-chef de la Garde Républicaine, lors du match France-Angleterre. Mais que penser de ce "Get Lucky", interprété et chorégraphié (et de quelle manière !) par la fanfare interarmées le 14 juillet. Fini le bromure ? Tous sous ecstasy ? Quel point commun entre militaires et rockeurs ? A part le casque, là, on ne voit pas.



ROUTE66ARIZONAFRANCE.COM
ARIZONA US 66
rock&folk
Vintage American Cars Club France
ROCK THRASH
SHOWTIME BIKERS
oüi FM
Jukebox Classic

Sommaire 601

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Christophe Ernault **HELENA NOGUERRA** 10

En ville

Jonathan Witt **JAIS ELALOUF** 14

Prospect

Basile Farkas **DECLAN McKENNA** 16

Tête d'affiche

Bertrand Bouard **FLEET FOXES** 18

Yasmine Aoudi **BB BRUNES** 20

En vedette

Jérôme Soligny **MARQUIS DE SADE** 22

Jérôme Soligny **THE CARS** 28

En couverture

Basile Farkas **QUEENS OF THE STONE AGE** 32

Vincent Hanon **CONCERT A MELBOURNE** 38

Spécial Elvis

Thomas E. Florin **SAM PHILLIPS** 42

Nicolas Ungemuth **THE MILLION DOLLAR QUARTET** 49

Thomas E. Florin **GRACELAND** 52

Jérôme Reijasse **THE MEMPHIS MAFIA** 56

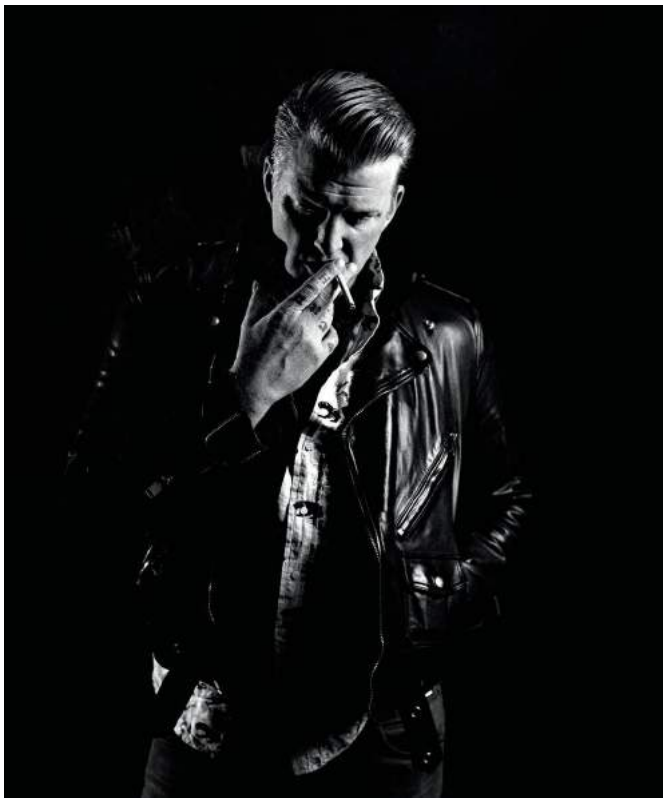
CLICHÉS ROCK 58

La vie en rock

Patrick Eudeline **ELVIS SUR UN PLATEAU** 60

www.rocknfolk.com

COUVERTURE : KRISTEN WELSH (DR) GRAPHISME : FRANK LORIOU



32 Queens Of The Stone Age

41 Elvis Presley

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 065 DISQUES 066 REEDITIONS 074 REHAB' 078 VINYLES 080 HIGHWAY 666 REVISITED 082 QUALITE FRANCE 084 BEANO BLUES 086 ERUDIT ROCK 088 FILM DU MOIS 092 CINEMA 093 LA SERIE DU MOIS 095 DVD MUSIQUE 096 CULTE DES OBJETS 098 VIDEO GAMES 099 BANDE DESSINEE 100 LIVRES 101 LIVE 102 AGENDA 112 PRESLEY PARADE 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)
Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro :** Christophe Favière

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard

Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2017. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Aussi incongru que du photoshopping

Illustration : Jampur Fraize

Jerry Garcia Experience

En réponse au lecteur Steve Lipiarski (Rock&Folk 600), pas de censure dans "Woodstock" : ce n'est pas Hendrix qui brandit son pétard mais Jerry Garcia. Et coïncidence, quel plaisir de retrouver celui-ci dans ce "Cornell 77".
PA

Festival Beatles

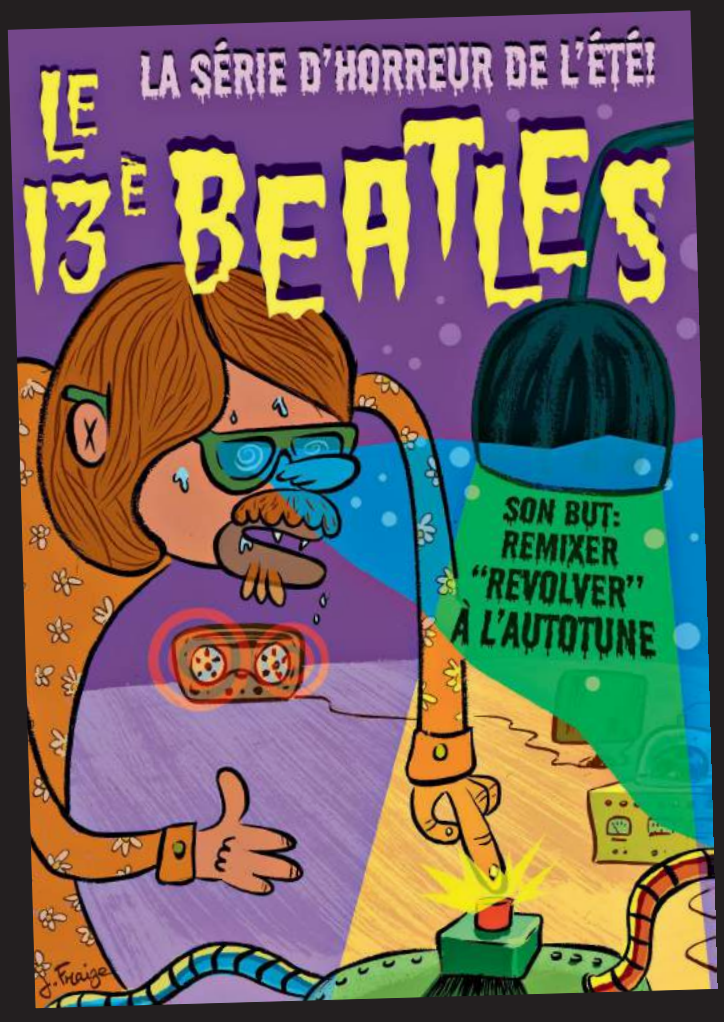
Pas d'accord avec Basile Farkas : "Revolver" est meilleur que "Rubber Soul" (meilleures chansons, production plus riche et originale) et "Good Morning Good Morning" est une chanson de John et non de Paul (pas terrible d'ailleurs). Faites savoir à tous les fans des Beatles que le samedi 16 septembre aura lieu à Salon De Provence le dixième festival international de musique Beatles, de dix heures à minuit avec quinze groupes tribute dont certains professionnels internationaux.
IC

Les vers de terre

One, two, three, four, et c'est parti pour la musique... non, non, stop ! Problème de micro avec la contrebasse. Cinq minutes de flottement et c'est reparti pour une heure trente de R&B classieux ! "Hold On", "Stachel Foot", "I Walk Away", "Kick It Around", "Talkin' 'bout Love", "Carina", "Jacqueline", "Chicken Switch" et many, many more ! Une heure trente de vraie musique avec six musiciens jouant sur *de vrais instruments* et non sur des platines, voire ordinateurs où il suffit d'appuyer sur un bouton pour que les vers de terre se bougent le cul ! Concert gratuit, en plein air, avec le lac d'Enghien comme cadre naturel... pas beau la vie ? Si ! Ah oui, j'oubliais le groupe s'appelle The James Hunter Six et c'était tout simplement géant !
ALAIN GILET

Pas une science

Enervante en effet cette manie qui consiste à régenter ces albums-monuments, tel le "Sgt. Pepper" des Beatles, selon les décrets sonores de l'époque. Je veux dire, cette dernière se sent-elle irréfutable, *classique*, à ce point ? Qui nous dit que son stylisme sonore à elle ne souffrira pas à son tour d'*empêchement* dans les prochaines années... à l'aune du soixantième, ou du soixante-dixième anniversaire de "Pepper" ? Que ce *stylisme* ne sera pas qualifié d'*impur*, d'inopérant ? C'est simple, à travestir de cette façon la matrice de référence, la notion même de transmission est biaisée, impossible même, et Giles Martin est le sixième Beatles, qui doit être crédité comme tel, mais en *second lieu*, car globalement c'est à l'insu de ses dépositaires historiques, ceux du *en premier lieu*, que son traitement *esthétique* s'exerce, à la barbe des veuves Harrison et Lennon notamment. Et là, ça n'est plus du tout pareil : une question *éthique* est posée... Dans le même ordre d'idées, qui voudrait qu'on lui rende son Zombies de "Odessey And Oracle", qui vient d'être réédité justement, autrement que dans ses loques *surannées* d'origine ? Absolument personne de sensé bien sûr... La technique le permettrait évidemment, mais ce serait une grossière erreur, un de ces sacrilèges contemporains, véritable fléau de l'époque avec le fait de ne pas reconnaître la valeur de ce qui existe *déjà* en l'état, sacrilège irréparable, de plus, en ce qui concerne la perception que l'on a de l'œuvre en elle-même et moralement un peu douteux. Mais malheureusement, de nos jours, l'amalgame est fréquent et l'on confond souvent fidélité vis-à-vis de l'œuvre et *haute fidélité*. Dans l'absolu, personne n'a lancé à quiconque le défi d'améliorer le rendu (ou le rendement) de ces albums-monuments, car enfin, on ne peut pas demander plus à la musique que ce qu'elle peut nous donner... Mais, que voulez-vous, l'époque a les outils, alors l'époque s'obstine... persistant dans son idéal perfectionniste, hors d'atteinte. Reste qu'à la fin, on finit par réécouter "Hunky Dory", "Pet Sounds" et, inévitablement par se dire : "*comment ces chansons pourraient nous bouleverser davantage qu'elles ne le font déjà ?*" Moi par exemple, je sais juste ce que je leur dois à ces albums, qui comptent parmi les plus importants à mes yeux, en dépit de ces considérations matérialistes, implicites, d'*équipement* ou je ne sais quelle autre fantaisie (car qui en a quelque chose à faire de ça, franchement ?). Quand on me parle de ces *canons*-là, j'ai l'impression que c'est surtout le domaine de ceux qui ne savent pas quoi *ressentir* en écoutant un disque et qui, par conséquent, pour combler cette faille déplacent leur argumentaire sur le plan de la technique. J'ai l'impression que l'on me parle d'un monde qui consomme plus qu'il ne ressent, ou peut-être consomme à défaut de ressentir. Car ainsi, il *existe*, impossible de le nier. Enfin, c'est un peu triste quand même. Car à surestimer ainsi la *perfection*, on en a peut-être oublié que c'était précisément aussi les imperfections, le souffle, les *"re-re"* dont on entrevoit les coutures *a posteriori*, les collages artisanaux, et quelque part, par-là, la faillibilité humaine, ou celles des éléments (une partition que l'on entend tomber durant le dernier accord de "A Day In The Life"), non reproductibles, et en ce sens uniques, qui perpétuent dans notre imaginaire l'irréductible enchantement, talismanique, émanant d'un enregistrement *classique* des Beatles. Définitivement, ici plus qu'ailleurs, chez ces pionniers de l'âge pop, l'imperfection est une valeur positive. En ce sens qu'elle constitue le lot courant de l'expérimentateur/défricheur et justifie, parallèlement, la fascination des dévots que nous sommes encore aujourd'hui, déterminant là pour certains les termes de la mission dont ils se sentent investis ensuite. Basiquement, cette imperfection nous dit que les choses deviennent possibles. Donc, le réétalonnage d'un son de grosse-caisse dans ce contexte-là semble aussi incongru que du photoshopping. Pour la bonne raison que la musicalité ne se décrète pas. Et surtout pas selon une ordonnance scientifique, chirurgicale de ce type, la musicalité n'étant tout bonnement pas une science exacte.
ELEONORE

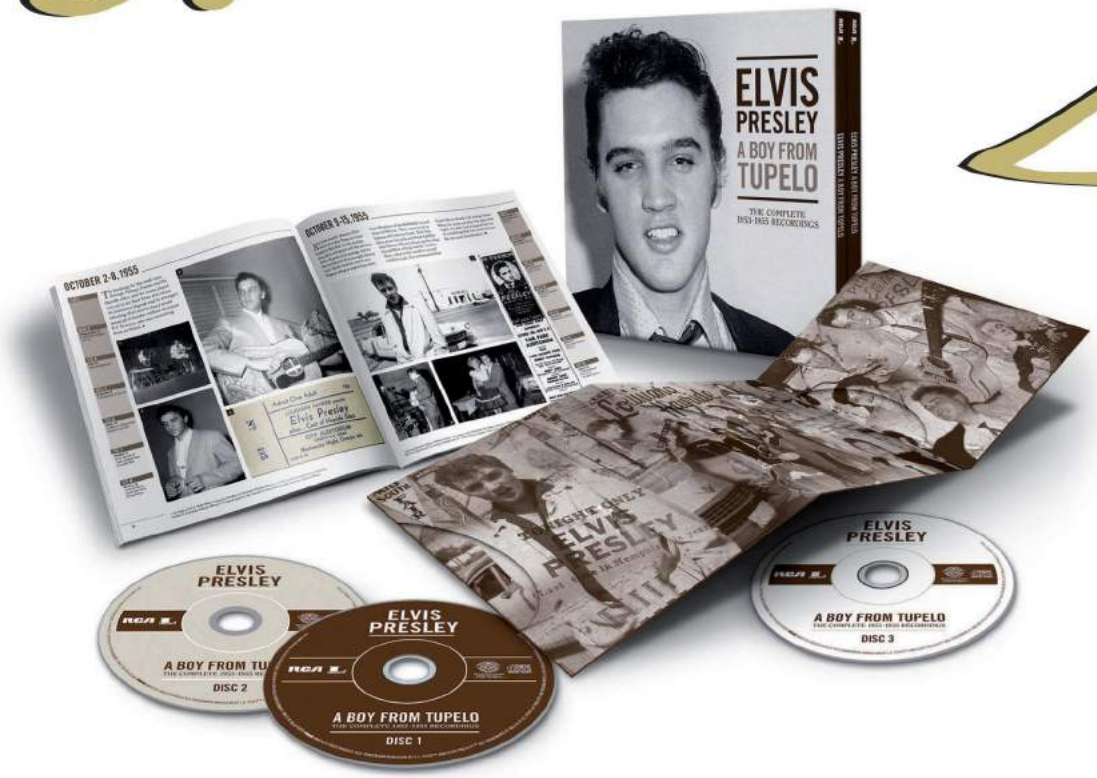


La barbe

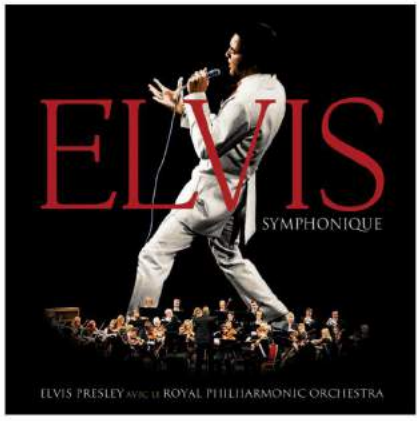
Immense artiste pour un disque éblouissant. Steve Earle en entretenant la braise sous cette montagne de cendres nous montre la voie. Le rock ne peut, ne doit pas mourir. Cordialement.
YVES SALINGUE

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr. Chaque publié reçoit un CD...

Elvis Presley



A BOY FROM TUPELO
Coffret réunissant l'intégralité
des enregistrements originaux
et inédits du King
de 1953 à 1955 enregistrés
sur le label Sun.
Disponible en coffret 3CD
+ livre 120 pages et 1LP
le 28/07/2017



ELVIS SYMPHONIQUE
disponible en 2CD le 4/08/2017

COFFRET INTÉGRALE RCA (60CD)
déjà disponible

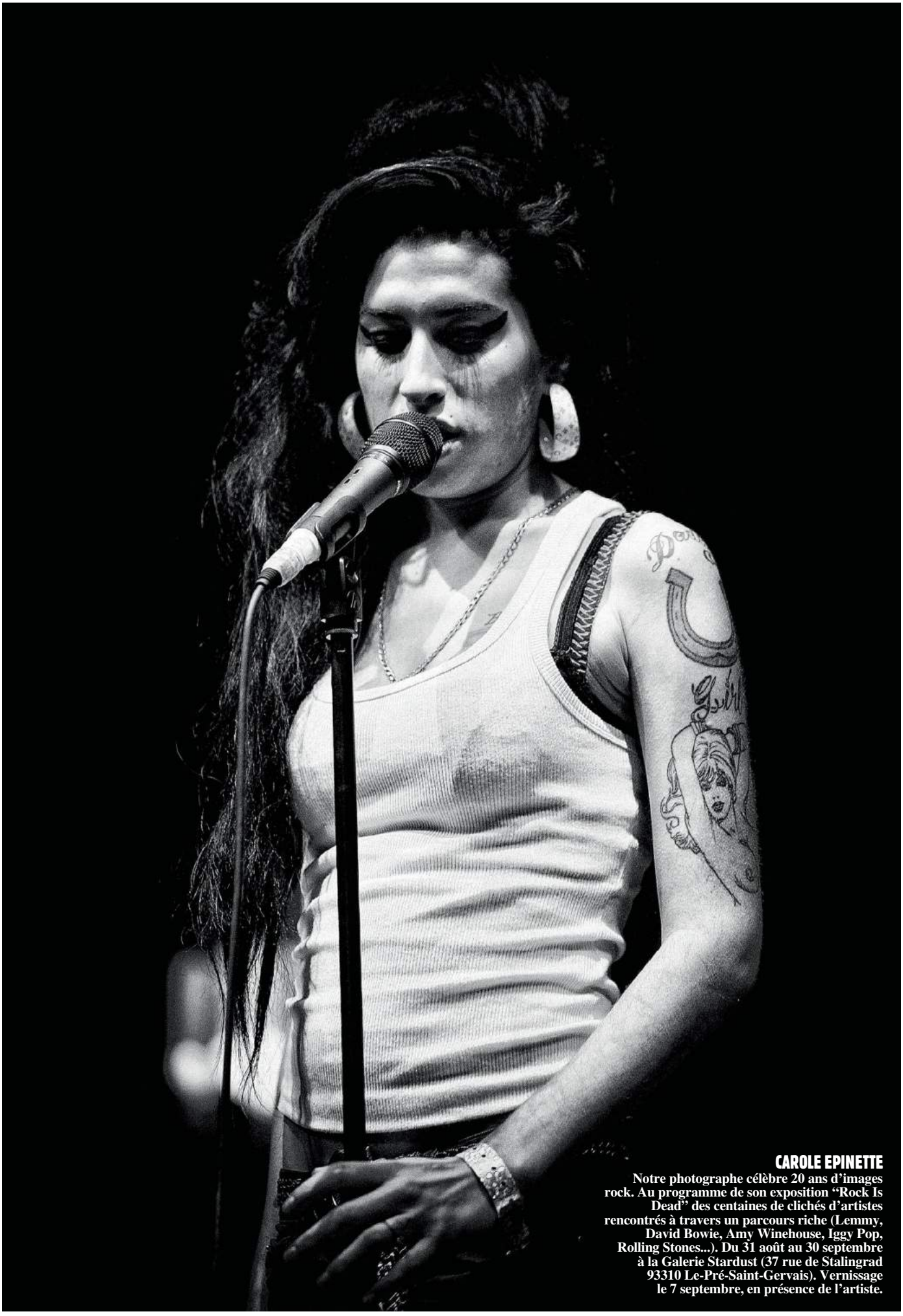
WAY DOWN IN THE JUNGLE
déjà disponible en 2CD et 2LP

LEGACY

Tout Elvis est chez Legacy Recordings, retrouvez-nous sur

www.legacyrecordings.fr

SONY MUSIC



CAROLE EPINETTE

Notre photographe célèbre 20 ans d'images rock. Au programme de son exposition "Rock Is Dead" des centaines de clichés d'artistes rencontrés à travers un parcours riche (Lemmy, David Bowie, Amy Winehouse, Iggy Pop, Rolling Stones...). Du 31 août au 30 septembre à la Galerie Stardust (37 rue de Stalingrad 93310 Le-Pré-Saint-Gervais). Vernissage le 7 septembre, en présence de l'artiste.

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI & BASILE FARKAS

ARTHUR H
Le fils de son père sera en résidence à la Maison de la Poésie en attendant son album début 2018. Il présentera des chansons, textes de voyage et récits, accompagné de son ami Nicolas Repac, les 20 septembre et 24 octobre.

AMADOU & MARIAM
Les griots malvoyants du Mali reviennent avec un nouveau disque "La Confusion" le 22 septembre. Ils passeront d'abord à la Cigale le 8, et poursuivront leur tournée en province.

BOBBY TAYLOR
Ce producteur Motown et éphémère chanteur est décédé à l'âge de 83 ans, le 22 juillet dernier à Hong Kong où il vivait depuis de nombreuses années. On lui doit notamment la découverte des Jackson Five.

BON IVER
Le débonnaire Justin Vernon déboule pour 3 concerts dans la capitale les 21, 22 et 23 septembre à la salle Pleyel.

CHARLOTTE GAINSBOURG
La Française sort son cinquième album en octobre. Produit par SebastiAn, il mélangera textes en français et anglais, dont beaucoup sont consacrés à sa sœur Kate. Le Daft Punk Guy Manuel de Homem Christo cosigne un titre et Paul McCartney a fourni une chanson inédite.

DAMIEN RICE
En l'honneur du 70ème anniversaire de la Déclaration Universelle des Droits de L'Homme. Damien Rice sera en concert acoustique pour Amnesty International le 11 décembre à Olympia (Paris).

DAVID GILMOUR
A l'occasion de la sortie sous différents formats du "Live At Pompeii" le 29 septembre, une projection unique du concert aura lieu le 13 du même mois dans 2000 salles de cinéma partout dans le monde.

ETIENNE DAHO
A 61 ans, le chanteur rennais revient mi-novembre avec un nouvel album.

FILTHY FRIENDS
Corin Tucker (Sleater-Kinney) et Peter Buck (REM) se sont réuni pour donner naissance à un album "Invitation". Le disque comprend 12 chansons très engagées contre Donald Trump, raison de leur association.

INDOCHINE
Nicola Sirkis et sa bande se fendent d'un nouvel opus, "13", le 8 septembre prochain. Tournée prévue l'an prochain.

JAY-JAY JOHANSON
Retour en grâce du Suédois Jay-Jay Johanson avec "Bury The Hatchet" le 15 septembre. Un disque balayant un spectre sombre, du désespoir à la solitude.

LYSISTRATA
Après s'être forgé une forte réputation sur scène depuis 2013, le trio originaire de Saintes annonce son premier album cet automne, entre noise, post-hardcore et post-rock.

MANDO DIAO
Les Suédois présenteront leur huitième album "Good Times" le 13 octobre prochain au Café de la Danse (Paris) dans le cadre de l'Eldorado Music Festival.

NINE INCH NAILS
Un nouvel EP de 5 titres, "Add Violence", verra le jour en septembre. Il est le deuxième de la série de trois qu'a annoncée Trent Reznor.

Photo DR

THE LEMON TWIGS
Les frères D'Addario annoncent un nouvel EP pour le 22 septembre prochain. "Brothers Of Destruction" comprendra 6 titres enregistrés à la maison en 2015. Le groupe cherche par ailleurs un batteur pour ses prochaines tournées, Michael ayant décidé de rejoindre Brian sur le devant de la scène.

THE PSYCHEDELIC FURS
Richard Butler et son groupe repartent pour un tour. Les élégants Anglais investiront notamment l'Elysée Montmartre (Paris) le 29 août.

THE ROLLING STONES
Keith Richards a annoncé sur YouTube que le groupe sortirait un nouvel album "très bientôt". Ce qui n'a pas empêché Mick Jagger de balancer sur Internet deux titres solo inédits : "Gotta Get A Grip" et "England Lost".

TONY ALLEN
Le Nigérian de 76 ans publiera "The Source" sur le label Blue Note le 8 septembre. Damon Albarn y a collaboré.

TRICKY
C'est dans sa ville d'adoption, Berlin, que Tricky a enregistré la majeure partie d'"Ununiform", treizième album auquel participent Asia Argento, Francesca Belamonte et Martina Topley-Bird. Sortie le 22 septembre.

WAND
Le quintette californien mené par Cory Hanson revient avec son quatrième manifeste, "Plum". L'enregistrement a duré plusieurs mois et tout le groupe a participé à sa réalisation.

WOLF ALICE
La chanteuse guitariste Ellie Rowsell et son combo reviennent avec leur deuxième disque, "Visions Of A Life", le 29 septembre. Il a été enregistré à Los Angeles et produit par Justin Meldal-Johnsen.

Condoléances

CHESTER BENNINGTON (chanteur de Linkin Park), **PETER PRINCIPLE** (bassiste, compositeur Tuxedomoon), **KENNY SHIELDS** (chanteur des Streetheart), **BOBBY TAYLOR** (chanteur et producteur), **BARBARA WELDENS** (chanteuse française), **CLAUDE RICH** (comédien).

“Le feu aux espadrilles !”

HELENA NOGUERRA

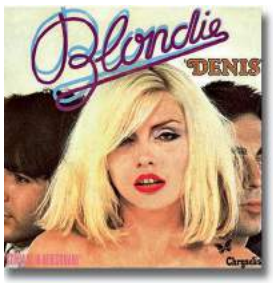
Chanteuse sous-estimée et actrice impeccable, *LNA* vient de sortir un troisième roman où les références musicales foisonnent.

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE ERNAULT - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Rendez-vous est pris au domicile parisien d’Helena Noguerra à la faveur de la sortie d’un roman, “Ciao Amore”, renouvelant élégamment les affres des jeux de l’amour et du hasard, sport national s’il en est. Ouvrage parfaitement pop dans son contenu (les références musicales y sont permanentes) et ses déclinaisons (un beau site permettant d’accompagner la lecture par des images et du son a été créé, ciaoamore.fr) il permet à la chanteuse/comédienne d’affiner son œuvre, celle d’une esthète légèrement dilettante mais toujours indépendante dans sa démarche. Elle nous ouvre, sourire aux lèvres, tel le chat du Cheshire. Profitant de l’incontournable shooting et contournant des fauteuils crapaud rouges, nous inspectons les divers meubles où s’entassent CD et vinyles appétissants (notamment un rarissime 45 tours de Gainsbourg, “L’Eau A La Bouche” dans une édition inconnue de nos services). A côté, deux guitares acoustiques trônent contre le mur. Cette pièce respire la musique.

Politesse du désespoir

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?



Helena Noguerra : C’est un 45 tours de Blondie qui s’appelait “Denis” *(elle chante) “Denis, Denis avec tes yeux si bleus”*... J’habitais Bruxelles à l’époque. Il y avait un grand magasin qui s’appelait l’Innovation avec un rez-de-chaussée plein de disques... Il a dû me coûter 10 francs belges. Je l’avais entendu à la radio. Je trouvais Debbie Harry super belle, un peu punk, un peu rebelle et les chansons étaient top...

R&F : Vos parents écoutaient beaucoup de musique ?

Helena Noguerra : Mon père était musicologue. Dans sa jeunesse il avait un groupe de pop, dont il a d’abord été batteur, puis saxophoniste, puis chanteur, ça s’appelait Les Scoobidoos, c’était un peu les Nouvelle Vague de l’époque, un groupe de bal qui faisait des morceaux des Beatles, des Stones... Plus tard, il s’est mis au free jazz. Ma mère, elle, écoutait beaucoup Jeanne Moreau et du fado. La musique était primordiale à la maison.

R&F : Il y avait donc beaucoup de disques autour de vous ?

Helena Noguerra : Il y en avait partout. C’était une petite dictature de la musique ! Mon père avait une énorme collection de vinyles, qu’il a vendue d’ailleurs récemment. J’avais les boules parce que je pensais qu’il me l’aurait donné en héritage. C’était surtout des disques de jazz, beaucoup de disques de world. Il écoutait 16 000 titres par an pour analyser et comprendre d’où vient la musique. Il avait des mallettes taille 33 tours où tu pouvais mettre 30 albums. Elles sont super belles. J’en ai donné à mon fils.

R&F : Et vous, comment vous mettez-vous à faire de la musique ?

Helena Noguerra : Au début, c’était trop imposant cet environnement, donc je voulais fuir ça. Après c’est des accidents, quand ma sœur *(Lio, pour ceux du fond)* est devenue chanteuse, moi je voulais faire comédienne mais ça ne marchait pas alors j’ai pris une guitare, j’ai appris quelques accords qui me permettent juste de composer des chansons. Mais je n’en joue pas sur scène, seulement devant des amis. Et encore, après quelques verres.

R&F : En 1988, vous sortez votre premier 45 tours, “Lunettes Noires”.

Helena Noguerra : En 1986, j’étais mannequin, j’avais fait le clip de “Tes Yeux Noirs” d’Indochine réalisé par Gainsbourg, mais j’en avais marre, j’étais un peu dépressive alors ma sœur m’a dit : *“Viens chanter avec moi”*. Alors, j’ai fait choriste pour elle à l’époque de “Les Brunes Comptent Pas Pour Des Prunes”.

SERGE GAINSBOURG

Et son producteur de l'époque, Michel Esteban de Ze Records, m'a dit : *"Dis donc, petite, tu chantes bien, tu veux pas faire un disque ?"* et moi, dans l'attente du grand rôle, j'ai dit oui. Je ne me suis jamais sortie de la musique à partir de là.

R&F : La chanson est signée Jay Alanski et Jacques Duvall, la team "Banana Split"…

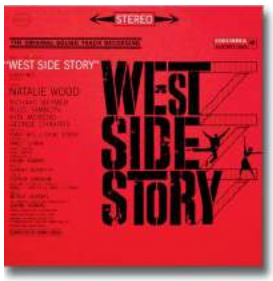
Helena Noguerra : Oui, au début je rechignais un peu genre : *"Je vais être la sœur de Lio toute ma vie"* mais c'était plus fort que moi. Et la chanson était super. Alors...

R&F : Passons à votre livre "Ciao Amore"… Vous y parlez beaucoup de musique, la première référence est Peggy Lee, "It's A Good Day"…

Helena Noguerra : C'est une chanson de circonstance, quand tu te lèves que tu es de bonne humeur *(elle chantonne" "It's a good day for singin a song, it's a good day for movin' along").*

R&F : Il y a aussi pas mal de citations de comédies musicales, le côté Broadway, genre "West Side Story"…

Helena Noguerra : Dans le livre il y a un côté un peu comédie musicale, je voulais que les personnages soient frais, prêts à danser... J'adore ça. Par exemple, puisque vous allez me le demander, l'album pour l'île déserte...



R&F : Ça, c'est à la fin de l'interview… Mais allez-y.

Helena Noguerra : C'est "Mary Poppins". La musique est démente. C'est les frères Sherman qui ont écrit ça. Cette BO est en même temps pop, en même temps jazz, elle est très érudite, très scientifique tout en ayant l'air tout à fait simple. C'est tout ce que j'aime. C'est très dur à chanter aussi. Comme ce que l'on peut trouver dans les films de Jacques Demy avec les musiques de Michel Legrand. Ça a l'air mignon mais c'est toujours un drame. Une espèce de politesse du désespoir.

La politique de l'auteur

R&F : Votre roman ressemble aussi à un film. De Rohmer en l'occurrence. Quelles sont vos BO préférées ?

Helena Noguerra : Là, par exemple, il y a deux vinyles qui sont sortis et que j'écoute en boucle. Une compilation de Georges Delerue et la musique de "L'Eclipse" d'Antonioni signée Giovanni Fusco... François de Roubaix aussi, j'adore...

R&F : De Roubaix qui a composé "Chapi Chapo" dont vous parlez d'ailleurs dans le livre.

Helena Noguerra : C'est l'enfance. Cette mélodie qui nous ravit. Et dont on apprend bien plus tard qu'elle a été composée par ce génie de la musique !

R&F : Vous parlez beaucoup de pop française aussi dans ce livre… Quel est votre modèle dans le genre ?

Helena Noguerra : Françoise Hardy. On est tous un peu des enfants de Françoise Hardy. Les filles, surtout... L'album "La Question", qu'elle a fait avec Tuca, une guitariste brésilienne, est mon préféré avec "La chanson D'O" où elle ne chante qu'en onomatopées ! Ce que j'adore chez elle c'est le côté journal intime. Avec son Dutronc d'amoureux qui visiblement la fait beaucoup souffrir. Au-delà des chansons, c'est une œuvre. Comme au cinéma, il y a la *politique de l'auteur*, avec elle c'est possible en disques. C'est pas très Rock&Folk tout ça hein ?

R&F : Alors, soyons radical. Beatles ou Stones ?

Helena Noguerra : Beatles. Il y a plus d'harmonie, de contrepoints, de contrechants et peut-être plus d'humour... J'aime bien les gens qui ne se prennent pas trop au sérieux.

R&F : Un disque favori des Beatles ?

Helena Noguerra : "Help !". Avec tous ces contrechants que j'adore... Comme chez les Beach Boys que j'adore aussi, "God Only Knows" ultime chanson pop, ou les Mamas & Papas. Une pluie de voix !

R&F : Vous avez d'ailleurs eu des problèmes à cause des Rolling Stones…

Helena Noguerra : Un jour Libé me pose la question : *"quel est le groupe que tout le monde adore et dont tu te fous ?"* et je réponds :*"J'm'en fous des Rolling Stones"*... Houlala ! Sur les réseaux sociaux, on m'est tombé dessus. Les fans disaient *"Les Stones ils s'en foutent d'Helena Noguerra !"* Ben évidemment ! Ce n'est pas la question ! Mais je n'ai jamais acheté un disque des Rolling Stones et il ne me vient jamais à l'idée de mettre une chanson des Rolling Stones. Si "Miss You" passe, j'aime bien, je danse dessus, mais je ne sacralise pas plus que ça ce groupe.

R&F : Concernant les dilemmes éternels vous écrivez : "*Quelle différence entre amour et désir ? Entre un homme et une femme ? Préférait-elle Satie ou Debussy ? Sheila ou Sylvie ? Elliott Smith ou Nick Drake ?*" Complétons : êtes-vous plus rock ou plus folk ?

Helena Noguerra : Je suis plutôt folk. Nick Drake par exemple et

sa chanson "I Was Made To Love Magic" que je cite aussi dans "Ciao Amore". C'est mon préféré chez les Anglo-Saxons. J'ai tous ses disques, même les maquettes parues post-mortem. Tout. Mon album favori, c'est "Five Leaves Left". Je l'ai écouté tous les jours de l'année 2006. Je l'ai découvert, abandonné chez moi, par je ne sais quelle ou quel inconnu. Le disque était là. Comme par magie. Et je suis tombée amoureuse. De la voix, de la guitare comme une cascade d'eau, des chansons... C'est une mélancolie qui ne me rend pas du tout triste. Au contraire. Pour moi c'est gai.

R&F : Et en rock alors ?

Helena Noguerra : Le deuxième album de Ben Harper "Fight For Your Mind", un folkeux qui fait du rock en quelque sorte ! Après, je retiens davantage des chansons que des artistes : "Smells Like Teen Spirit" de Nirvana, "Give It Away" des Red Hot Chili Peppers, le morceau d'Aerosmith où Steven Tyler rote, "Eat The Rich", mais aussi "Walk This Way" version Run-DMC... En fait, je crois que ma tête est trop rock, et que j'ai besoin d'harmonie, c'est ça mon problème. Je suis assez tendue à l'intérieur, je n'ai pas besoin qu'on m'en rajoute.

R&F : Il y a pas mal de scènes de boîte de nuits dans le roman... Vous citez notamment "Contort Yourself" de James White et l'increvable "Funkytown" de Lipps Inc. Alors, quel disque préférez-vous sur le dancefloor ?

Helena Noguerra : Je suis la reine de la piste. J'adore danser. Je dirais "Think" d'Aretha Franklin. *(elle hurle) "Freedooom !"* Où que je sois, si quelqu'un passe ça, j'ai le feu aux espadrilles ! J'aimerais danser toute ma vie. C'est ce qui me rend triste dans le fait de vieillir d'ailleurs c'est de ne pas vouloir m'arrêter de danser, de fumer, de boire...

R&F : Vous croyez qu'il y a un âge où on ne peut plus danser ?

Helena Noguerra : Ben, on ne voit pas tellement de papis et de mamies en boîte de nuit... Où irai-je danser bientôt ? Au thé dansant *(rires)* ? Aujourd'hui, entourée de jeunes gens, je fais encore illusion dans le noir, mais il va bien falloir que je trouve d'autres lieux.

R&F : Pour rester dans la soul, d'autres artistes préférés ?

Helena Noguerra : Prince ! "The Question Of U", ça c'est le meilleur titre du monde ! Une production extraordinaire. Je conseille à tout le monde d'écouter ça parce qu'à un moment il y a des claps qui sont un peu improbables... Ils arrivent une fois, tu les reveux, ils reviennent une deuxième fois, tu les veux encore et là ils n'arrivent plus jamais... J'adore ! Sinon "Cream", pour danser et parce que c'est coquin.

"Nick Drake... une mélancolie qui ne me rend pas triste"

Cuisses de poulet

R&F : Vous écoutez quoi en ce moment ?

Helena Noguerra : Là, par exemple, French Cowboy, les anciens Little Rabbits et le titre "It's A Question Of Time"... Ou Daven Keller, "Reaction B", qui m'évoque les musiques de films façon Bernard Herrmann... Aujourd'hui il y a le syndrome Deezer, où tu ne te rappelles plus des noms des artistes, contrairement aux vinyles. Tu allais acheter ton disque amoureusement et tu le ramenais chez toi, tu avais le temps de faire connaissance avec l'artiste... Maintenant, il y a tellement de choses. Tu zappes.

R&F : Vous pensez quoi de l'industrie du disque d'ailleurs ?

Helena Noguerra : On commence à se sentir vieux quand on a peur du monde qui arrive. Je pense simplement que c'est un autre système qui se met en place, ça ne m'effraie pas plus que ça. Après, en effet, peut-être que les artistes ne s'achèteront plus des piscines, mais les artistes qui s'achètent des piscines, c'est finalement assez récent. Normalement, on est des griots payés avec des cuisses de poulet, non ? Ou du chocolat chaud. Les artistes riches, c'étaient les courtisans, les proches du pouvoir, Lully, Mozart. Mais être artiste, c'est quoi ? Est-ce que c'est être contre l'establishment, questionner le monde ou être un simple témoin comme Françoise Hardy ou moi ? Sans me comparer, on n'a pas de messages mais on fait des chansons d'amour, on témoigne juste d'une époque, de comment une femme aime à un moment donné... Quand les jeunes nous voient paniquer sur ce que l'on a perdu ils voient juste des vieux qui pleurent sur leur monde perdu. C'est un monde en changement, c'est tout. ★

Livre *"Ciao Amore" (Flammarion)*

Bâtir le premier musée dédié à l'art psychédélique

Jaïs Elalouf

Ce collectionneur d'affiches psychédéliques assidu, dévoilait une partie de ses trésors et ouvre un musée virtuel, prémice à la version réelle.

On le sait, 2017 marque le demi-siècle du mouvement psychédélique et du fameux été de l'amour, qui a vu converger des milliers de hippies vers San Francisco, des fleurs dans les cheveux, pour former des communautés dans le quartier de Haight-Ashbury. La révolution ne fut pas que musicale, mais artistique, donnant lieu à une véritable explosion picturale aujourd'hui célébrée via une réjouissante exposition.

Lumière noire

C'est donc une célébration de l'art psychédélique qui est proposée cet été à Paris, sous la houlette de Jaïs Elalouf, passionné du genre et dont la collection compte quelques quatre mille œuvres. Il nous en narre la genèse : "*J'ai commencé véritablement la collection d'art en 2003. J'avais déjà plusieurs milliers de vinyles et CD. Je suis venu à collectionner par la musique. Ado, dans les années 80, je trouvais ce qui passait sur les ondes d'une pauvreté sans nom quand je le comparais aux Doors, aux Beatles de 1966-70, aux Pink Floyd, Otis Redding, ELP, King Crimson, etc. J'adorais les pochettes aussi, et suite à une déception amoureuse, j'ai commencé à être atteint par une* collectionnite aiguë, *ce qui m'a poussé à trouver ces milliers d'œuvres aux quatre coins du monde. J'ai donné en effet près de 500 performances audiovisuelles et DJ sets sous le nom de Oof, dans 40 pays avec l'obsession de réunir et documenter ce qui avait un trait au surréalisme, à la spiritualité, aux couleurs vives et aux différents niveaux de lecture. La pièce dont je suis le plus fier est une œuvre d'art cinétique d'Alberto Biasi, je lui ai couru après pendant sept ans.*"

On trouve ainsi un premier aperçu de cette gigantesque collection au Hang'art, coquet restaurant au bord du bassin de la Villette. Il s'agit d'une exposition regroupant cinquante posters et estampes psychédéliques, sous l'angle de l'amour et des sixties. Au programme : de superbes portraits en noir et blanc de Jimi Hendrix et Arthur Brown réalisés par Hapshash And The Coloured Coat, les œuvres touffues de Martin Sharp, l'osée "Human Liberation" de la peintre féministe Dorothy Iannone, une photo d'Allen Ginsberg nu, mais aussi des posters érotiques signés Alain Asian, illustrateur pour le magazine Lui de 1963 à 1981, ou encore de fascinantes affiches utilisant la lumière noire. C'est aussi la presse underground qui est à l'honneur avec les fameuses revues Oracle, Suck, ou International Times, dont la couverture est ornée de ce titre définitif : "*Yoga Sex : Stay High Forever*". Cette exposition est le premier volet d'une série d'évènements à découvrir tout l'été, comme la décoration de la façade du Petit Bain, un atelier dessin de Mandala. Au-delà, le projet sera de bâtir le premier musée dédié à l'art psychédélique, comme l'explique Jaïs Elalouf : *"C'est le seul musée au monde sur le sujet et le projet avance à grands pas. Faire le site internet était une tâche pharaonique, pas loin de 5 ans de travail avec la visite virtuelle à 360°. C'est le seul site à ma connaissance qui présente cette esthétique dans toutes ses manifestations, de la mode au cinéma en passant par la société ou l'enfance. Tout est prêt pour saisir une opportunité à présent : c'est correctement conceptualisé, la scénographie est dessinée, le business plan effectué, il ne manque plus que l'étincelle qui déclenchera un lieu et des sous. Je compte déjà sur des adhésions, des mécènes. Nous pourrons défiscaliser le mécénat à la fin de l'année, ce qui va bien aider. Nous avons besoin de toutes les aides possibles de passionnés qui pourraient donner du temps, léguer des œuvres, etc."* ★

JONATHAN WITT

www.psychedelic.fr

Photo DR

woodbrass.com
music instruments

Jusqu'au 31 août 2017, participez à notre jeu :

Rock On

15000 EUROS d'équipement musical à gagner !

1ER PRIX : DES ENCEINTES BOSE F1 STEREO
2ÈME PRIX : UNE GUITARE EAGLETONE CUSTOM
3ÈME PRIX : UNE BATTERIE ROLAND TD11-KV

ET + ENCORE ! INSCRIPTION GRATUITE SUR WOODBRASS.COM/ROCKON

BOSE Eagletone Ibanez KORG C.F. Martin & Co EST. 1833 Numark
qobuz rockfolk Roland SENNHEISER SHURE TAMA zoom

DECLAN McKENNA

Habile rejeton de la génération post-Arctic Monkeys, le jeune Britannique sort son premier album.

Une des choses appréciables avec les Anglais est que dès qu'ils racontent leur enfance cela sonne aussitôt comme une chanson des Kinks : "*J'ai grandi au nord de Londres, dans le Hertfordshire. Mon enfance était assez banale. J'ai 5 frères et sœurs. J'ai vécu dans une banlieue pas tellement intéressante, Cheshunt, où l'on trouve de petites boutiques et pas grand-chose d'autre. Pas beaucoup de musique, beaucoup de normalité et de gens qui aiment le sport.*"

Projets isolés

L'interview de Declan McKenna se déroule à Paris, chez un disquaire qui fait aussi bar (et inversement). Le jeune homme de 18 ans est tout guilleret : il vient de faire l'acquisition d'un 33 tours (de Planetarium, le supergroupe de Sufjan Stevens). *"J'écoute des albums de temps en temps, j'en possède quelques uns, même si ce n'est pas très pratique. J'écoute essentiellement de la musique sur Spotify..."* Le nouveau monde, donc, dont McKenna incarnerait l'un des grands espoirs. Bonne bouille, regard malin, le Britannique met dans un état d'excitation inédit les labels depuis 2015. Declan McKenna a alors15 ans et tout s'emballe pour lui. Le jeune garçon joue seul sur scène, avec sa guitare électrique et une armada de pédales d'effet qui lui permettent de créer des boucles pour s'accompagner. Il gagne un tremplin de jeunes talents à Glastonbury, trouve des gens pour le manager tandis que, paraît-il, quarante (!) maisons de disques proposent de le signer. En parallèle, tel un youtubeur, McKenna a mis son premier single en ligne, la chanson "Brazil", qui parle des méfaits de la FIFA au Brésil lors la Coupe de Monde de football 2014 (corruption, esclavage moderne des ouvriers, etc.). Le thème est curieux, mais le gamin fait mouche : il chante bien, sait trousser une mélodie et des paroles qui tiennent debout. La pop anglaise, avec lui, rentre dans une ère de bricolage sur l'ordinateur et de communication par les réseaux sociaux. *"C'est très compliqué d'avoir un groupe aujourd'hui*, explique-t-il, *je ne pouvais pas me payer d'endroit où répéter. J'ai tenté un moment de jouer chez moi mais les voisins se plaignaient. En outre, beaucoup de youth clubs ont fermé en Angleterre, ces endroits étaient très pratiques pour les groupes. Cela engendre beaucoup de projets isolés comme le mien."* Peu importe, il se débrouille, pioche à droite à gauche, *"dans le rap comme dans les Kinks"* et peaufine son écriture. L'album de Declan McKenna marque un changement de génération : *"Tous les gamins anglais qui font du rock vivent dans l'ombre d'Arctic Monkeys ou Foals, il faut essayer de faire autre chose."* Un peu lisse parfois musicalement, le disque est néanmoins habité par *quelque chose*. Sentimental mais pas dupe, le chanteur a des choses à dire, sur la désillusion des *millenials*, les écrans, la souffrance des LGBT. On tient là un brillant parolier, cette rareté. Elevé dans une famille où tout le monde joue un peu de musique, il a touché sa première guitare à l'âge de 7 ans. Le déclic est intervenu en écoutant Mystery Jets : *"C'est grâce à ce groupe que je me suis dit que je pouvais faire de la musique. La musique est la discipline artistique la plus libre. J'ai essayé le théâtre avant, mais écrire des chansons est ce qu'il y a de mieux au monde."* Il n'a pas arrêté depuis. Accompagné aujourd'hui d'un vrai groupe, McKenna a 150 idées de chansons dans son téléphone, des dizaines de concerts prévus et, déjà, un début de renommée aux Etats-Unis. On lui demande si les gens plus vieux que lui ne sont pas trop condescendants, la réponse est claire : *"J'aime bien qu'on me prenne au sérieux."* Aucun doute là-dessus. ★

BASILE FARKAS

Album *"What Do You Think About The Car ?"* *(Because)*

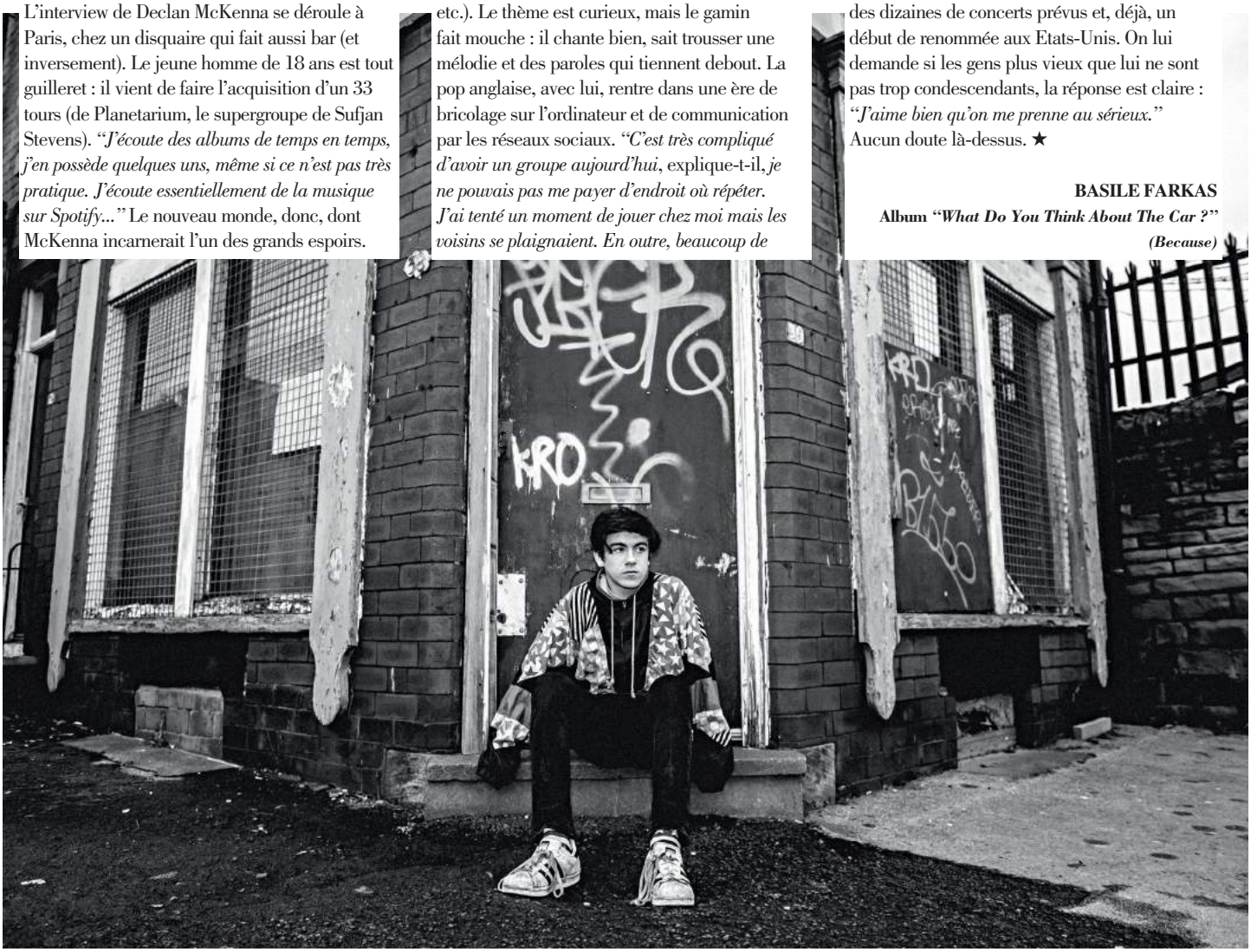


Photo Andy Hughes-DR

QUEENS OF THE STONE AGE

CONCERT EXCLUSIF
28.08.17 – 21H
EN DIRECT
SUR FRANCE INTER

france inter

MATADOR

© Andreas Neumann

"Comme des caribous dans les phares d'une voiture"

FLEET FOXES

folk Les illuminés américains ont mis six ans à sortir leur troisième album ? Normal, le chanteur Robin Pecknold avait tout arrêté pour reprendre ses études.

Certains envisagent une vie de musique comme une échappatoire au monde et à ses conformismes. Une façon de fuir les conventions sociales et leurs conditionnements. En 2013, Robin Pecknold, fort du succès des deux premiers albums des Fleet Foxes, pouvait faire ce que bon lui semblait. Il a choisi de s'en retourner sur les bancs de l'école. "*C'était bizarre, j'avais dix ans de plus que tout le monde. Je me sentais un peu comme un extraterrestre*", nous dit-il aujourd'hui dans un hôtel classieux à deux pas de la place Vendôme. Une sensation qui, à dire vrai, ne doit pas lui être trop étrangère.

Un peu trop réactionnaire

Rien n'a jamais été très simple avec Robin Pecknold. A croire qu'échapper aux cases dans lesquelles on voudrait le ranger lui sert de ligne directrice. Le premier Fleet Foxes, déjà, a des airs d'ovni quand il paraît en 2008. Voilà une musique folk mais fascinée par les harmonies vocales des Beach Boys (plutôt ceux de la période "Smile"), qui squatte aussi bien le haut des charts que la première place des palmarès des magazines de musique. *"J'ai été très surpris par ce succès,* avoue le chanteur, aujourd'hui âgé de 31 ans. *On a surfé sur cette vague pendant quatre ans, de sollicitations en sollicitations. J'en étais reconnaissant mais on était un peu comme des caribous dans les phares d'une voiture. Je voulais inverser cette situation, ne plus réagir, mais être acteur, décider."* Dont acte avec le deuxième album, trois ans plus tard, au titre ("Helplessness Blues") aussi déroutant que son contenu : un folk progressif très ambitieux, semblant agencé pour égarer l'auditeur à plusieurs reprises au sein d'un même morceau. *"Après le premier album, d'autres groupes ont connu davantage de succès dans le même style, comme Mumford & Sons, auxquels on nous comparait,* pose Robin. *Je me suis donc dit :* 'OK, ne faisons pas un disque qui aura encore plus de succès.' *Je suis fier de cet aspect du disque, mais peut-être était-ce un peu trop réactionnaire."* Quelle suite donner après pareille rupture *? "Depuis l'âge de 15 ans, je me suis beaucoup consacré à la musique, aux dépens de tout le reste. Je n'avais pas grand-chose à moi à part la musique. J'ai estimé que pour faire un album plus profond, il fallait que je vive davantage d'expériences."* Voilà pour le débarquement à Columbia University, New York. Pecknold y étudie pendant quatre ans la musique ou la littérature, acquiert une discipline de travail précieuse. Se demande si la musique reste sa muse la plus fondamentale et estime finalement que oui. *"J'ai toujours continué d'écrire des chansons, j'avais toujours un album en tête. Le groupe restait pertinent, sinon j'aurais étudié pour devenir prof."* Au cours de ce hiatus imposé par leur leader, ses comparses des Fleet Foxes s'occupent comme ils le peuvent. Skyler Skjelset, guitare, publie plusieurs albums solo et tourne avec Beach House. Christian Wargo, basse, sort deux albums et fabrique des meubles.Casey Wescott, claviers, termine lui aussi ses études. Morgan Henderson, multi-instrumentiste, tourne avec différents artistes et se met au marathon... C'est une proposition de Joanna Newsom qui va servir de déclic. La chanteuse phare du folk psyché demande à Pecknold d'ouvrir certains de ses concerts en 2016. Ce dernier saisit l'opportunité, frustré toutefois de ne pouvoir finaliser ses diplômes.

Au goût d'Emmylou

Dix ans déjà que le groupe de Marcus Mumford (chant, guitares, batterie) s'est formé à Londres. Sorti en 2009, le premier album signé Mumford & Sons, "Sigh No More", gagne le Brit Award du meilleur album, et six nominations aux Grammys. La chanteuse country Emmylou Harris adore ces folkeux aux multiples awards pour une raison simple : *"Ils ont réussi à faire du banjo un instrument de musique respectable, et ça n'était pas évident !"* a-t-elle expliqué à un journal de Nashville. Mumford et Emmylou ont concrétisé leur admiration mutuelle par un concert commun.

L'abstraction guette

L'enregistrement du nouvel album s'effectue dans la foulée. Méticuleux à souhait, le songwriter a déjà les morceaux écrits et séquencés *"à l'exception du numéro 3 et du numéro 9"*. Le résultat s'appelle "Crack-Up" (un titre emprunté à un livre de F. Scott Fitzgerald) et confirme que son maître d'œuvre a pour de bon jeté aux orties toute forme d'écriture conventionnelle. Les structures couplets/ refrain disparaissent au profit d'architectures horizontales, les chansons s'envisagent comme des panoramas sonores reliés les uns aux autres. Pas toujours simple de discerner le fil rouge. *"L'océan est un thème récurrent,* nous éclaire-t-il. *De même que la perception entre la façon dont je vois le monde et ce qu'il est vraiment, et la nécessité d'une pensée magique pour appréhender la réalité, un peu comme dans les livres de Borges."* Si l'abstraction guette, l'album offre des moments de grande beauté, notamment dans sa partie finale, la plus solaire, la plus accessible. Et la voix reste somptueuse. *"J'ai peur de la perdre en vieillissant, je dois déjà faire attention aujourd'hui. Du coup, j'ai envie de continuer à enregistrer maintenant."* Un nouvel album des Foxes ne devrait pas tarder à suivre, de même qu'un autre en solo. Le passage des diplômes attendra. ★

BERTRAND BOUARD

Album *"Crack-up" (Nonesuch/ Warner)*

Photo Shawn Brackbill-DR

"Le rock des années 2020"

BB BRUNES

Après une longue pause, un album solo et quelques vacances, les *gars du gang* sortent les synthés sur leur quatrième album.

pop

2017 marque les 10 ans de carrière des BB Brunes, et leur retour avec ce nouvel album "Puzzle". Comme toujours, les détracteurs trouveront que l'album est trop ceci, pas assez cela, qu'importe, n'est-il pas formidable que d'ex-bébés rockers soient toujours-là ? Rendez-vous est pris dans ce légendaire lieu parisien qu'est l'Hôtel du Nord, sous la chaleur étouffante d'un lundi après-midi de juillet. Les garçons arrivent décontractés, jeans, tee-shirt. Nous voici face à Félix (guitare) et Adrien (chant, composition, guitare) en lunettes noires. Nous souhaitons un joyeux anniversaire à Adrien qui a soufflé 28 bougies la veille.

Inconsciemment voulu

Pour les deux comparses, cela fait un choc de célébrer 10 ans de carrière. Félix : *"C'est vrai que 10 ans sur le papier ça paraît hyper long, mais quand tu le vis ça passe tellement vite"*. Adrien : *"On se prend un coup de vieux, en même temps on est fiers du chemin parcouru et on a envie que ça continue."* Ils sont les seuls de la scène *bébés rockers* à être toujours debouts. Adrien : *"Jacques Brel disait, et je trouve ça beau :* 'il n'y a pas de talent, c'est l'envie qui va pousser les gens à travailler', *ensuite c'est de la sueur et de l'acharnement. Nous, on avait très envie de continuer, de faire des concerts, des albums."*. Félix est d'accord et pour lui : *"heureusement que ça à marché pour nous, ce qui nous a permis de continuer"*.

Il aura fallu 5 ans aux BBB pour revenir avec un nouvel album, le dernier, "Long Courrier", datait de 2012. Entre temps, Adrien a sorti un projet solo, "Gemini", sans pour autant quitter le navire. *"Je commençais déjà à réfléchir au prochain BB, on a rapidement commencé à travailler dessus, il y a eu plusieurs phases de studio"*. Ils se sont retrouvés dans un premier temps à New York où Adrien est parti vivre six mois, puis à Los Angeles et enfin dans le Sud de la France. Après avoir testé plusieurs producteurs, le choix s'est imposé de lui-même : Louis Sommer, ami d'enfance, dont c'est la première co-réalisation.

Cette fois-ci, le groupe a décidé de passer à un nouveau stade en terme de production, avec le désir de proposer quelque chose de différent, la volonté de surprendre. Le résultat est réussi. Les BBB reviennent avec 12 morceaux, parmi 30 proposés par Adrien, qui tendent vers une direction plus électro pop, et même carrément eighties avec un côté chanson française de plus en plus assumé. Adrien : *"Il y a une référence aux chanteurs qu'on adore comme Balavoine, Sheller et Bashung, c'est inconsciemment voulu, ce sont des artistes qui nous parlent, que moi j'écoute beaucoup, dont je m'inspire. Au final on voulait qu'il y ait quelque chose de moderne qui fasse 2020, un peu rock, mais qu'est-ce que le rock aujourd'hui ? Quelque chose d'un peu innovant en fait. Le rock des années 2020"*. Tous les morceaux sont dans la langue de Ronnie Bird. Adrien : *"On a toujours été un groupe de rock français, et c'est comme ça que je m'épanouis. J'arrive à faire des choses, j'ai une plus grande liberté. En anglais, je ne peux pas jouer sur les mots, les doubles et triples lectures. Ce que j'adore faire. Donc, le français, c'est sûr que c'est la solution"*. Sur certains morceaux, on décèle des intonations à la Christophe ("Terrain Vague", "Celesta"). Adrien s'en inquiète : *"J'espère que cela ne fait pas trop imitation non plus. Oui, il y a une grosse influence de Christophe. Je lui ai d'ailleurs fait écouter le morceau 'Celesta', il l'a beaucoup aimé."*

Adultes rockers

Les BB Brunes, pour leur anniversaire, joueront un album par soir, lors de trois dates parisiennes prévues en septembre. Aujourd'hui les BBB ne savent pas qui est leur public. Adrien : *"On n'en a aucune idée, mais c'est cool, on a l'impression qu'il y a des gens de tous bords et tout âge, c'est quelque chose qui fait extrêmement plaisir"*. Félix enchaîne : *"Cela fait longtemps, on a pris plus de temps, on a eu de bons retours sur le clip de 'Eclair, Eclair'* (le premier single de l'album), *on est super contents."* On leur demande leurs projets pour les dix prochaines années. En chœur : *"Continuer à faire de la musique."* Avec, pour Adrien, *"une maison au bord de la mer avec plein d'amis, je pense à Ibiza"* et pour Félix des envies de Montgolfière. Virage techno planant en perspective ? ★

YASMINE AOUDI

Album "Puzzle" (Warner)

Concerts les 25 ("Blonde Comme Moi"), 26 ("Nico Teen Love") et 28 ("Long Courrier") septembre aux Etoiles

J'écoute PNL

***"J'écoute les Cramps"*, tonnait le groupe sur son premier album, ce qui est peut-être encore vrai, mais ne s'entend plus guère sur le nouveau disque. Aujourd'hui ? Félix écoute Parcels et PNL tandis qu'Adrien plébiscite Tops, Unloved, Ned Doheny, Connan Mockasin, les Papou'z, La Femme et la pimpante Cléa Vincent, choix également validé par Félix.**

Photo DR

“Faire du rock’n’roll autrement”

MARQUIS DE SADE

Avant un unique concert de retrouvailles dans leur ville de Rennes, les membres du groupe livrent le brutal récit de cette épopée new wave.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

PHOTOS PIERRE RENE-WORMS

De gauche à droite :
Daniel Pabœuf, Thierry Alexandre,
Frédéric Renaud, Frank Darcel,
Philippe Pascal et Eric Morinière

“On deviendra Marquis De Sade au printemps 1977”

Septembre 2017. La biennale Teenage Kicks et Poch Records rendent hommage au groupe phare de Rennes : Marquis De Sade. Pas ingrat, il remercie en acceptant de se produire au Liberté le 16 (septembre). Bien inspiré, Rock&Folk avait sollicité les musiciens dès février (il n’était alors pas question de reformation), parce qu’ils méritaient qu’on revienne sur eux. Quelle formation française incarne, mieux que Marquis de Sade, la new wave, ce style passerelle entre les années 70 et 80 dont Talking Heads ou les Stranglers, pour n’en citer que deux, comptent parmi les meilleurs représentants anglo-saxons ? L’aventure des Bretons n’a pas brillé par sa longévité (à peine cinq ans), mais par l’incontestable singularité du rock proposé et par la qualité de ceux qui l’ont joué. D’ailleurs, on tient à préciser que les noms des musiciens associés, même brièvement, à Marquis De Sade, non mentionnés ici faute de place, sont à lire entre les lignes de cet article. Certains d’entre eux ont poursuivi l’aventure dans les formations dérivées (Les Nus, Octobre, Marc Seberg…) sur lesquelles on reviendra également. Depuis trente-six ans que le groupe (dont les deux 33 tours viennent d’être réédités chez Universal), n’est pas monté sur scène, on a pu lire énormément de choses à son sujet, sur ses membres et leurs influences. Par contre, il n’a accordé aucun entretien rétrospectif croisé. En juin, dans l’arrière-cour d’un bar de Rennes, on a réuni les deux fondateurs (le guitariste Frank Darcel et le bassiste-chanteur Christian Dargelos), la section rythmique qui a joué sur les deux albums et sera présente au Liberté (Thierry Alexandre à la basse et Eric Morinière à la batterie), ainsi que Philippe Pascal (chant et textes). On ne l’a compris qu’après, rassembler ce beau monde avait tout d’une gageure, mais la conversation de près de deux heures à laquelle on a assisté valait le déplacement. Au point que, une fois n’est pas coutume, l’intervieweur a préféré s’effacer.

Concert au Palace, 1981

UNE BANDE DE POTES

Frank Darcel : Lorsque j’arrive à Rennes, je suis un peu musicien, comme ça. Je fais des études à moitié sérieusement. Là, le punk déboule. Je commence avec Christian à l’été 1975. On joue des bricoles, des morceaux des Stones ou du Velvet. Il n’y a pas de compos personnelles.

Christian Dargelos : Moi, je suis employé à l’hôpital et du coup, j’ai un salaire, de l’argent. Je prends le ferry pour l’Angleterre, je suis branché pub rock, le mouvement qui annonce le punk. J’aime Eddie & The Hot Rods, Dr Feelgood...

Frank Darcel : Avant que ça ne démarre vraiment sérieusement musicalement, il y a une bande de potes, la plupart en rupture d’études, qui se retrouvent rue Saint-Michel, chez Jean-Pierre Guez, *le pape des punks de Rennes*. Il a un côté un peu déconneur, voire dadaïste dans les meilleurs moments, et travaille de temps en temps à Disc 2000. Ce magasin va être super important. Christian a déjà ramené les Clash, mais c’est chez Jean-Pierre que je découvre Television et les premiers trucs américains. A ce moment-là, le groupe, c’est nous et Pierre Thomas à la batterie. Alain Pottier est aux claviers, parce que Christian est fan des Stranglers *(rires)*. On deviendra Marquis De Sade au printemps 1977. C’est Christian qui trouve le nom.

Philippe Pascal : Pendant ce temps-là, moi, je suis dans un groupe de reprises aussi, mais à Saint-Malo. On joue du Stooges, du Velvet Underground. Je prends tout ça en pleine figure. Les Pistols, au départ, j’ai pas percuté, mais j’ai adoré les premiers 45 tours de Patti Smith, Television et Pere Ubu. J’ai bien aimé Neu!, aussi et Kraftwerk. Mon groupe s’appelait Pentothal Lethally, une mauvaise retranscription d’un vers de “Lady Godiva’s Operation” du Velvet.

Christian Dargelos : Moi, ma mémoire me joue des tours, et j’ai du mal à me souvenir de tous les concerts. Je crois qu’on faisait “Substitute”, “Under My Thumb”...

Philippe Pascal : Plus tard, on fera même “Walk On The Wild Side” dans une boîte je ne sais plus où... Un mec n’arrêtait pas de crier : *“Assez, assez !”* et je me suis dit que Christian allait lui démonter la tête !

“AIR TIGHT CELL”

Frank Darcel : L’été 1977 est important : pour la première fois, j’ai le sentiment que je joue dans un groupe qui ressemble à quelque chose. C’est à ce moment-là que Christian voit Philippe dans un festival.

Christian Dargelos : Ouais, il y avait aussi Bloody Mary, des mecs de Dinan, et Excès De Zèle. J’ai assisté au concert de Pentothal qui jouait sur un camion !

Philippe Pascal : Exact, et ils viennent me voir un peu après à Saint-Servan. Je faisais la première partie d’un groupe de Gisors qui s’appelait Factory. Le chanteur cultivait la ressemblance avec Mick Jagger.

Frank Darcel : Ah oui, je les avais vus dans un festival à côté de Rennes sur un terrain de foot. Le présentateur s’était mis à gueuler : *“Vous aimez les Rolling Stones ? Et bien voici Factory !” (rires)*

Philippe Pascal : A l’époque, j’étais instituteur. J’avais une famille, j’étais déjà père. Ils m’ont demandé de répéter et jouer avec eux.

Christian Dargelos : Et tu avais dit non d’emblée...

Philippe Pascal : Je n’y croyais pas, mais comme il y avait une crise dans mon groupe...

Christian Dargelos : On a commencé à se structurer. On louait un local à la campagne trois cents balles par mois, c’était pas donné, mais on pouvait y aller tous les jours.

Frank Darcel : C’est bizarre, on te donnait cinq cents *(rires)* !

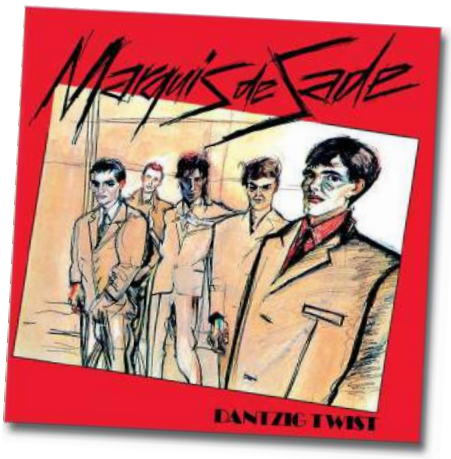
Philippe Pascal

"A l'époque, j'étais instituteur. J'avais une famille, j'étais déjà père"

Philippe Pascal : J'ai débarqué un après-midi, avec mon guitariste, Michel Rouillé. Quand je suis arrivé dans la cour de la ferme, je me suis dit : *"définitivement non !"* et quand je suis sorti c'était : *"définitivement oui !"*
Christian Dargelos : Musicalement, le groupe n'était pas très bon, mais la vague punk avait désinhibé tous les jeunes musiciens.
Frank Darcel : En octobre 1977, on fait la première partie de Damned à Rennes, c'est un de nos premiers concerts importants.
Philippe Pascal : J'ai été extrêmement déçu. C'était un show à la Las Vegas. Dave Vanian tapait sur son costume et ça faisait des petits nuages de poussière, c'était du cirque quoi.
Christian Dargelos : On a commencé par "White Light/ White Heat" et je ne devais pas être sur le bon accord *(rires)*.
Frank Darcel : A partir de 1978, on essaie de développer un truc. On sort le single "Air Tight Cell" au printemps grâce à Hervé Bordier *(futur co-créateur des Transmusicales – NdA)*. On a quelques bonnes critiques. On avait la volonté de faire du rock'n'roll autrement. On a joué un peu plus...
Christian Dargelos : Pierre Thomas est éjecté en juillet, moi, qui avais envie d'autre chose, en août *(rires)*. Je veux garder le nom, Frank, tu refuses...
Frank Darcel : Ouais, et Pierre a signé son arrêt de mort en allant camper à Jersey alors qu'il devait venir répéter *(rires)*. Carton rouge direct !
Philippe Pascal : En juin, un concert a été terriblement important pour nous, celui de la Scène Ouverte, où on s'est fait canarder. On a constaté que ça bougeait à Rennes : il y avait des plasticiens, des photographes, des gens se sont mis à nous suivre un peu partout.
Frank Darcel : C'était les prémices des Trans. Ensuite, je passe trois mois à New York et ça va être la grosse cassure. Sous le nez, j'ai ce que je rêvais de voir et d'écouter, et je n'ai plus eu envie d'être étudiant en médecine. En novembre, on a maquetté quelques titres qui sont arrivés entre les mains de Philippe Constantin *(éditeur, Clouseau Musique)* par Bordier.

"DANTZIG TWIST"

Frank Darcel : On joue à Paris, au Rose Bonbon, en janvier 1979. C'est un autre tournant. L'idée de reproduire des choses qui existaient déjà ne nous plaisait pas du tout. Tuer les références, c'est ce que ne savent pas faire les groupes rennais actuels.
Eric Morinière : Il n'y a pratiquement plus d'originalité. Tu peux citer vingt-cinq références après deux minutes d'écoute.
Philippe Pascal : On a eu des influences, mais on est devenus totalement amnésiques. Entre "Air Tight Cell" et le premier album, on a connu une période assez miraculeuse. "Dantzig Twist" a été un disque à part et le chanteur de Lili Drop m'a dit : *"Comment vous faites pour avoir un son comme ça ?"*
Eric Morinière : Moi, vous êtes venus me voir en concert à Saint-Malo, mais j'ai d'abord refusé parce que je jouais dans un groupe de collège et n'avais pas envie de laisser les potes. Vous êtes revenus à la charge, à Paramé je crois, et je suis arrivé en juin.
Thierry Alexandre : Moi, en avril. Je fais le premier concert de ma vie en mai. Le deuxième en juin et début juillet on entre en studio pour l'album !
Frank Darcel : Cette fois, on va quitter les rails...
Philippe Pascal : J'envoie ma lettre de démission à l'Education nationale !
Eric Morinière : Moi, je m'inscris en fac, mais je n'y vais pas *(rires)*...



Frank Darcel : Thierry Haupais *(futur cofondateur de Virgin France)*, qui monte un label avec d'anciens maos, s'est mis dans la boucle. On fait le disque à la campagne, à dix kilomètres de Rennes. On rencontre aussi Alain Maneval.
Philippe Pascal : Qui avait une émission nocturne sur Europe 1 et aimait notre single. En France, ce n'était pas facile de passer à la radio. On y entendait que de la variété française, Berger, Balavoine, qui ne me touchaient absolument pas. Pendant qu'on enregistrait, c'était Cabrel, "L'encre De Tes Yeux", sur les ondes. J'avais été touché par Barbara à une époque, Brel, mais c'était inaccessible... L'anglais s'est imposé par défaut avec quelques tentatives en français, dont le single "Rythmiques" en 1980.
Frank Darcel : Maneval rentre chez Pathé Marconi, en plus de Bordier, Haupais, et Constantin, les étoiles s'alignent...

“C’était son côté Helmut Berger dans ‘Les Damnés’ ”

En studio, on se débrouille, on sait qu’on tient un truc unique. “Dantzig Twist” sort à l’automne et je découvre la pochette du disque dans la vitrine de Rennes Musique ! Je voulais le rouge du paquet de Marlboro. On a échappé à plein de trucs pour cette pochette... Maneval était formidable, mais il avait une idée de Marquis De Sade un peu différente de la nôtre...
Thierry Alexandre : SM quoi.
Frank Darcel : Exactement ! Il voulait nous habiller en Jean-Claude Jitrois, qu’on fasse des photos en haut de l’Opéra de Paris...
Philippe Pascal : Cette pochette est partie d’un lettrage que j’avais vu sur un bouquin d’expressionnisme allemand et j’ai essayé de faire quelque chose qui ressemblait à un tableau d’Egon Schiele.
Frank Darcel : J’ai trouvé que ça faisait plutôt bande dessinée, un côté Spirou. Enfin ça se passe pas mal dans la presse. Manœuvre nous allume un peu...
Philippe Pascal : Haupais avait dû lui mettre la pression. Manœuvre avait fait : *“J’attendrai de voir la pochette pour dire ce que je pense du disque.”*

Frank Darcel : Nos royautés du premier album se sont transformées en camion allemand aux couleurs reggae *(rires)*. Dans la montagne, on voyait bien que le truc n’était pas fiable. On en a eu marre. Sauf que Sapho décide de nous l’acheter. Elle aimait beaucoup le groupe, c’était peut-être une bonne affaire. Elle fait cent bornes et la direction lâche : une semaine d’hosto, elle n’a été que blessée. Après, on a eu un Mercedes, de location, bien plus beau.

METTRE LES DISTANCES

Eric Morinière : On tourne beaucoup entre les deux 33 tours : en France et on fait des incursions en Belgique, en Suisse, des allers-retours parfois épiques.
Thierry Alexandre : Rennes-Perpignan, Perpignan-Rennes. Sympa.

“On intrigue pas mal, on est dans la posture”

Big Bizot

En février 1980, Marquis de Sade fait la couverture d’Actuel, en famille...
Frank Darcel : C’était une idée de Jean-François Bizot, le rédac’ chef.
Philippe Pascal : Ça devait être sur ma vie de famille, mais je n’ai pas voulu impliquer mon fils et donc Frank s’y est collé.
Frank Darcel : Merci !
Philippe Pascal : Tu étais content, à l’époque, de faire ce truc.
Frank Darcel : Ouais, mais putain, quand j’ai vu l’article... Je n’avais pas dit la moitié de ces conneries-là !
Philippe Pascal : Pour moi, ce n’était pas sérieux. En plus, ce n’est pas ma mère qui a posé, c’est celle de Richard Dumas, le photographe. N’empêche, derrière ce titre : *“Les jeunes gens modernes aiment leur maman”*, il y avait tout ce courant musical atypique qui montait en France. Ça partait dans tous les sens : Stinky Toys, Suicide Romeo, Modern Guy, Taxi Girl...
Frank Darcel : Et vu le tirage d’Actuel à deux cent cinquante mille, on est passé de salles de trois cent personnes à des salles de six cent. Merci Bizot !
Philippe Pascal : On a quand même eu des commentaires du style : *“Retournez chez vos mamans !”*
Frank Darcel : Et des réactions violentes à quelques concerts ! La Ligue Communiste est venue *(rires)*. Après, on s’est retrouvés avec des services d’ordre démesurés. Des clubs de parachutistes ! Mais ça n’était pas sécurisé, on se prenait des canettes en pleine poire. Bon, c’est sûr qu’on est devenus célèbres un peu grâce à cette couverture.

Eric Morinière : En 1980, on a joué au Palace, deux fois. On a fait Baltard avec Simple Minds, joué avec Joe Jackson... Ça tournait vraiment bien sur scène.
Frank Darcel : On est un des seuls groupes français à avoir été programmé aux Bains Douches à l’époque. Joy Division y était passé. On a un vrai following, on intrigue pas mal, on est dans la posture. A Rennes, l’extrême droite étudiante était une des plus puissantes de France. C’était un fief du GUD et du Front National. On fréquentait la même boite de nuit, et ces types venaient à nos concerts. Ils sont montés sur scène avec nous à Villejean. Difficile pour quelqu’un qui voyait ça de ne pas faire d’associations... Ça a joué un peu en notre défaveur, jusqu’à ce qu’on mette vraiment des distances avec tout ça.
Philippe Pascal : Je me suis collé une étoile de David sur la poitrine, pour bien montrer que, voilà... Sur scène, Frank était en SS, c’était son côté Helmut Berger, dans “Les Damnés”.
Frank Darcel : Oui, mais sans croix gammée, c’était du théâtre. On était dans le comité de soutien à Mitterrand. Je crois que le groupe avait signé collectivement, non ?
Philippe Pascal : Ah non, ou alors tu as signé pour moi ! A la fois, il y avait eu Bowie à Berlin et même Lou Reed s’était fait des croix de fer dans les cheveux.

“RUE DE SIAM”

Frank Darcel : Assez vite, le côté binaire du premier album va me lasser. J’ai besoin d’élasticité... Je suis fan de Talking Heads, mais de là à parler de funk blanc...
Philippe Pascal : C’est ce que tu revendiquais à l’époque.
Frank Darcel : Ça a été un truc de journalistes. C’était plus un côté soul dans la rythmique qui m’intéressait. Du coup, on va essayer sur le second album.
Philippe Pascal : Oui, enfin, moi, je ne m’y retrouvais plus du tout. Il y aura “Silent World” ou “Rue De Siam”, dans le prolongement du premier disque et j’aurais préféré qu’on persévère dans cette direction-là. Il va y avoir un divorce complet entre le groupe et moi. Plus de cohésion, pas de travail collectif. Les morceaux arrivent très vite et je suis perdu, vraiment perdu.
Eric Morinière : Avec Steve Nye à la production, on n’a plus le contrôle.
Frank Darcel : On l’avait notamment choisi pour son travail avec Bryan Ferry, mais ces types-là, c’est : *“Je suis le seul maître à bord après Dieu”*, mais quand il a commencé à brancher les claviers, au secours !
Philippe Pascal : Les morceaux ne sont pas aboutis. Leur conception, Frank, le problème, il est là...

De gauche à droite : Eric Morinière, Daniel Pabœuf, Frank Darcel, Thierry Alexandre, Philippe Herpin, Philippe Pascal

Photo Archives Rock&Folk-DR

Frank Darcel : Je ne suis pas tout à fait d'accord. Je trouve qu'il y a des trucs qui sont assez travaillés.
Thierry Alexandre : Le problème c'est qu'on a enregistré l'un après l'autre, piste par piste, ça se faisait comme ça à l'époque.
Philippe Pascal : Et je suis parti tout seul à Londres enregistrer les voix.
Thierry Alexandre : En fait, on ne s'est pas vus pendant ce disque.
Eric Morinière : Techniquement, ça se voulait irréprochable, mais on retient surtout la production. Le vernis au-dessus...
Frank Darcel : La presse a bien aimé à part Bayon.

LA FIN ?

Frank Darcel : Quand je repense aux albums les plus réussis auxquels j'ai participé, il y a "Rue De Siam", d'un point de vue technique et de son. Mais le premier Marquis De Sade fait partie des trucs les plus marquants.
Christian Dargelos : L'aura du groupe n'a jamais cessé de briller, même si ça ne s'est jamais traduit en ventes de disques.
Frank Darcel : On a arrêté en pleine ascension, on n'a pas eu le temps d'être mauvais. Aujourd'hui, cette reconnaissance des plus jeunes, c'est une responsabilité.
Christian Dargelos : Faire de la musique à cette époque-là avait du sens.
Eric Morinière : C'était un engagement.
Philippe Pascal : On était assez têtes brûlées et anti-tout, on ne voulait pas copier qui que ce soit, même pas les groupes qui marchaient. Ce qui comptait, c'était notre originalité, notre unité.
Thierry Alexandre : Notre intégrité !
Philippe Pascal : La reformation, c'est aussi pour Poch, un artiste activiste qui avait fait, il y a quelques années, l'exposition Rennes 80. Et donc, c'est pour lui ce concert, et aussi par fidélité aux gens qu'on a croisés, proches ou moins proches, qui ont été essentiels dans ma vie. C'est une façon de les remercier. ★

"On a arrêté en pleine ascension, on n'a pas eu le temps d'être mauvais"

En concert au Liberté à Rennes, le 16 septembre 2017

THE CARS

Mieux que beaucoup de ses concurrents, le groupe de Ric Ocasek savait trousser d'irrésistibles tubes tout en restant classe. Retour sur ses flamboyantes premières années, à l'heure de la réédition de "Candy-O" et "Panorama"

Alors qu'à la fin de l'hiver 2016 paraissait le coffret "The Elektra Years 1978-1987 (et sa version best of, "Moving In Stereo"), réunissant les six premiers albums des Cars, remasterisés sous la supervision de Ric Ocasek, Rhino/ Warner continue cette campagne de réédition avec des versions augmentées de leur deuxième et troisième albums. "The Cars", le premier, ayant subi un traitement similaire (un double-CD Deluxe Edition) en 1999, on devine que c'est la raison pour laquelle Warner a décidé de le *sauter*. Disponible en CD et vinyle gatefold "Candy-O" et "Panorama" sont enrichis de faces B de singles, de mixes différents et de quelques titres inédits.

Photo De Roos/ Dalle

Photo DR

Ceux qui n'ont jamais pigé que le Devo des débuts était un groupe à 45 tours (dont le plus excitant, "Mongoloid", était sorti deux ans plus tôt) considèrent peut-être que "Q : Are We Not Men ? A : We Are Devo!" est, dans le genre new wave américaine atypique, le meilleur premier album de 1978. Et "The Cars" alors ? Emanation de diverses formations qui lui ont permis de trouver la bonne formule, ce quintette basé à Boston (la ville d'Aerosmith, des Pixies et aussi, étonnamment, de Boston), est d'abord l'affaire du guitariste-chanteur et principal songwriter Ric Ocasek (né Richard Otcasek, le 23 mars 1949) et son meilleur ami, bassiste à belle gueule et voix d'or Ben Orr (Benjamin Orzechowski, le 8 septembre 1947). Fondu du Velvet Underground et de Roxy Music, mais aussi de Bob Dylan et des Modern Lovers, Ocasek trouvera judicieux d'embrigader, au lieu de simples exécutants, des musiciens qui ont autant de personnalité que lui. Elliott Easton, guitariste new-yorkais à qui Slash reconnaît devoir beaucoup, et David Robinson (ex-Modern Lovers) du Massachussetts, batteur qui a trouvé le nom du groupe et designé ses sublimes pochettes d'album (sauf la première), vont être des recrues capitales. Quand à Greg Hawkes (originaire de Fulton dans le Maryland), le claviériste un peu fou et pas dangereux de la formation, il a été le dernier à la rejoindre même s'il avait déjà joué, auparavant, avec Ric Ocasek et Benjamin Orr. Preuve qu'en ces temps reculés (la seconde moitié des années 70), elle avait encore de l'impact, c'est grâce à la radio que le groupe s'est fait remarquer. Dépités par l'insuccès de leurs démarches auprès des maisons de disques (elles ont toutes refusé leurs premières démos), les Cars ont été ravis de constater que certains animateurs/ DJ de Boston, créant un joli buzz, ne répugnaient pas à les diffuser. Au point que, courant 1977, un émissaire d'Elektra Records a été dépêché à un de leurs concerts. Sa mission : signer fissa ces cinq types que de plus en plus de gens commençaient à suivre, pour leur musique et apparence singulières. En effet, si les quatre autres Cars correspondaient, à peu près, à l'idée qu'on se faisait, à cette époque, des musiciens de rock branchés (tenues flashy, coiffures chiadées et poses un poil ringardes), leur leader cultivait une sorte de détachement et une discrétion rarement affichés par ceux qui veulent réussir.

Les Cars de “Candy-O” sonnent un peu comme Kraftwerk jouant du rockabilly

En réalité, Ric Ocasek, pas forcément très à l’aise avec son physique de grand escogriffe et incapable de dissimuler quoi que ce soit, se contentait d’être lui-même.

Gimmicks mélodiques

Le succès de “The Cars”, avec sa pochette résolument sexy, mais surtout pas vulgaire (ce volant translucide, comme une confiserie défendue...), paru à la mi-1978, n’allait pas être immédiat. Sauf que, lentement mais sûrement, les trois singles extraits (“Just What I Needed”, “My Best Friend’s Girl”, “Good Times Roll”), abondamment programmées sur les ondes des fameuses *college radios*, vont installer durablement le groupe dans le paysage musical estudiantin. Au point que, présent dans les classements d’albums pendant plus de deux ans et demi, “The Cars” allait obliger Ocasek et ses amis à différer la publication de son successeur. Durant sa première période d’exploitation, il s’écoulera à plus de six millions d’exemplaires, bien plus que ce que vendront la plupart des rivaux de l’époque, au stade du premier ou du deuxième album (Blondie, au hasard). Egalement produit par Roy Thomas Baker, mais enregistré aux Cherokee Studios de Los Angeles (“The Cars” avait été mis en boîte à Londres), “Candy-O” n’est pas exactement une suite logique. Ce premier album, comme c’est souvent le cas, réunissait quelques chansons écrites depuis longtemps, peaufinées à l’extrême par la scène et surlignées par Thomas Baker, choisi, entre autres, pour son travail de mise en valeur de Queen. Indiscutablement rock avec leurs guitares omniprésentes (une flamboyante, l’autre en embuscade — accords joués de façon saccadée et cordes souvent étouffées), les chansons de “Candy-O”, simples de prime écoute (ce sont les plus compliquées à écrire), ont la singularité de faire la part belle aux synthés de Greg Hawkes (un adepte de la marque Sequential Circuits et du fameux Prophet V) dont les gimmicks mélodiques, opportuns sans être opportunistes, s’incrustent à merveille dans la rythmique quasi-mécanique de Orr-Robinson (par la suite, il arrivera que le groupe utilise des boîtes à rythmes). Ainsi, alors qu’à la même époque d’autres représentants de la new wave se satisfaisaient de glisser des nappes de clavier sous des arrangements pop, la formation va mettre en avant cette dualité guitares/ synthés. Par moments, les Cars de “Candy-O” sonnent un peu comme Kraftwerk jouant du rockabilly. D’autant que Roy Thomas Baker, qui s’était un peu lâché sur le premier album (l’arrivée des chœurs sur “Good Times Roll”, comme une douche passant subitement de tiède à bouillante), a été sommé de calmer ses ardeurs, conférant à “Candy-O” une uniformité qui en accentue la personnalité. Une ombre à ce beau tableau ? La qualité des chansons, sensiblement moins bonnes que celles de “The Cars”, un avis que ne partage pas cette partie du public qui a fait de “Let’s Go” et “All I Can Do”, judicieusement extraites en singles, de chouettes tubes dans plusieurs Top 50 mondiaux (les Cars ont bien marché en France).

Drapeau à damier

Paradoxalement, alors qu’il est parfois considéré comme le mouton noir (bleu ?) des trois premiers albums des Cars, “Panorama”, paru en août 1980, n’est pas celui qui a le moins bien vieilli. C’est d’abord dû à une volonté de sortir des sentiers battus (l’influence de David Bowie, période “Lodger”, est indéniable ici), en expérimentant. Sur ce disque, les morceaux sont plus longs (“Panorama”), les arrangements sont parfois à la limite de l’enchevêtrement (“You Wear Those Eyes”) et les partis pris de mixage sont étonnants. Sans être véritablement enfouies sous le reste, certaines pistes vocales sont un peu noyées dans la masse et curieusement, c’est le cas du single “Touch And Go”, cette incongruité ne nuit pas. Profitant de la situation, Elliott Easton y va, sur ce titre, d’un solo décoiffant, un des plus remarquables de la décennie. Au service des arrangements dans lesquels il ne s’est que très peu immiscé sur le plan de l’écriture, Roy Thomas Baker fait le job en calibrant parfaitement les instruments, en dosant les réverbérations comme un chef. Grâce à lui chaque riff de guitare, ligne de clavier et roulement de batterie (Simmons parfois, le son à la mode...) trouve sa place comme par miracle. C’est flagrant dans “Don’t Tell Me No”, “Down Boys” ou “Gimme Some Slack” (troisième single extrait de l’album début 1981), agencée comme une voiture en Mécano et cinglante juste ce qu’il faut. Tandis qu’une œuvre d’Alberto Vargas le célèbre dessinateur de pin-ups, illustrait la pochette de “Candy-O”, c’est une sublime photographie signée Paul McAlpine qu’on peut voir sur celle de “Panorama”. Ce drapeau à damier signifiait-il que les Cars étaient arrivés à un point de non-retour ? Certainement pas puisque le futur allait continuer de leur sourire, au moins le temps de deux albums dont “Heartbeat City”, leur second chef-d’œuvre. ★

JEROME SOLIGNY

Rééditions “Candy-O – Expanded Edition”, “Panorama – Expanded Edition” (Warner)

THE CARS EN 5 SINGLES

“Good Times Roll”
(“The Cars” – 1978)

Les mauvaises langues avancent que le meilleur des Cars est dans les cinquante et une premières secondes du premier titre de leur premier album. Ça fait beaucoup de *premiers* et c’est exagéré. A la fois, s’ils n’avaient publié que ce single, medium beat, fouetté par l’arrangement et qui monte en chantilly pop, on les aimerait tout autant. C’est dire.

“It’s All I Can Do”
(“Candy-O” — 1979)

Qu’est-ce qui s’est passé dans la tête de Ben Orr pour qu’il propose cette ligne de basse ? Dans celle d’Elliott Easton pour qu’il pompe Ronson aussi ouvertement ? Dans celle de Greg Hawkes pour qu’il y aille aussi fort dans le *cheesy sound* ? La compo d’Ocasek est admirable et les chœurs aussi. Des rockers venus d’ailleurs et pas en stop.

“Touch And Go”
(“Panorama” — 1980)

Le clip était ridicule, mais pas la chanson, rencontre de deux mondes : couplet limite menaçant avec caisse claire *coup de poing* et refrain *tout va bien au pays joli du rock à l’ancienne*. Et puis Elliott Easton donne ici un cours de guitare, sans en faire trop, comme si c’était l’instrument le plus facile à jouer. On avait le droit d’y croire.

“Heartbeat City”
(“Heartbeat City” — 1985)

Impossible de ne pas sélectionner un autre single extrait de “Heartbeat City” (“Jacki” pour les intimes) et, en l’occurrence son sixième (!), la chanson-titre. Philippe Garnier, pas réputé pour distribuer des bons points pour rien, s’était fendu d’une chronique mémorable de l’album à l’époque. Comment marquer l’histoire avec trois accords ? La réponse, déconcertante, est là. La LinnDrum aussi.

“Drive”
(“Heartbeat City” — 1985)

Que dire qu’on ne sait déjà ? “Drive” a tous les défauts d’un slow eighties et donc, toutes les qualités. Arrangements, mélodie à tomber, texte à pleurer.

“Je peux tout tenter car je ne connais pas les règles”

QUEENS OF THE STONE AGE

Délaissant l’ombre et les projets parallèles qu’il affectionne tant, **Josh Homme** revient avec son groupe majeur. L’enjeu ? Devenir énorme ou mourir. Explications avec l’intéressé.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

“Je vais aller sur le balcon cinq minutes, j’ai envie de profiter de la pluie.” **Josh Homme, 44 ans, le géant roux du désert californien, est donc à Londres dans un hôtel de standing. Jeans, T-shirt et boots noirs, peau rosée et regard translucide. Sur la table basse, une étrange boisson rose et un cendrier plein. L’ordre du jour : le retour des Queens Of The Stone Age avec un plan de bataille militaire. Un nouvel album produit par le mogul Mark Ronson et une tournée qui ambitionne désormais des lieux taille XXL. En ce qui concerne la France, c’est la salle qu’on surnommait Bercy qu’investira le quintette de Joshua Tree.**

La France, ce pays qui sait aimer les groupes en les affublant de petits noms que nul autre n’aurait trouvé — *Assedesse*, *Cridansse*, *les Raidotes* — adore donc les *QOTSA* qu’elle a affectueusement compactés en acronyme. Les récents contacts de Josh Homme avec la France ont, hélas, été assez pesants. Quand les Eagles Of Death Metal sont revenus à l’Olympia, trois mois après le Bataclan, Josh Homme, était venu jouer de la batterie avec ses amis (ce qu’il fait dès que son agenda le permet) et, en filigrane, chaperonner un peu les interviews de Jesse Hugues, dont le cerveau cramé n’avait pas encore verbalisé les théories complotistes et anti-arabes à venir. Josh est apparu, lui, en chef de meute humaniste, avant de retourner à ses autres activités de producteur, patron de groupe et père de famille.

Photo Kristen Welsh-DR

Il y eut l'an dernier le beau "Post Pop Depression" d'Iggy Pop, composé et produit par le grand rouquin. Voici désormais "Villains", septième album des Queens. Pochette diabolique et musique plus insidieuse que frontale. Les éléments qui ont fait le triomphe des Queens Of The Stone Age sont ici présents : derrière une puissance de feu certaine, un groupe mutant qui élabore des grigris étranges, à base d'incantations lancinantes, de nappes de claviers, de guitares fourbes et d'arrangements en mille-feuille. Bref, tels des Radiohead virils, les QOTSA font exactement ce qu'ils veulent. Ce n'est pas Josh Homme le libertarien qui dira le contraire, lui qui allume une clope semblant minuscule dans ses imposantes paluches.

Esclaves affectueux

ROCK&FOLK : Qu'est-ce qui a changé avec les Queens ? Il y a de nouvelles personnes ?
Josh Homme : Il faut qu'il y ait quelques changements à chaque disque. Autrement, à quoi bon ? Nous avons changé quelques trucs et avons brûlé les anciens. Aujourd'hui, dans le groupe, ce sont les gens qui étaient là sur la dernière tournée. C'est un groupe solide, merveilleux. J'aime bien que le changement ne soit pas trop discordant, abrupt. On a souvent changé, mais j'aime construire. Je veux que les choses évoluent, grandissent, se bonifient. Je crois que ça commence à être le cas.

R&F : Le groupe maîtrise de plus en plus la subtilité, les climats.
Josh Homme : J'ai une croyance : tout ce qu'on a déjà fait, on ne peut pas le refaire. Il faut essayer autant que possible de garder de la hauteur et de voir plus loin. Si tu appliques ça à un disque, tu peux laisser des choses derrière toi et essayer d'en apprendre de nouvelles. C'est ma façon de faire, je mène ma vie comme ça. Les gens peuvent penser ce qu'ils veulent, moi je suis dans l'action. Je ne dis pas que c'est la vérité. Mais c'est ce en quoi je crois... Peut être que le disque ne parlera à tout le monde. Après tout, les gens n'écoutent pas tous la musique de la même façon. Certains écoutent des chansons en allant à la banque et c'est OK. Mais moi, je veux que les gens découvrent quelque chose de nouveau sur le disque à la cinquantième écoute. C'est intéressant de faire des choses comme ça.

R&F : L'avantage de la subtilité, c'est que quand arrive l'avant-dernier titre, "Evil Has Landed", c'est l'assaut dans les haut-parleurs.
Josh Homme : Oui, j'adore ça. En studio, on appelait ça *le camp du crescendo.* Pourquoi les choses ne pourraient-elles pas envahir d'un coup un mix ? Pourquoi faudrait-il tout égaliser, normaliser ? La dynamique est tellement importante... Il faut que la dynamique puisse choquer et attraper l'auditeur par le colbac. Il y a des parties calmes et des parties puissantes, c'est voulu. Les gens aimeront ou n'aimeront pas, mais je ne veux pas susciter l'indifférence. L'art est une réaction, ce n'est pas quelque chose de statique.

"Continuer à prendre des risques et à faire des disques un peu tordus"

R&F : Beaucoup de chansons parlent du bien et du mal, de la rédemption, "Un-Reborn Again" par exemple. Vous êtes tiraillé ?
Josh Homme : J'aime le fait qu'on puisse renaître. Et renaître à nouveau. Mais j'aime aussi la déconstruction. On vit dans un monde intéressant, où l'on dit sans cesse aux gens : *"Tu devrais travailler sur toi-même." "Où vas-tu avec ta vie ?" "Tu es libre de faire ce qu'il te plaît dans cet espace."* On arrache des chats et des chiens de la vie sauvage et on leur apprend à être nos esclaves affectueux. On leur dit "*Fais le beau*". C'est un disque sur le confinement et la survie . C'est un sentiment très moderne. Qui est accéléré par nos téléphones. On sait tout tout de suite. On ne l'aurait pas su normalement, mais on nous l'a dit. Toutes ces choses peuvent soit te bloquer, soit t'inspirer et te faire sortir de ta roue de hamster. Il y a tellement de distractions de nos jours. C'est parfois dur de distinguer ce qui est superflu et ce qui est fait pour nous. Il y a de la comédie dans tout ça.

R&F : Il y a toujours ce son de guitare saturé typique. C'est une manière de rassurer vos auditeurs qui pourraient trouver que le groupe va trop loin ?
Josh Homme : J'aime les choses contrastées. Creedence Clearwater Revival par exemple. Si tu mets la chanson "Suzie Q", pour moi elle sonne extrêmement moderne, parce que le groupe y est capté naturellement. Si j'étais photographe, je ne voudrais pas de lumière artificielle, je capterais les choses telles qu'elles sont. Je ne voudrais pas forcer le moment. Les choses ont tendance à mieux vieillir avec ce genre de méthode. Il ne faut pas trop retoucher, modifier. On peut toujours chercher à atteindre la perfection, mais c'est une quête impossible. J'aime les imperfections, les petits détails. En ce qui concerne les guitares, j'aime mettre un peu de brutalité, ça se mélange bien à la douceur. Cette juxtaposition marche pour la nourriture, la conversation, la musique. Quand tout est policé, on ne retient rien, ça devient comme une publicité. Et je ne suis pas publicitaire... Si ça plait aux gens tant mieux, sinon tant pis.

R&F : Quelle est votre relation à la guitare électrique ? En la matière, le disque est un mélange de tradition et d'expérimentation…
Josh Homme : Je pourrais faire semblant de réinventer la roue et dire *"hey regardez, ça roule !"* Mais je ne m'inquiète pas que tout ait été fait. Si tu trouves une idée excitante, elle t'obsède tellement que ce n'est pas du tout un problème. Quand j'entends quelqu'un faire quelque chose qui ressemble à quelque chose de connu, je me dis que je pourrais aussi m'en inspirer pour faire quelque chose qui nous ressemble. La guitare est un outil. Si tu enfreins les règles, quelque chose de magique peut arriver. Quarante trucs innappropriés peuvent faire un truc incroyable et bizarre. Je n'ai pas de formation musicale. Je peux tout tenter car je ne connais pas les règles. Tant mieux.

Accuser le diable

R&F : Ces *Villains*, qui sont-ils ?
Josh Homme : Il y a des hommes dans une pièce qui écrivent sur un morceau de papier : ne fais pas ci, ne fais pas ça. Et si tu le fais, ta vie change. Les catholiques ont un Dieu ; Il faut lui parler, il connaît tes pensées et il sait que ce que tu as fait est mal. Le grand classique dans notre société c'est d'accuser le diable : "*Je n'ai rien fait, c'est le diable qui est responsable*". Moi, je n'accuse pas le diable, j'assume mes conneries. C'est très pratique d'accuser le diable. Les gens ont besoin d'un méchant pour se dédouaner. J'ai l'impression que quand tes gosses arrivent au lycée et qu'ils ont besoin de se rebeller contre quelque chose, ils pensent au monde tel qu'il est et ressentent la pression de la publicité, du mercantilisme. Mon but, c'est d'attirer ces mômes, de les attirer à nos concerts. A nos concerts, il n'y a aucune règle : tout ce que vous avez à faire, c'est d'être vous-mêmes. Il n'y a pas besoin de répondre aux

Photo Kristen Welsh-DR

grandes questions de la vie. Je sais pourquoi je suis là, je profite du moment présent. Car tout peut s'interrompre d'un coup, à n'importe quel moment. Les gens disent : *"Tu dois faire ceci"*, *"Ne marche pas sur la pelouse"*, c'est notre tradition *(imitant un bruit de quelqu'un qui s'étrangle)*. J'entends ça, mais je m'en fous. L'autre jour à l'aéroport, dans la file d'attente, je suis passé sous les rubans au lieu de les contourner, parce que c'était plus rapide et qu'il n'y avait personne. Et je me suis fait engueuler. Mais ça ne servait à rien puisque je l'avais déjà fait. On s'en fout...

R&F : Iggy Pop vous a-t-il appris des choses, sur la vie, l'âge, etc. ?
Josh Homme : La musique est la seule chose qu'on puisse faire qui n'est jamais une erreur. On peut ne pas l'aimer mais ce n'est jamais une erreur. Je ne connais rien d'autre qui fonctionne comme ça. La moindre des choses c'est d'essayer que ton dernier disque soit l'un des meilleurs. C'est normal qu'un premier album soit très bon, si ce n'est pas le cas c'est vraiment que tu crains. Ça devient plus difficile après, parce qu'il faut chercher davantage et prendre davantage de risque. Iggy a fait ça, il a mis son ego de côté et est venu dans le désert pour essayer de faire le meilleur disque possible. Il me connaissait un peu mais ne connaissait pas la plupart des gens qui sont sur le disque... J'admire cette prise de risque.

R&F : Vous êtes monté au front après les attentats du 13 novembre, tel un père protecteur. Pourquoi ?
Josh Homme : Je n'aime pas beaucoup parler de tout ça. Il y a trop à expliquer, trop de choses qui se sont passées. Ma vie était compliquée à ce moment-là, je devais être là, ma femme allait accoucher mais j'ai trouvé quelqu'un pour être auprès d'elle. On s'est organisés, il fallait y aller. J'ai parlé au FBI, j'ai parlé aux autorités françaises. On a eu affaire à des lâches qui se sont confrontés à des gens magnifiques. Des gens qui viennent à un concert des Eagles et dont la vie s'arrête. Comment concevoir ça ? La morale de tout ça, c'est que tout ce qu'on fait hier est déjà passé, on n'est pas sûr de ce qui va se passer dans cinq minutes, ce qui compte c'est ce qu'on vit maintenant.

R&F : Les Eagles Of Death Metal vont bien ? Jesse Hughes a pété les plombs, non ?
Josh Homme : Ecoutez, tout va bien là. On va faire une bande-son pour un film. L'autre jour j'étais à un festival avec les Queens Of The Stone Age, les Eagles et Iggy. Dans la même journée, j'ai fait de la batterie, j'ai vu Iggy, j'ai fait mon concert avec les Queens et j'ai bossé quelques idées avec Jesse.

"J'adorais Lemmy. Il a vécu sa vie comme un Français"

Et le rock'n'roll n'avait pas encore un album pareil, pris du point de vue de quelqu'un de 68 ans. Quand j'écoute les paroles d'Iggy, je me dis qu'elles sont aussi vitales que si elles étaient signées par un adolescent de 16 ans. J'aimerais être capable de faire ça.

R&F : Vous tentez Bercy en novembre. Aimez-vous être un frontman ?
Josh Homme : C'est la partie la plus difficile pour moi. Etre un peu connu, ça ne sert que pour avoir une table au restaurant, c'est tout. Le reste, je n'aime pas tellement ça. Avec les Queens, j'ai essayé de trouver quelqu'un d'autre pour chanter, prendre la lumière. Sur la tournée avec Iggy, j'adorais me contenter de jouer de la guitare et danser dans mon coin. Avec les Eagles Of Death Metal, c'est parfait également, je suis à la batterie. Pendant des années, j'ai tenté de trouver une manière de faire des pas de côté avec le groupe, plutôt que de devenir gros. Mais là, j'ai épuisé tous les mouvements latéraux. Désormais, soit on grossit, soit on meurt. Je pourrais jouer deux soirs à Paris dans une salle plus petite, mais ma famille me manque quand je suis en tournée, je veux pouvoir être avec ma femme *(Brody Dalle)* et mes enfants, mon frère et son mari, j'aime ça par dessus tout. Mais j'ai aussi appris à aimer la scène, j'aime cette explosion d'énergie. Je ne me cache pas.

R&F : En terme de mode de vie comment avez-vous évolué ? Vous n'êtes pas Lemmy clairement.
Josh Homme : Exemple intéressant. J'adorais Lemmy. Il a vécu sa vie comme un Français. Le message était : *"Je suis comme ça et démerdez vous avec ça."* Il ne faisait la leçon à personne mais n'aimait pas qu'on l'emmerde. En ce qui me concerne, je ne veux pas être esclave de quoi que ce soit. Mais je ne bosse pas dans une banque. Je fais de la musique, je m'autorise a essayer des trucs et à vivre comme je l'entends. J'ai fait des choses qui m'ont valu des problèmes, mais je ne le regrette pas, j'assume.

R&F : Y aura-t-il de nouvelles *Desert Sessions* ?
Josh Homme : J'allais enregistrer de nouvelles *Desert Sessions* avec Lemmy, Billy Gibbons et JD McPherson juste après le disque avec Iggy, mais le disque d'Iggy a été repoussé. Et puis il y a les Eagles, les Queens, et la famille... J'ai essayé de lancer une *Desert Session* six ou sept fois ces dix dernières années et à chaque fois, ça ne s'est pas fait, pour une raison ou pour une autre. Il faut que ce soit spontané...

Le prince du stoner rock

R&F : Vivre dans le désert, ça change quoi ?
Josh Homme : Les gens qui n'y vivent pas ont une vision forcément plus romantique de ça. Moi, pas tellement. C'est ma maison tout simplement, c'est là d'où je viens. Que dire ? Il n'y a pas grand-monde mais les gens qui y vivent sont souvent très étranges, c'est embarrassant parfois. Les téléphones portables ne passent pas. On s'y sent tout petit. On s'y ennuie et c'est très agréable.

R&F : Que dirait le Joshua de 18 ans qui jouait dans Kyuss quand il entend ces chansons avec du piano, des cordes, des synthés, etc. ?
Josh Homme : Je n'ai jamais vraiment été un suiveur. Je me souviens que quand on a sorti "Rated R" *(2000)* des gens m'ont dit : *"Hey mec c'est la naissance d'un vrai mouvement, tu pourrais devenir le patron du rock stoner"*. De quoi parlaient-ils ? C'est mal me connaître. "Rated R" était déjà très poppy. Je crois que l'adolescent que j'étais dirait : *"Putain, ça a marché !"* J'ai pris des risques et ça m'a rendu heureux. J'ai vu tellement de gens s'auto-parodier ou péter les plombs. Moi, je vais continuer à prendre des risques et à faire des disques un peu tordus, voir jusqu'où je peux aller. Etre le prince du stoner rock ? Je ne sais pas ce que c'est. Il n'y a pas de club, pas de trône. ★

Album *"Villains" (Matador/ Beggars)*

Photo Kristen Welsh-DR

Sans coup férir

QUEENS OF THE STONE AGE

CONCERT A MELBOURNE

20 JUILLET, FESTIVAL HALL

Dans l'hiver austral, Josh Homme et ses fines gâchettes rodaient un spectacle déjà très impressionnant.

Après une mémorable tournée en 2014, les Queens Of The Stone Age commencent la nouvelle par l'Australie et la Nouvelle-Zélande, avant l'arrivée imminente de "Villains" sur les écrans mondiaux et dans ce qui reste de bacs. En cette nuit glaciale de juillet, 4000 âmes se réchauffent à l'intérieur en buvant des coups, et on se retrouve immédiatement happé par l'univers visuel familier et nihiliste de Boneface qui a conçu, ici, de magnifiques décors.

Prêt à en découdre

Il s'agit d'en donner plus d'entrée de jeu, et le gang de Josh Homme attaque bille en tête avec "You Think I Ain't Worth A Dollar, But I Feel Like A Millionaire", initialement chanté par Nick Oliveri, puis enchaîne, conquérant, avec "No One Knows". Content d'être là, le chanteur au genou bousillé sort un peigne de la poche arrière du jean, et se recoiffe avant d'expliquer que sa femme, Brody Dalle, est de Melbourne, et qu'il se sent un peu ici comme à la maison. *"On est venu pour se lâcher"* explique-t-il aussi. Visiblement là pour se faire plaisir, le groupe a dans sa besace de quoi réjouir le plus blasé des spectateurs et choisit de remonter essentiellement à l'envers les aiguilles de son album précèdent "...Like Clockwork", mais revisite aussi les moments les plus forts de "Era Vulgaris" et "Lullabies To Paralyze". On pourrait bien sûr regretter l'absence de Mark Lanegan, celle du bassiste de Dwarves ou du batteur de Foo Fighters, mais à vrai dire, non. Avec un son puissant et aéré, les QOTSA taillent une route sexy et mélodique, à l'aide d'un groupe pour le moins affuté, particulièrement le remarquable et stylé guitariste Troy Van Leeuwen, le plus ancien sur scène après Josh Homme. On aperçoit ici les meilleurs musiciens du circuit : Dean Fertita de Detroit derrière ses claviers, qui a joué avec Iggy et Josh sur "Post Pop Depression", Michael Shuman de Mini Mansions à la basse et Jon Theodore, dernier arrivé et ancien batteur de The Mars Volta, parfaitement rompu à la mécanique robotique du groupe. Avec une bribe de "Devil Inside" d'INXS à l'intérieur, la bande enchaîne sans coup férir sur "Feel Good Hit Of The Summer", ce qui ne peut pas faire de mal au cœur de la morne saison. Toujours prêt à en découdre, Josh fustige alors *"tous ceux qui vous disent ce qu'il faut faire"* en tirant sur sa clope. Seul groupe du circuit à envoyer du bruit qui fasse sens, les Queens Of The Stone Age ne s'excusent pas de jouer du rock, entre The Doors et Black Flag. De "Villains", septième album produit par Mark Ronson, les Queens ne joueront que le boogie rockab' endiablé "The Way You Used to Do" et "The Evil Has Landed", longue et envoûtante pièce psychédélique. Le groupe du désert peut tout faire, même faire danser, et, à vrai dire, pas grand monde ne peut actuellement mieux le faire. En guise d'au revoir, "A Song For The Dead", qui vient sonner les morts pour la route, avant de laisser les spectateurs, sur le carreau, battre le pavé dans la nuit noire. ★

VINCENT HANON

Setlist

You Think I Ain't Worth A Dollar, But I Feel Like A Millionaire/ No One Knows/ Smooth Sailing/ I Sat By The Ocean/ Misfit Love/ Burn The Witch/ Sick, Sick, Sick/ Feel Good Hit Of The Summer/ If I Had A Tail/ The Way You Used To Do/ Little Sister/ The Vampyre Of Time And Memory/ Make It Wit Chu/ The Evil Has Landed/ My God Is The Sun/ I Appear Missing/ Go With The Flow *(rappel)* Keep Your Eyes Peeled/ A Song For The Dead

Photo Cassandra Hannagan/ Wire Image/ Getty Images

DOMAINE NATIONAL
DE SAINT-CLOUD
ROCK EN SEINE
25.26.27 AOÛT 17
THE XX
PJ HARVEY
FLUME
FRANZ FERDINAND
CYPRESS HILL
JAIN • THE KILLS
MAC DEMARCO
AT THE DRIVE IN • MØ
THE JESUS & MARY CHAIN
DELUXE • FAKEAR
RONE • THE SHINS
BAND OF HORSES
HER • REJJIE SNOW
TY SEGALL
...
CRÉATION : GABEL - ILLUSTRATION : ATELIER BINGO/LA SUITE
BILLETTERIE SUR ROCKENSEINE.COM, FNAC.COM, DIGITICK.COM ET POINTS
DE VENTE HABITUELS. MÉTRO BOULOGNE - PONT DE SAINT-CLOUD
îledeFrance
RATP
Kronenbourg SAS
20 minutes
TGV LIVE SNCF
CULTUREBOX
francetélévisions
CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX
SAINT-CLOUD
inter

ELVIS PRESLEY

Quarante étés après la disparition du King, nos reporters sont partis explorer les derniers recoins de ce drôle de mythe américain, au studio Sun, à Graceland ou dans leur tête. Notre dossier royal.

Photo Archives Rock&Folk-DR

Unir les deux peuples dans un seul corps

SAM PHILLIPS

ELVIS, MEMPHIS & SUN

C'est grâce à cet honnête homme et à son studio d'enregistrement sis au 706 Union Avenue, à Memphis que tout a démarré. Carl Perkins, Johnny Cash, Jerry Lee Lewis et Elvis Presley doivent beaucoup à ce visionnaire sudiste.

PAR THOMAS E FLORIN

La dernière fois que Sam Phillips vit le visage d'Elvis, il reposait sur le coussin blanc de son cercueil ouvert. Malgré le choc de voir partir le chanteur à 42 ans, malgré la culpabilité de ne pas avoir pris le temps de frapper à sa porte ces dernières années, *Mr Phillips* ne pouvait s'empêcher, en lui caressant une dernière fois la joue, de penser que les hommes du Memphis Funeral Home avaient fait du bon boulot. Le Roi voulait avoir toujours l'air impeccable, même dans son sommeil. Le voilà servi pour l'éternité. Contrairement au mythe populaire, ce n'est pas Sam qui avait découvert le King mais Marion Keisker, son assistante et maîtresse, qui trouvait un *quelque chose* au jeune Elvis. Sam Phillips a fait bien plus : il l'a révélé. Au monde, bien sûr, mais surtout à lui-même. Elvis avait la volonté, Sam lui offrit la confiance en soi nécessaire pour qu'ensemble, ils achèvent la mission que le premier producteur de rock s'était assignée dès son plus jeune âge : faire voler les barrières raciales du vieux Sud américain.

Se faire interner

Les vocations naissent durant l'enfance. Celle de Samuel C Phillips débute comme une scène de "La Chevauchée Fantastique" : le médecin qui doit assister sa naissance est trop ivre pour accompagner sa mère dans le travail. Cette dernière allonge le docteur dans son lit de grossesse pour lui permettre de dégriser. En souvenir, comme deuxième prénom, Sam hérite de celui du médecin : un *C* pour Cornelius. Les Phillips sont de modestes paysans de Florence, en Alabama, qui louent les terres qu'ils cultivent. C'est de ces champs que s'élève l'unique vibration venant troubler le silence de la campagne : les work songs des ouvriers agricoles noirs qui travaillaient pour son père. Charles Phillips, chef d'une famille dont Sam est le septième enfant, est un homme juste : il traite également les hommes et les femmes, quelle que soit leur couleur de peau. Surtout, il aide son prochain : chez lui vit une belle-sœur sourde avec qui Sam apprend le beau langage des signes, des enfants qui ne sont pas les siens et un ancien métayer noir, Silas, rendu aveugle par la syphilis. Les deux éléments déterminants à notre histoire sont déjà en place : les chants noirs et oncle Silas modèlent le cœur du petit Sam qui ne comprend pas pourquoi les enfants *de couleur,* avec qui il joue à la ferme, ne peuvent se rendre à l'école à ses côtés. Surtout, Sam Phillips est persuadé que cette musique, celle des descendants d'esclaves, résonne dans tous les cœurs, pas uniquement ceux où coule le sang du continent africain. Puis vient la Grande Dépression qui pousse les Phillips et leurs protégés hors de la campagne, vers la ville où Charles allait se tuer à la tâche en travaillant de nuit sur un embranchement de chemin de fer. Entre-temps, Sam apprend le tambour avec la fanfare

Photos Michael Ochs Archives/ Getty Images et ci-contre : DR

de son école, puis forme un groupe de gospel pour accompagner les prêches évangélistes de son frère Jud. Mais les vues de Sam sur la religion sont quelque peu particulières. Pour lui, Dieu voit d'un meilleur œil que l'on aille *mettre sa semence* dans le ventre d'une prostituée plutôt que dans un mouchoir solitaire. Aussi, il se découvre une fascination pour Memphis et particulièrement Beale Street qu'il traverse une nuit afin de se rendre au prêche dominical d'un prédicateur star de la région. A la vue de la faune embrasée par les néons des clubs de la ville, un Sam de seize ans en vient à la conclusion que *"le péché ne peut réellement exister"*. Bien qu'il ne touchera pas une goutte d'alcool avant un âge avancé, il trouve tant de joie et de drame, donc de vie, chez ces noctambules titubants qu'il dira : *"Personne ne devrait vouloir être parfait. On devrait supprimer ce mot du vocabulaire.* Parfait, *c'est le diable."*
De fait, Sam Phillips grandit en libéral authentique qui, secrètement, nourrit l'envie de devenir avocat, pour défendre les pauvres diables jetés dans la délinquance par cette crise économique qui affame le peuple américain. La mort prématurée de son père et le départ de son frère aîné à l'armée en décident autrement : pour que sa famille subsiste, Sam Phillips débute une carrière dans la branche qui vit naître la grande musique américaine : la radio.
Oui : la radio fut la couveuse — et parfois le brancard — de tous les artistes les plus précieux que l'Amérique offrit au sortir de la guerre. Sam y débute par une émission où il joue live avec son groupe de lycée. Puis, il gagne en galon et passe quotidiennement des disques de gospel, puis de hillbilly et finit par passer un diplôme d'ingénieur. Il rencontre sa future femme, la belle Beckey Burns, dans une petite station locale où elle officie depuis l'âge de 9 ans. C'est le charme des années 40 : les petites radios partagent l'antenne entre animateurs passés professionnels, talents locaux et wanna-be flamboyants tels que Rufus Thomas ou un Howlin' Wolf qui, entre deux chansons, doit vanter les mérites des matériels agricoles qui servent de sponsor. Sam Phillips ne tardera pas à rejoindre ces derniers à Memphis : peu de temps après son mariage, il perd son emploi dans l'Alabama à la suite d'une série de crises d'angoisse si puissantes qu'il choisit de se faire interner et subir un traitement à base d'électrochocs. Son employeur le pensant fou, Sam trouve une opportunité de travail à Nashville où il perfectionne sa technique avant de mettre le cap sur la cité qui le fascine depuis son adolescence, sa ville de cœur : Memphis, Tennessee.

Imperfection

Posée sur le Mississippi, au carrefour entre l'Etat du même nom, le Tennessee et l'Arkansas, non loin de l'Alabama, Memphis devint, au cours du dix-neuvième siècle, le point névralgique du Sud-Est américain. Point de convergence des hommes, du chemin de fer, des idées et des marchandises, c'est la musique qui finit par placer la ville définitivement sur la carte du monde. Et par musique, on entend ici le blues, la soul et le rock'n'roll qui allait naître sous les doigts de Sam Phillips. Sam commence par s'y faire un nom en tant que DJ de radio et ingénieur où, chaque soir, il enregistre des big bands de jazz dont il doit capter les innombrables musiciens avec seulement six micros. Tout de suite, il dédie un micro à la section rythmique, technique qui, dans un premier temps, fait blêmir son employeur. Mais la réputation des enregistrements de Sam devient telle que naît en lui une idée : monter un studio. La ville, pourtant habitée par de nombreux artistes, n'en possède aucun. Surtout, Sam veut capter la multitude de musiciens noirs qui traversent chaque jour Beale Street et que personne dans le Sud n'a encore eu l'idée d'enregistrer à des fins commerciales. Le succès de John Lee Hooker et de son disque "Boogie Chillen" finit de le convaincre. C'est ici qu'entre en scène Marion Keisker, animatrice vedette de la station où travaille Sam, qui jouera pour lui le rôle qu'eut Laure de Berny pour Balzac : cette maîtresse et aînée met tout en œuvre pour que sorte de terre la vision de son amant. Avec son aide, Sam ouvre officiellement le Memphis Recording Service en janvier 1950, pour la seconde moitié

Sun, dont les disques allaient alimenter les rockers de l'apocalypse sans discontinuer

de ce siècle qu'il va contribuer à bouleverser. Son studio a pour mission *"d'enregistrer quiconque le souhaite"*. Par *quiconque*, Sam pense surtout aux artistes noirs jouant cette musique que l'humanité persiste à ignorer. Ils ne viennent pas pousser sa porte immédiatement et Sam commence modestement par enregistrer des jingles, quelques groupes de country et même des enterrements dont il vend les enregistrements aux familles des défunts. Puis il tente sa chance avec un one man band noir qu'il a rencontré dans la rue : Joe Hill Louis. Ensemble, ils enregistrent un premier 78 tours, "Gotta Let You Go". Deux choses n'ont jamais changé depuis ce disque : le son cradingue, lo-fi et entêtant des one-man bands de blues et la technique de Sam Phillips pour diriger les séances. A force de faire semblant d'être trop occupé pour prêter attention aux musiciens, ces derniers s'occupent en jammant. Dès que Sam entend quelque chose qui lui semble *"pur"*, il leur saute dessus et ne les lâche pas jusqu'à ce qu'il considère la prise *"parfaite dans son imperfection"*. On fera remarquer ici que cette technique fera école, notamment auprès d'un autre grand producteur de Memphis, Jim Dickinson.
Les réactions ne tardent pas, bien qu'elles ne soient pas celles que Sam espérait : *"Salut Sam. Dis donc, tu ne pues pas trop aujourd'hui. T'as pas dû trop traîner avec tes nègres."* Voilà pour les encouragements de ses collègues de radio. Malgré le peu de retombées de ce premier disque sorti par le très éphémère label Phillips — *"hottest thing in the country"*, peut-on lire sur ses macarons — Sam fait parler de lui dans le milieu restreint du rhythm'n'blues. Rapidement, les frères Bihari, distributeurs pour les juke-boxes et tenancier du label Modern, lui présentent leur nouvel artiste, BB King. Sam enregistre ce cousin de Bukka White, bien qu'il le

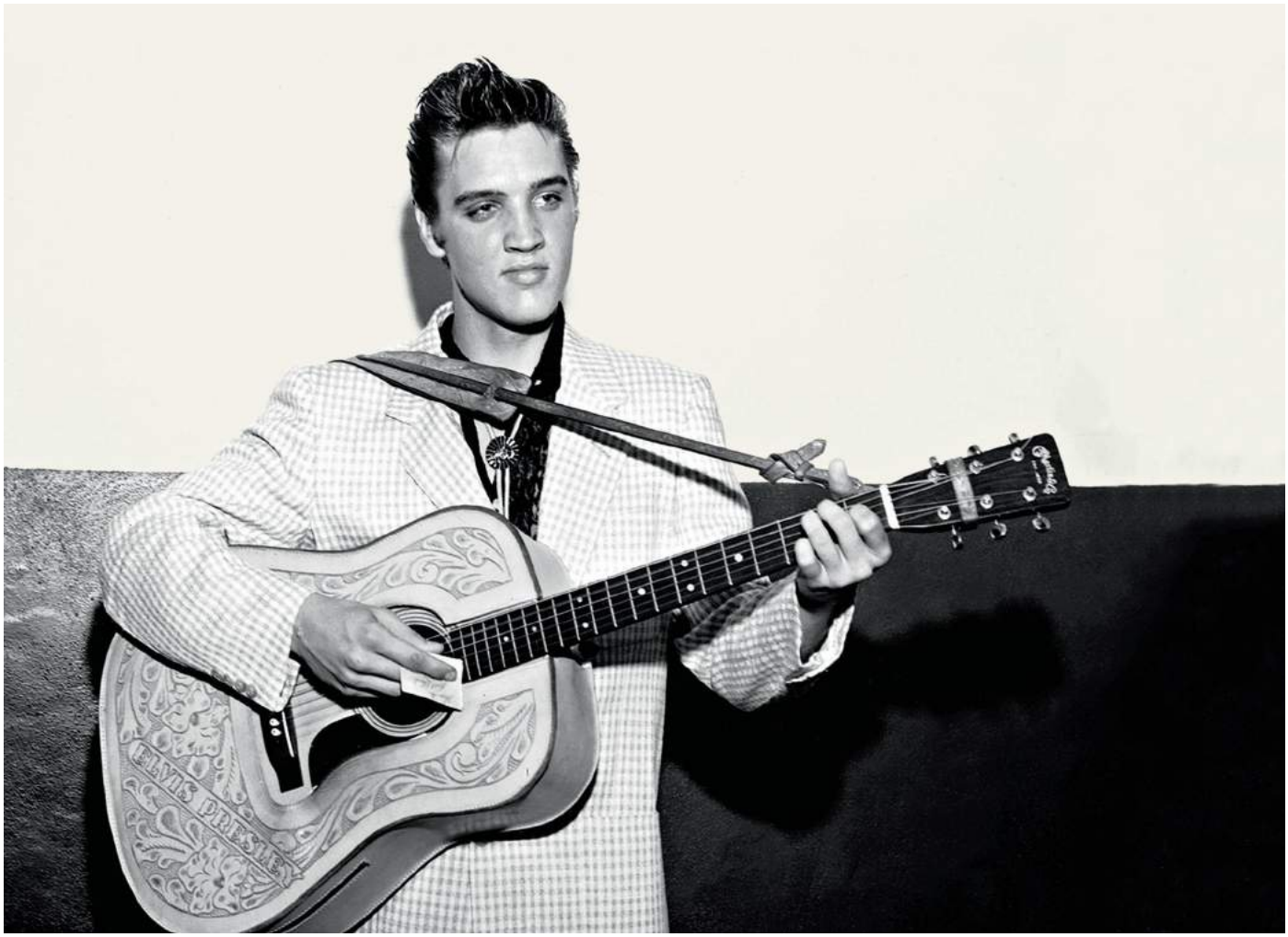


Photo Archives Rock&Folk- DR

trouve trop policé à son goût. Mais c'en est assez pour lancer sa machine : le studio se voit visiter par Leonard Chess qui propose à Sam de partager 50/50 sur les enregistrements qu'il sera en mesure de lui envoyer. Quelques jours plus tard, Ike Turner, venu sous les recommandations de BB King, passe la porte du studio pour enregistrer avec son groupe, les Kings Of Rhythm. L'histoire, bien qu'archi rabâchée, a son importance : Ike et ses Kings ont fait tomber leur ampli guitare sur la route pour se rendre depuis Clarksdale (Mississippi) à Memphis. Alors, *buzz, buzz, buzz,* le guitariste Willie Kizart sonne *bizarre,* fuzzé et se dit : *"Merde, l'ampli est niqué."* Sam trouve au contraire ce son du meilleur effet. Il truffe de papier kraft l'ampli défectueux qui, désormais, fait sonner la guitare *"comme un saxophone"*. Les *Rois du Rythme* lui jouent leurs meilleurs shuffles jusqu'à ce que Phillips accroche sur cette chanson parlant d'une bagnole vraiment puissante : la Rocket 88. Sam estimant que la voix de Ike n'est pas adaptée à ce rhythm'n'blues au thème adolescent, Jackie Brenston, le saxophoniste et auteur de la chanson, passe au micro. Sam Phillips et Chess tiennent leur premier tube, et la guitare électrique, sa première saturation.

C'est à la suite d'une discorde avec Leonard Chess que Sam Phillips décide d'ouvrir son label Sun : Jackie Brenston, nouvellement propulsé *star* avec son "Rocket 88", veut absolument un bus. Sam avance l'argent à Leonard qui ne le remboursera jamais. Fatigué des magouilles des labels pour lesquelles il travaille, il décide de sortir lui-même la tonne d'incroyables artistes de blues qu'il est en train de produire pour d'autres. Il y eut "She's Dynamite", explosif blues de Tampa Red chanté par BB King, puis le grand amour de Sam : Howlin' Wolf qui sortait ses disques chez Chess. Si les titres du Wolf enregistrés au Memphis Recording Service méritent leurs propres exégèses, une phrase de Sam Phillips pourrait résumer l'ensemble de cette collaboration, malheureusement écourtée quand le Loup emménagea à Chicago : *"Il aurait dû être le contrepoint d'Elvis."* Ni plus grand, ni plus petit : son alter ego, son contraire et son complément. Sam ne pouvait se lasser de voir cet immense homme balancer ses chansons dans son studio, faisant rebondir sa voix de titan dans la pièce en même temps que ses chaussures, créant les plus lascifs des blues, mêlant son souffle au rythme noueux de son guitariste Willie Johnson. Sam et le Loup partageaient une âme commune, un respect réciproque et une tendance aux crises d'angoisse. Ces deux forces de la nature subissaient les horreurs du monde en profondeur, attisant, en eux, un feu qui fit briller leur art sur le siècle. Alors, après son départ et l'histoire du bus, Sam décide qu'il est temps qu'un nouveau soleil se lève sur le monde : Sun, dont les disques allaient alimenter les rockers de l'apocalypse sans discontinuer. Quiconque se procurera la compilation "Blues Came Down From Memphis" y entendra les racines des groupes rock chéris, Flamin' Groovies en tête, avec des morceaux à peine croyables chantés par les trop peu cités Little Junior, James Cotton, Doctor Ross, Walter Horton, des maîtres pour quiconque tente d'humidifier les corps avec des guitares.

Cheval de Troie

Malgré ces disques flamboyants, Sun vivote. Pourtant, Sam sent que le mur de la ségrégation musicale se fissure sous ses coups de boutoir.

Carl Perkins et Sam Phillips

Photo Colin Escott/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

Avec "Love My Baby" de Little Junior — ce génie ! chanson massacrant les électrophones à coups de rythmes tranchant, il entend poindre une nouvelle musique. Une nouvelle musique avec ses nouveaux codes, son nouveau public de gosses blancs fous d'artistes noirs et ses nouveaux effets comme le slapback, cet écho ultra rapide produit avec deux magnétophones Ampex 350 qu'il met au point sur le morceau country de Doug Pointdexter, "My Kind Of Carryin' On". Mais le vieux monde bloque intentionnellement ces artistes noirs. Ses distributeurs lui disent : *"Ces gens ruinent nos enfants blancs. Ces gamins tombent amoureux des nègres."* Voilà. Sam comprend que, pour parachever son œuvre, il a besoin d'un cheval de Troie. Il doit unir les deux peuples dans un seul corps. Il ne cesse de répéter cette phrase à Marion, incipit de la genèse du rock'n'roll : "*Si je trouvais un chanteur blanc capable de chanter comme un Noir, je deviendrais millionnaire.*" Marion, elle, a des vues sur ce gosse de 19 ans qui enregistre des titres des Ink Spots pour sa mère : Elvis Aaron Presley. Sam lui dit de fixer une audition au garçon. Elvis ne fait pas le malin devant le micro. Il est timide *"comme les artistes noirs qui entraient dans mon studio"*, dira plus tard Mr Phillips. Timide oui, mais déterminé. Durant trois heures, Sam l'assoit sur un tabouret et lui fait chanter tout ce qu'il est capable de jouer. *"Est-ce que je m'en sors Mister Phillips ? — Super. Juste, détends-toi."* Sam voit qu'il a devant lui un diamant brut, mais ne sait pas comment le tailler. Il le confie à Scotty Moore, guitariste de Doug Pointdexter qui, lui aussi, sent qu'un nouveau vent souffle sur la musique du Sud. Avec Bill Black, contrebassiste du groupe, ils vont faire répéter le gamin afin de présenter un morceau convenable à *Mr Phillips*. Ils reviennent avec quelques ballades dont "Harbor Lights". Sam utilise sa technique habituelle : avoir l'air occupé, dire à l'artiste qu'il est super, qu'il continue comme cela en se détendant. Ce que le groupe finit par faire. Entre deux prises, Elvis fait l'idiot sur "That's All Right", sautant partout, forçant sa voix. Voilà, c'est cela, Sam leur saute dessus, taille le diamant, demande à Scotty de simplifier ses lignes de guitares, n'utilise aucun artefact de studio, même pas son nouveau slapback. Le cheval de Troie est en selle.

Tombé du nid

Les premières semaines de la carrière d'Elvis sont épiques : Dewey Phillips, DJ influent de Memphis et ami de Sam, diffuse l'acétate fraîchement sorti du studio des dizaines de fois dans son émission du soir. Le standard explose, les parents d'Elvis doivent le sortir d'un cinéma pour qu'il se rende au plus vite à la radio en vue d'une interview. L'idée de Dewey est de faire dire à Elvis quel lycée il a fait, faisant ainsi comprendre aux auditeurs qu'il est Blanc. Ce qui signifie que, ce soir-là, le public devenait dingue au son de cette musique, même s'il pensait qu'elle sortait de la gorge d'un Noir. Histoire d'en finir avec cette histoire bicolore et le manichéisme morbide : le fait qu'Elvis soit un blanc-bec n'était que la cerise sur le gâteau, la raison pour laquelle le rhythm'n'blues sonnait *fresh*, nouveau dans sa bouche. De fait, cette musique était nouvelle pour lui, tout comme elle allait l'être pour les Anglais, Beatles, Stones ou Kinks, qui allaient constituer la seconde génération de rockers et parviendraient à renverser la planète à leur tour. Aussi, ceux accusant les rockers d'avoir volé la musique des Noirs oublient trop souvent que tous ces gosses, Elvis Presley, Carl Perkins, Jerry Lee Lewis, appartenaient à la même classe sociale que ces derniers. Ils étaient des gosses pauvres de la campagne, des culs-terreux, le rock'n'roll était plus une histoire de classe sociale que d'ethnie. De plus, Presley était un débutant complet, un oiseau tombé du nid : il n'avait jamais fait de concert de sa vie. Il avait si peur de monter sur scène qu'il tremblait de tout son

“Blue Suede Shoes” lance la mode des chaussures en daim bleu, accessoire introuvable avant l’écriture de la chanson

corps à sa première apparition. Mal à l’aise, il se mit sur la pointe des pieds pour atteindre son micro, ce qui intensifia ses tremblements. Les gens se mirent à hurler, les filles se roulèrent par terre. Elvis pensait que le public se moquait de lui. Non, il venait simplement d’amorcer la révolution sexuelle. Une pierre, deux coups.

Textes lapidaires

“That’s All Right” ouvrit la porte à tous les hillbillies des campagnes alentour assez aventureux pour tenter leur chance. Pour eux, une seule adresse désormais : 706 Union Avenue, Memphis, chez *Mr Phillips*. Et ils ne tardèrent pas à venir harceler Sam et Marion, débordés par le succès soudain d’Elvis Presley. Sam doit se tenir sur tous les fronts : batailler contre les distributeurs, DJ et autres vieilles ganaches du système, incapables de comprendre cette *nouvelle musique* perçant aussi bien dans les charts country que rhythm’n’blues et pop. Il doit aussi accueillir tous ces jeunes chanteurs qui se pointent chez lui, que ceux-ci s’appellent Carl Perkins ou Charlie Feathers. Pour finir, Sam prépare les singles suivants d’Elvis, tout en évitant l’écueil ouvert par Bill Halley qui vient de tout fracasser avec son “Rock Around The Clock” qu’on considère comme la pire des soupes chez Sun. Sam tient bon, malgré une période de doute atroce où il se sent esseulé. Puis, acculé par les heures de travail, il se plante, comme ce jour où il envoie balader un jeune John Cash qui, lui aussi, a quelques chansons de son cru à faire entendre à *Mr Phillips*. Heureusement, John qui déteste son boulot de vendeur de porte-à-porte, pour lequel il est de son propre aveu bien médiocre, n’hésite pas à faire le pied de grue des heures durant devant le studio. Il finit par la décrocher, cette audition, avec tout son groupe même. Durant trois heures, comme Elvis, il passera en revue absolument toutes les chansons qu’il sait jouer. Malheureusement, le joueur de steel guitar ne tient pas sous la pression et prend rapidement ses cliques et ses claques, plantant le groupe en plein studio. Désormais en trio, le groupe joue une composition de John : “Hey Porter”. Sans la steel guitar, Sam a une épiphanie : pas mécontent d’avoir révolutionné le R&B ces dernières semaines, il va désormais s’en prendre à la country de Nashville, en offrant une version épurée, proche de l’os ou ne claque que cette rythmique inédite du groupe — *boum tchika boum* — et les textes lapidaires de John Cash. Le mouvement Outlaw venait de tailler sa première chaise à coups de médiator. Sam veut, pour la face B, une chanson d’amour. John revient deux semaines plus tard avec “Cry Cry Cry”. Ainsi naquit Johnny Cash, songwriter sur le fil, affûté comme un rasoir, retranscrivant à merveille les tourments qui naissent avec l’apprentissage de la virilité.

Paradoxe : plus Elvis vend de disques, plus Sun Records se retrouve dans une impasse comptable. Manquant de capital, Sam répond aux demandes affluentes de singles en pressant avec une partie des royalties qui revient aux artistes. En quelque sorte, plus il gagne d’argent, plus il accumule les dettes. Inquiet qu’autant de stress puisse provoquer un nouvel épisode d’angoisse, Sam consulte un médecin qui lui prescrit de boire. Pris au mot, le producteur se colle à la bouteille, assidûment. En attendant le prochain verre, Scotty Moore apporte au studio un ampli EchoSonic fraîchement acheté à l’inventeur Ray Butts. Pour l’inaugurer, Sam propose d’enregistrer une reprise de “Mystery Train” dont la version originale de Little Junior — magnifique, cela va sans dire — était sortie chez Sun. Débordante de slapback, que ce soit sur la guitare ou la voix, cette production et le cri de plaisir d’Elvis à la fin de la prise traumatiseraient les générations à venir, celles des Cramps ou Suicide. Pour la face B, Sam choisit une chanson de Charlie Feathers, “I Forgot To Remember To Forget” qui, une fois en haut des charts, aida à garnir le compte en banque de cette légende du rockabilly qui n’eut aucun réel succès de son vivant. De son côté, Johnny Cash continue d’embêter Sam avec un blues qu’il traîne depuis son service militaire en Allemagne : “Folsom Prison Blues”. Sam finit par lui donner sa chance, bien qu’il trouve le tempo déprimant. Afin de minimiser cet effet mélancolique, il propose au groupe d’accélérer la cadence. D’abord réticent, Johnny finit par admettre que la chanson gagne en épaisseur à mesure que le rythme augmente. Sam place une feuille de papier sous les cordes de sa guitare afin de lui donner *“un son de caisse claire”*. Finalement fier de son nouveau disque, Cash l’envoie à ses amis accompagnés d’une lettre qui ne leur donne qu’une seule consigne : *“Ecoutez le rythme.”*

La plus sauvage

Sam avait beau répéter à ses fils Knox et Jerry : *“Vous n’avez pas besoin d’être des marginaux pour être des rebelles”*, les nécessités financières le contraignent à se plier aux volontés des majors pour permettre la viabilité de son petit label. Ainsi, Sam Phillips vend le contrat d’Elvis. Arrangé par le *colonel* Tom Parker — à qui Sam rêve de refaire la tête au carré — RCA remporte la timbale pour la somme de 35 000 $, la plus grosse transaction d’artistes jamais opérée en cette fin d’année 1955. Laisser partir Elvis déchire le cœur de Sam : il craint que la major l’aseptise en tentant désespérément de le faire entrer dans une case. Le jour de la signature, les deux hommes ont le sourire crispé. Le mentor se permet un dernier conseil : *“Ne laisse jamais ces gens douter de toi.”* Voilà ce pour quoi Sam Phillips se battait : que ses artistes restent vrais, uniques et s’accomplissent dans leur musique.

Une bande de bidasses

Soulagé par cette rentrée d’argent, Sun cale immédiatement des séances d’enregistrement pour Billy Emerson, Johnny Cash, Charlie Feathers et Carl Perkins. Ce dernier, justement, a une toute nouvelle chanson à faire entendre : elle lui a été soufflée par Johnny Cash lors d’un show dont il partageait, avec Elvis, la vedette. Tout part de cette anecdote : une bande de bidasses fait la queue en Allemagne, affublés de leurs uniformes, rangers au pied. Un des types se fait marcher sur le gros orteil et crie : *“Hey, marche pas sur mes chaussures en daim bleues* !” Carl Perkins, dont le premier single “Gone Gone Gone” avait fait son effet, rentre “Blue Suede Shoes” dès la deuxième prise. Sam maintient le groupe au fond du temps, créant ce groove nonchalant qui allait être la signature de ce futur classique, insufflant dédain et dandysme au rock’n’roll. Le single devient le tube que l’on sait, la meilleure vente de Sun depuis sa création, son premier disque à atteindre le million d’exemplaires. Le morceau lance la mode des chaussures en daim bleu, accessoire introuvable avant l’écriture de la chanson. Le succès est si fulgurant que les exécutifs de chez RCA pleurnichent auprès de Sam : *“Est-ce qu’on a signé le bon gars ?”*

Photo Archives Rock&Folk-DR

Jerry Lee Lewis sera le dernier grand amour artistique de Sam Phillips

Il faut dire que le nouveau single d'Elvis, "Heartbreak Hotel", sur lequel Sam entend une imitation de son slapback, a du mal à décoller. Quelques semaines plus tard, les deux artistes se retrouvent coude à coude dans les charts : Carl est numéro 9, Elvis numéro 11. Une course, un duel qui se termine au sommet. Malheureusement, Carl Perkins joue de malchance : alors qu'il se rend à une émission pour interpréter sa chanson à la télévision, il subit un grave accident de voiture. Rivé à son lit d'hôpital, Carl voit Elvis donner sa version de sa chanson dans une émission concurrente à celle où il devait passer. Sa carrière ne s'en relèvera jamais complètement. Si Cash donna l'idée de "Blues Suede Shoes" à Perkins, ce dernier lui rend la pareille en lui soufflant "I Walk The Line". La scène se déroule dans le même cadre que l'histoire précédente : dans les loges d'une salle, les musiciens s'adonnent à une conversation de vestiaire. Face aux prouesses sexuelles de ses confrères, John annonce ne pas manger de ce pain-là car, lui, reste fidèle à sa belle : *il suit sa ligne. "Hey John, voilà ton nouveau tube !"* Un hit auquel Sun accole "Get Rhythm" en face B, une chanson que Cash avait initialement écrite pour Elvis. Johnny Cash a une place à part dans l'écurie Sun. Certainement parce qu'il en est l'un des songwriters les plus singuliers. Egalement, car Sam Phillips porte un respect particulier à cette personnalité qui considère l'honneur comme le bois dont sont faits les vrais hommes. Il le porte si haut dans son estime qu'il le convoque au studio pour lui donner cérémonieusement son conseil le plus précieux : "*John, surtout, ne deviens jamais gros.*" Pour le remercier, John amène Roy Orbison au label. L'homme *au cœur de poulet* possède de la grâce, chose inhabituelle dans le rock'n'roll. Sam Phillips parle de lui comme d'un des meilleurs guitaristes du label et d'un perfectionniste, ce qui, pour une fois, semble être une qualité dans sa bouche. Pourtant, la concurrence chez Sun se fait de plus en plus rude : une fois ouvertes, les vannes de la créativité déversent un flot discontinu de rockabillies, livré en microsillons. Une simple recherche YouTube permettra de déterrer facilement ces princes oubliés du rock'n'roll, que leur nom soit Billy Lee Riley, Jack Earls, Ray Harris, Harold Jenkins, Hayden Thompson, ou ce fou de Sonny Burgess, qui n'inventa rien moins que le stage diving, le *bug,* faisait des pyramides humaines sur scène et se retrouva avec les cheveux verts après qu'une de ses teintures avait mal tourné. Voici la musique la plus sauvage du monde, le souffle du blues directement soufflé dans les bronches de la jeunesse américaine, une folie furieuse dont il ne restait plus qu'à découvrir le dernier géant : Jerry Lee Lewis, également une signature Sun.

Ses vieux copains

Pour faire le voyage depuis leur patelin de Louisiane, Jerry Lee et son père durent vendre l'intégralité des œufs de la ferme familiale. Une fois à Memphis, ils se rendent au studio pour annoncer à Jack Clement, nouvel employé du Memphis Recording Service, que ce garçon blond est capable de jouer du piano *"comme Chet Atkins joue de la guitare"*. Pour sûr, tout le monde chez Sun a envie de voir un truc pareil. Jerry Lee s'assoit au tabouret et enchaîne 30 chansons à un rythme effréné devant un public médusé : personne n'avait jamais vu cela. Bien sûr, Jerry Lee détient ce toucher si particulier aux pianistes de sa région. Mais son répertoire est sans fond, son tempo dément et sa puissance rare. Sam découvre l'audition sur bande : il veut voir ce garçon au plus vite. Ensemble, ils produisent "Crazy Arms" qui se retrouve dans les bacs aussi vite qu'il est enregistré. Sam redouble de stratagèmes pour retenir le pianiste à Memphis. Il l'engage sur toutes les séances inscrites au calendrier, notamment celle de "Matchbox" de Carl Perkins. Le morceau tourne à un train d'enfer, propulsé par la joute que se livrent le piano atomique de la nouvelle recrue et la guitare de la star du label. C'est à ce moment qu'arrive, débonnaire, un Elvis Presley relax, venu tailler la bavette avec ses vieux copains. Sam, qui flaire la bonne publicité, fait rappliquer Johnny Cash fissa et les voilà qui, tous les quatre, se mettent à parler musique et reprendre toutes les chansons qui leur passent par la tête. La séance du *Million Dollar Quartet* — encore une idée de Mr Phillips — fut enregistrée sans qu'on y pense trop. On oublia même la bande jusqu'à ce qu'en 1979, Shelby Singleton, l'homme qui rachètera Sun en 1969, la ressorte d'un placard et la fasse écouter à quelques journalistes américains. Parmi les élus, un certain Peter Guralnick, l'homme ayant publié la biographie définitive d'Elvis ("Last Train To Memphis", "Careless Love") et qui nous offrit l'année dernière "Sam Phillips – The Man Who Invented Rock'n'Roll". Cette biographie exhaustive, si précise qu'elle en deviendrait éprouvante, contient son lot de chapitres grandioses : ceux où l'auteur raconte l'amitié qui l'unit à la famille Phillips, pointant avec clairvoyance les raisons qui font de Sam une légende américaine de la stature d'un Marc Twain.

Mine de zinc

Jerry Lee Lewis sera le dernier grand amour artistique de Sam Phillips et le chant du cygne pour son label. Sam croit tellement en lui, et a raison au vu des ventes des singles "Whole Lot Of Shakin' Going On" et "Great Balls Of Fire", qu'il délaisse ses autres signatures. Ces dernières partent les unes après les autres, contrats avec une major en poche, ces rapaces n'attendant qu'un faux pas de Sam pour fondre sur ses poulains. Carl Perkins part en tête, talonné par Johnny Cash et Roy Orbison. Jerry Lee, lui-même, ne renouvellera pas son contrat avec Sun en 1963, signant la fin de l'intérêt que Sam pouvait porter à son propre label. Ses fils, Knox et Jerry prendront le relais un temps, il y aura encore quelques singles, comme ceux des Jesters avec Jim Dickinson. Mais Memphis devient une terre soul pendant que le rock'n'roll se propage sur la planète. Sam se concentre sur ses autres affaires : ses studios, ses stations de radio, ses actions Holiday Inn *(chaîne d'hôtels créée à Memphis en 1952)* et même sa mine de zinc. L'homme pouvait clore ce dossier en paix, sa petite invention ayant à peu près tout métamorphosé : le système des charts, la mode, la culture, la sexualité. Surtout, la musique noire avait voyagé au-delà des océans, sensibilisant la planète à la condition des Afro-Américains. Si le jazz trouva refuge à Paris, le rhythm'n'blues et le rock'n'roll furent gardés précieusement par les British qui, par l'intermédiaire des Beatles et des Rolling Stones, allaient allumer un brasier de tous les diables en terre américaine. L'histoire n'en finit plus de fasciner, elle qui trouve ses racines dans la vision d'un fils de fermier d'Alabama qui ne rêvait que de casser des barrières. Sam Phillips décède le 30 juillet 2003 à l'âge de 80 ans ★

Jerry Lee Lewis, Carl Perkins et Elvis Presley s'éclatent comme des hillbillies sous speed

THE MILLION DOLLAR QUARTET

LES TABLES DE LA LOI

Peu avant Noël 1956 trois génies se réunissaient dans les quelques mètres carrés du studio Sun pour chanter ce qu'ils préféraient. Un moment de grâce miraculeusement préservé qui n'en finit plus de fasciner les archéologues du rock'n'roll.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Ce mardi 4 décembre 1956, Sam Phillips a booké le studio Sun pour une séance d'enregistrement avec l'un de ses plus brillants poulains, Carl Perkins. Celui-ci vient de connaître l'ivresse du succès avec "Blue Suede Shoes", et s'apprête à mettre en boîte ce jour-là, en compagnie de ses frères Clayton et Jay, deux des plus grands titres du rockabilly fondateur : "Matchbox", dont il ne connaissait pas l'original (la suggestion est faite par le père de Perkins, Buck, le jour même) et le monstrueux "Put Your Cat Clothes On", qui devra rester inédit durant de longues années, ce qui contribue à alimenter la paranoïa de Perkins envers son patron qui, selon lui — et c'est assez juste — le néglige. Pour cette séance qui deviendra historique, Phillips a l'idée géniale de convier Jerry Lee Lewis au piano. Le patron de Sun l'a déjà fait travailler avec Billy Lee Riley pour des résultats explosifs, et vient de sortir son tout premier single, "Crazy Arms", trois jours plus tôt, le 1er décembre. Lewis et Perkins ne se connaissent pas, mais l'attelage donne les deux tueries fabuleuses que l'on sait quand, quelques heures, plus tard, Elvis en personne, accompagné d'une poule levée à Vegas, débarque chez Sun. Il a quitté officiellement le label treize mois plus tôt après y être resté un peu plus d'un an, mais est toujours en très bons termes avec *Mr. Phillips*, à qui il rend régulièrement visite en fin de soirée ou au milieu de la nuit pour le plus grand plaisir des deux fils du patron qui l'idolâtrent et qu'il adore divertir.

Il y a des faux départs, des blagues, des bouts de conversation, des éclats de rire

Phillips, qui voit Perkins, Lewis et Presley miraculeusement réunis, passe un coup de fil à Johnny Cash ainsi qu'à un journaliste local qui ne tarde pas à venir immortaliser la séance le temps d'une photo devenue mythique (quoique recadrée : sur la photographie initiale, le tapin d'Elvis est assis au bout du piano). Cash s'en va rapidement faire ses achats de Noël, et le trio se lance dans une jam session que le grand Jack Clement a la bonne idée d'enregistrer à l'aide d'un unique micro. Elvis, auréolé de tous ses tubes chez RCA, est naturellement la star absolue pour les deux autres qui ne l'ont jamais rencontré, et en particulier pour Jerry Lee qui est encore un parfait inconnu. Mais Jerry Lee étant Jerry Lee, au bout de quelques titres où Elvis chante quasiment seul, il se met à harmoniser comme un dingue et fait preuve d'un abandon délirant. Les séances du Million Dollar Quartet sont au rock'n'roll ce que les Manuscrits de la mer Morte sont à la religion : c'est un témoignage grandiose autant qu'inespéré montrant en direct d'où venaient trois des plus grandes stars de Sun. Au programme, country, un peu de R&B, quelques morceaux d'Elvis, mais surtout, un nombre incalculable de *spirituals* blancs ou noirs. C'est une explosion de joie instantanée entre trois musiciens qui, jusque-là, ne s'étaient jamais adressés la parole mais se découvrent les mêmes racines et réalisent qu'ils parlent le même langage. Elvis évoque Jackie Wilson (dont il ignore le nom) qu'il a vu sur scène avec les Dominoes à Las Vegas et affirme que sa version de "Don't Be Cruel" était nettement meilleure que la sienne, et se met à imiter Wilson l'imitant. Puis, ils évoquent le talent de parolier de Chuck Berry, qu'ils semblent vénérer, et se lancent dans des versions débridées de "Brown Eyed Handsome Man", quand ils ne dynamitent pas Ernest Tubb ou Bill Monroe avant de se perdre dans les fameux *hymnes* religieux qu'ils chantaient tous à l'église quelques années plus tôt : ils connaissent tous les trois ces chansons par cœur. Le Killer est en forme démente, virevoltant dans les aigus tandis qu'Elvis, à la guitare sèche, joue les barytons (tout en s'amusant à retrouver parfois les tonalités criardes de ses tout premiers enregistrements Sun, ce qu'il ne fera par la suite plus jamais en public ni en studio) et que Perkins lui-même assure des chœurs charmants en envoyant ses lignes de guitare mordantes. Il y a des faux départs, des blagues, des bouts de conversation, des éclats de rire… On sent la nervosité de Perkins vis-à-vis de celui qui a la carrière dont il rêve, mais pas celle de Jerry Lee, qui s'apprête d'ailleurs à devenir la plus grande star de l'écurie Sun. Et puis, après quelques heures dont 78 minutes enregistrées et plusieurs titres de Jerry Lee qu'il chante seul au piano, Elvis repart sur ces mots : *"C'est la raison pour laquelle je déteste ces jam sessions : je suis toujours le dernier à partir…"* Quelques années plus tard, Shelby Singleton, qui avait racheté Sun Records en 1969 et s'était lancé dans des milliers d'heures d'écoute destinées à alimenter son vaste programme de rééditions (d'autant que, fort heureusement pour lui, Sam Phillips avait la sale manie de ne pas sortir des titres grandioses qui allaient faire la joie, une fois enfin édités, des collectionneurs dans les années 70 et 80), en particulier avec le label anglais Charly surfant sur le revival rockabilly en Angleterre,

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

tombe sur l'enregistrement mythique, et le bruit commence à courir qu'il existe des bandes sur lesquelles Jerry Lee Lewis, Carl Perkins et Elvis Presley s'éclatent comme des hillbillies sous speed en 1956, carrément... Singleton n'a pas la cote chez les anciens de Sun qui, à peu près tous, de Charlie Rich à Johnny Cash, l'attaquent pour des royalties impayées. Perkins explique que, puisque Elvis est venu chez Sun ce jour-là durant l'une de ses propres séances, les droits lui reviennent. Cash affirme qu'il a bel et bien chanté avec les autres (ce qui est clairement contredit par les enregistrements) et veut sa part du gâteau. RCA estime que, puisque c'est Elvis qui est le leader sur ces titres et qu'il avait déjà quitté la maison de Phillips en décembre 56, c'est elle et elle seule qui devrait sortir les précieuses bandes. Phillips n'a plus aucun droit de regard, et

Jerry Lee s'en fout complètement : le fisc vient de s'emparer de toutes ses possessions, pourquoi lui donner encore plus ?

Au microscope

Finalement, Singleton sortira illégalement chez Charly le 33-tours du Million Dollar Quartet en 1981, et c'est cette version en vinyle que nombre d'entre nous avons achetée, découvrant 17 titres d'intense communion entre trois ténors fondateurs du rock and roll qui produisent une musique à la pureté totale puisqu'elle n'est pas destinée à être commercialisée... Il faudra attendre 25 ans supplémentaires pour qu'en 2006, RCA qui en avait définitivement acquis les droits, ne ressorte la version définitive et soigneusement remasterisée de la séance enregistrée la plus mythique de toute l'histoire du rock'n'roll : cette fois-ci, il y avait 47 titres (on ne peut pas toujours parler de *chansons*), incluant plusieurs instrumentaux ("White Christmas", "Reconsider Baby", "Jingle Bells"), et même, le fameux adieu d'Elvis. Ce n'est rien de dire que cette séance procure invariablement une vive émotion aux musicologues du genre populaire. C'est là, en quelque sorte, qu'on voit ce qu'il y avait *avant* le Big Bang. C'est comme si on scrutait au microscope l'ADN de ces trois légendes, ce qui, évidemment, permet de réaliser ce qu'ils ont en commun, mais aussi ce qui les différencie. C'est un moment de grâce sans équivalent, miraculeusement capté à cette adresse mythique : 706 Union Avenue, Memphis. ★

Album *"The Complete Million Dollar Quartet"* ***(RCA/ Sony Music)***

Que reste-t-il d'Elvis Presley ?

GRACELAND
LE ROI DANS SA COUR

Déambulation mystique dans Memphis
et son mercantile New Graceland à la recherche des reliques du Roi.

PAR THOMAS E FLORIN

Chambre 690 de l'Elvis Presley Guest House: une photo de ses pieds, dressés sur leurs pointes, orne la tête de lit alors que son profil et sa signature sont apposés sur les tubes de gel douche disposés dans la salle de bain. A la TV, le "Comeback Special" et "Aloha From Hawaii" sont diffusé en boucle. Les moquettes des couloirs rappellent "*le glamour de Las Vegas*" pendant que l'escalier reproduit celui de Graceland. Le plafond du hall d'entrée reprend les motifs de ses capes et le tout donne une impression générale de toc. Au bar, une femme-tronc chante "Werewolf Of London" sous le regard aviné d'un sosie d'Elvis d'un mètre quarante. Les seuls habitants de Memphis pénétrant ces murs sont des serveuses, essentiellement des femmes noires en fin de cinquantaine. Ivre et passablement déprimé, j'écris une lettre à mes proches se terminant ainsi : "*Tels des vampires, les promoteurs immobiliers sucent à même le cadavre en décomposition du King dont ils absorbent la gloire pour la transformer en argent. Cette opération finira d'épuiser les habitants de la ville tout comme l'esprit même d'Elvis. TCB disait-il ? Alors, bienvenue dans le Graceland 2.0 !*"

Fierté du Sud

Tout cela était écrit d'avance : en reprenant le nom de la cité abritant le tombeau des pharaons, Memphis était condamné à devenir la ville mausolée du seul monarque qu'ait connu l'Amérique. Depuis sa mort, il y a de cela 40 ans, le spectre d'Elvis hante la ville, l'esprit des lieux et de ses habitants. Des anecdotes racontées la nuit aux comptoirs des bars de la périphérie de Beale Street, jusqu'au panneau géant jouxtant les autoroutes, la destinée de la famille Presley s'est faite affaire d'état. Les souvenirs de Gladys, sa mère, se télescopent avec les déboires financiers de Priscilla, son ex-femme et l'émergence sur le devant de la scène médiatique de Riley et Benjamin Keough, ses petits-enfants. L'Angleterre a les Windsor, les Américains ont les Presley. Pourquoi ce relent monarchique dans le pays de la démocratie ? Car l'avènement d'Elvis Presley réconcilia l'Amérique. Sa trajectoire fut la première fierté permise aux Sudistes depuis la fin de la guerre de Sécession. En portant au pinacle la musique de son natal Mississippi, bien que haïe dans un premier temps par l'establishment, Elvis fit émerger de la fierté à l'endroit où n'existait plus qu'humiliation : le cœur du peuple du Sud. Ce sentiment lava la honte d'appartenir à la terre des vaincus, perçus par le reste du territoire comme uniquement esclavagiste et ségrégationniste. Tout, dans l'attitude de ce jeune homme simple d'un quartier pauvre de Tupelo, rappelle les mœurs de ce peuple : sa politesse, son amour de l'Église baptiste et de ses gospels, ses goûts vestimentaires, puis son amour infini des voitures, de ses parents, de Dieu et de la nation. Même le fameux sandwich aux bananes frites et au beurre de cacahuète rappelle la douloureuse pauvreté du peuple du Sud : ses ingrédients sont, en fait, les vivres qui composaient les rations offertes aux familles les plus démunis. Par sa musique et son attitude, Elvis concentra la culture du Sud. Par sa réussite, il la transcenda en inventant des rites, une étiquette et un protocole qui fit de lui l'incarnation vivante des mœurs et de l'histoire de ce bout de pays. Un monarque, donc, dont Graceland reste, à ce jour, le reliquaire.

Porte-clefs, écussons, mugs

En mars 2017, en face de la maison du King, Priscilla Presley inaugurait le nouveau Graceland au côté de Joel Weinshanker, l'homme à la manœuvre. Le monsieur est discret, les informations sur le nouveau maître des lieux ne se propagent que par bruit de couloir : tout, ici, est donc à prendre avec des pincettes. Il aurait entamé sa carrière en éditant

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

150 $ pour se faire prendre en photo avec sa ceinture en or

Photos Andrea Zucker DR

des produits dérivés *pirates* de films Warner Bros. Puis, il aurait contacté ceux-ci et officialisé son business, comme le prouvent désormais les jouets Godzilla, Predator, Alien, et tous les monstres en plastique ornant la page internet de son entreprise : NECA. Finalement, il aurait imaginé ce nouveau complexe autour d'Elvis et de Graceland, apposant au King et au tourisme les techniques apprises dans l'industrie des produits dérivés. Car le nouveau Graceland ne fait pas dans la dentelle : ses bâtiments bariolés abritent salles d'expositions et magasin de merchandising thématique, promettant aux fans de vivre *"l'expérience Elvis Presley ultime"* et de repartir les poches vides. L'histoire et les valeurs de la marque Elvis Presley© sont déclinées en autant de commerces. Ainsi, Gladys, sa mère bien-aimée, une femme morte à 46 ans de stress, de surpoids et de consommation de pilules, offre son nom à un *diner* où l'on pourra déguster le fameux *Peanut butter sandwich*, agrémenté de bacon. Sa collection complète de voitures est exposée, ainsi que les costumes du '68 Comeback et des différentes périodes Las Vegas. Des répliques sont disponibles à la sortie. Dans une salle dédiée à son service militaire, de discrètes étagères s'emplissent d'objets plus personnels : une TV trouée d'un impact de balle, une chambre d'écho Dynacord et une partie de sa collection de livres religieux et historiques. Le tout est présenté par un film introductif sans aucune interview où s'enchaînent une série d'images *rythmées* par des versions remixées des chansons sacrées. On modernise et monétise les souvenirs d'Elvis, les transformant en porte-clefs, écussons, mugs et des centaines d'autres babioles fabriquées quelque part en Chine. Dans cet enfer *distractionnaire,* l'électorat de Donald Trump déambule hagard, le selfie jamais loin, massacrant ici "That's All Right" avec un guitariste jouant les mauvais accords, ou déboursant 150 $ pour se faire prendre en photo avec les *artéfacts* préférés d'Elvis : sa ceinture en or, un micro, un peigne. Relique prêtée au plus offrant afin d'immortaliser, le temps d'un cliché numérique, le paroxysme de cette autosuffisance stupide et dévastatrice menant notre monde au chaos. La maison, elle, est restée intacte.

Si nous fêtons cet été le 40ème anniversaire du jour où Elvis fut trouvé par sa fille, inerte, la face couverte de vomi et le pantalon sur les chevilles, un autre anniversaire reste à célébrer : les 60 ans du jour où il acheta Graceland. Cette maison fut sienne durant 20 ans, deux décennies d'espoir et de drames qui forment le grand roman des Presley. Cette maison, c'est tout d'abord pour ses parents qu'il voulait l'acheter. Vernon et Gladys qui, malgré quelques coups de fouet, avaient sué sang et eau pour leur fils unique. Ce sont eux qui s'occupèrent de surveiller l'avancée des travaux de décoration, visités de temps à autre par un Elvis de 22 ans, inquiet. Ces gens de la campagne reposent aujourd'hui tous trois, avec la mère de Vernon, à côté de la piscine de la propriété. Car c'est par cette maison que Memphis l'Américaine rejoint le destin de l'Egyptienne : Gladys y rendit son dernier soupir le 14 août 1958 (19 ans et 2 jours avant son fils). Son garçon ne put se résoudre à lâcher son cadavre, exposé dans la salle de musique, que sous les ruses bienveillantes de Sam et Dewey Philips. Des clichés l'immortalisent, chemise à jabot, chaussures blanches, pleurant contre l'épaule de son père, sur le perron de la maison. A partir de cet instant, la destinée des Presley est scellée. L'obsession mortuaire d'Elvis naît, puis s'accroît, ce dernier n'hésitant plus à amener ses fiancées au Memphis Funeral Home, afin de poser des questions sur l'embaumement des corps et essayer des cercueils. Le Roi, déjà, se sent seul. Il évoque, à sa cousine, son désir secret de rentrer dans les ordres. Elle l'encourage, il lui rétorque : *"Tous les gens dans cette maison veulent quelque chose de moi. Je ne peux plus arrêter : ils dépendent trop de moi."* Car Graceland à sa vie de cour. Elle débute une fois le soleil couché. L'entourage s'y réunit chaque soir. Elvis joue de la harpe (pas de l'*autoharp* ou de *mouth harp*, de la *harpe*), des oies entretiennent la pelouse, des ânes nagent dans la piscine, des paons font la roue dans le jardin. *Les petites fiancées*, ses jeunes filles à peine pubères avec qui le King fricote, s'assoient sur les canapés, discutent avec les cousins et amis d'enfance pendant que chacun fume des cigares Hav-A-Tampa. Si il couche avec des filles de passages, il se refuse à ses fiancées officielles, prétextant qu'elles doivent se garder pures, assouvissant leur pulsion par des mises en scène et quelques polaroïds désormais perdus. Puis, au milieu des années 60, Elvis entame sa période mystique. Larry Geller et Jerry Schilling l'initient au yoga et à la cabale.

Photo DR

ELVIS
ELVIS

THE MEMPHIS MAFIA

Chauffeur ou garde du corps, cuisinier ou coiffeur-gourou, ces hommes de main étaient pour le King une garde rapprochée fidèle et loyale. A l'exception d'un certain prof de karaté...

Il était le roi du monde, voire de l'univers, il incarnait le rock'n'roll, l'immortalité et l'Amérique, les femmes se liquéfiaient à son passage, les hommes voulaient lui ressembler, il envahissait les chambres des adolescents, de Los Angeles à Angoulême. The King. Elvis. Presley. Le seul et unique. Son manager, le Colonel Parker, ancien homme de cirque, escroc avoué et au passé plus que trouble (les historiens se déchirent encore en 2017 pour savoir si Parker était oui ou non aussi un assassin) et inventeur du marketing moderne, avait compris une chose primordiale : le manque engendre le désir. Et le désir dessine les légendes. De ses débuts sexuels et parfaits à sa fin obèse et médicamenteuse, Elvis, peut-être le loup solitaire le plus iconique de tous les temps, était néanmoins entouré d'une drôle de bande en permanence. Son nom : La Memphis Mafia.

TCB

Un nom qui glace les sangs, éloigne les curieux, participe surtout à consolider un peu plus cette fameuse légende. Un nom qui doit pourtant moins à Capone ou Siegel qu'à une touriste qui, apercevant Elvis et son entourage sortir de deux immenses limousines devant l'Hôtel Riviera à Las Vegas dans les années 60, tous en costards sombres et affublés de lunettes noires (un look imposé par le King lui-même), s'écria : *"Mais c'est qui, eux, la mafia?"*. *"Ouais, la Memphis Mafia"* aurait rétorqué, hilare, un autre badaud. Entre eux, ces camarades de route préféraient s'appeler *"The Guys"*. Gardes du corps, intendants, tourneurs, conducteurs, dealers, coursiers, professeurs de karaté, souffre-douleurs, pieds nickelés ou mecs dévoués et efficaces, les gars de la Memphis Mafia devaient être à la disposition du King H24. Rémunéré parfois en cash (pas plus de 500 dollars par semaine), plus souvent en cadeaux divers et variés, ce gang fidèle et stakhanoviste, malgré les pressions et les nombreux coups durs, n'a jamais abandonné Elvis. Il y avait quelque chose de véritablement fraternel. Ils l'ont tous dit après la mort du King en 1977, dans divers ouvrages plus ou moins aigris, plus ou moins nostalgiques, ils n'étaient pas là pour le fric. Mais pour s'amuser, protéger, faciliter. La Memphis Mafia avec Diamond Joe Esposito, le chef, qui avait rencontré Elvis à l'armée, en Allemagne, Marty Lacker (comptable et secrétaire) et George Klein, des potes de lycée, Gene Smith (chauffeur), Junior Smith (mort pendant la guerre de Corée) et Billy Smith, trois de ses cousins, Jerry Schilling (responsable des relations publiques), Bobby Red West et Sonny West (gardes du corps, virés pour avoir tenté d'empêcher Elvis de se droguer), Charlie Hodge (porteur d'eau puis assistant personnel), Lamar Fike (tour manager), Alan Fortas (responsable des transports), Ray Chief Sitton, Dick Gros (ex-flic), Al Strada (en charge des costumes), Dave Hebler (maître de karaté et garde du corps), Larry Geller (coiffeur et gourou), George C Nichopoulos (médecin d'Elvis, condamné pour ordonnances frauduleuses) et Patti Parry (coiffeuse et petite sœur de cœur d'Elvis), seule femme de la Memphis Mafia... Une bande hétéroclite et dévouée, qui ne dormait jamais et consommait des montagnes de pilules et autres stupéfiants. Et qui avait choisi comme devise le désormais célèbre TCB pour *taking care of business*. Au départ, Elvis cherche surtout à assurer sa protection. Devenu une idole en très peu de temps, les menaces des fans hystériques et des détracteurs d'une musique jugée obscène se multiplient. Elvis recrute mais en priorité chez ses potes, il est déjà parano... Quand ils ne travaillent pas, Elvis et sa mafia inventent des jeux drôles, idiots et dangereux. Comme *War*, consistant à former deux équipes et à ensuite se mettre sur la gueule. La gagnante étant celle qui a imposé le plus de KO à l'adversaire ! Ou encore *The Whip* : toujours deux équipes et 15 000 dollars de feux d'artifices et pétards que les protagonistes se balançaient à la tronche. La cicatrice sur le cou du King vient de là. La Memphis Mafia s'occupait également des animaux domestiques du King : dinde, âne, chiens et Scatter, un chimpanzé, souvent déguisé, à qui ils tentèrent d'apprendre à conduire la Rolls-Royce du patron, dans les rues de Memphis. Sans succès... Elvis, ceinture noire de karaté, pouvait avoir une envie pressante de tatami. Dave Hebler était là pour ça. Ou encore Kang Rhee, sorte de Maître Miyagi, qui surnomma Elvis *Monsieur Tigre*. Le karaté, plaisir réel pour Elvis mais aussi source de souffrance, comme quand le prof de sa femme Priscilla le fit cocu. La Memphis Mafia s'occupa, d'après la rumeur, comme il faut du *sensei* indélicat... La baston était quelque chose de presque quotidien chez ces hommes. Ils ne craignaient rien. Et savaient régler les problèmes, tous les problèmes, loin des caméras et des tribunaux. Une nuit de 1970, Elvis décide de se rendre à la Maison Blanche pour proposer ses services à Nixon. Son but : lutter contre le trafic de drogue en Amérique, lui qui, à l'époque, n'est plus qu'une pharmacie ambulante... La Memphis Mafia parvient à organiser le voyage en un temps record et Elvis finit par serrer la paluche au Président pas encore démissionnaire, qui refuse de l'intégrer aux forces antinarcotiques mais lui offre un badge d'agent spécial. Elvis est aux anges. Voilà peut-être l'explication à cette saga fraternelle, chaotique et unique : Elvis ne voulait pas grandir, il rêvait de prolonger cette période magique, quand les adultes n'ont pas encore tout sali. Sa Memphis Mafia était un rempart, une façon de retarder l'échéance. La récréation éternelle, sans devoirs ni institutrices. Son Neverland à lui. Rock'n'roll. Et avec un joli badge de policier accroché à la veste.

JEROME REIJASSE

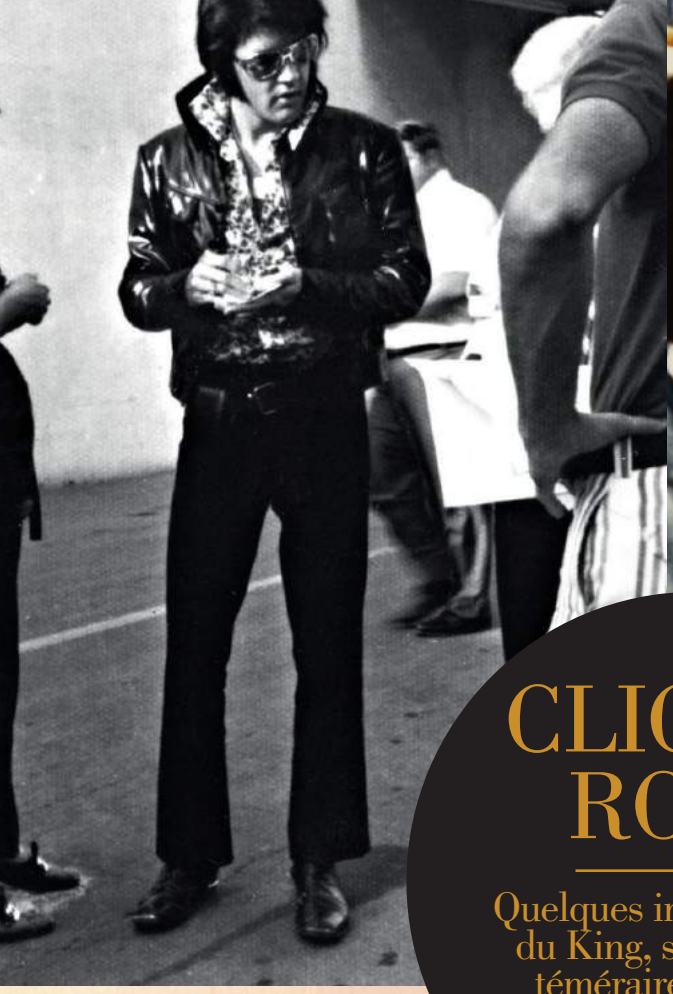
Photo DR

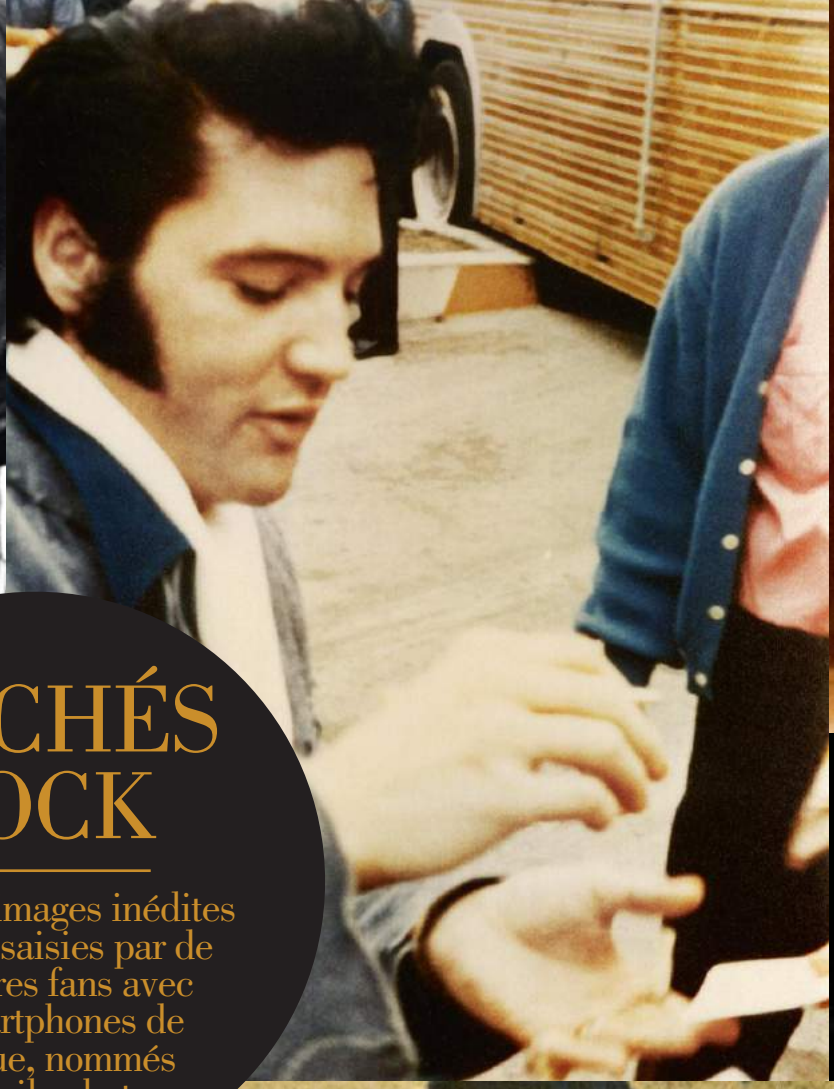
L'Angleterre a les Windsor, les Américains les Presley

Elvis est un Roi baptiste : il veut rencontrer Dieu. Il connaîtra son extase mystique le 7 mars 1966, quand un nuage, revêtant le visage de Staline, se transforme sous ses yeux en celui du Christ. Puis il se marie avec Priscilla, organise un autodafé des livres magiques et se met à boire. C'est le temps des nouvelles conquêtes. La stratégie est décidée à Graceland : Elvis a conquis Memphis, la ville du sud et de la musique, puis Hollywood, la ville du cinéma. Suite au succès du Special de NBC, il marche sur Las Vegas, ville du *divertissement* et de l'argent facile. Il apprend du chanteur de R&B Jackie Wilson que pour transpirer sur scène, ce qui rend fou les poulettes, il faut avaler des cachets de sel. Elles lui tendent des mouchoirs, qu'il leur rend imbibés de sueur. Mais ce régime, avec les pilules et la coke à la toute fin, épuise ses reins. Après sa rencontre avec Nixon, sous le protocole de rigueur, il rentre en scène sur un thème royal : "Ainsi Parlait Zarathoustra" de Richard Strauss. Elvis, ce surhomme. Mais, c'est déjà le temps des dialyses permanentes et des hospitalisations de plus en plus régulières. Comme Louis XIV, son corps le lâche sur les cinq dernières années de sa vie. Sauf que le Roi-Soleil est mort à 77 ans au 18ème siècle, le King à 42, au 20ème siècle. Enfin, comme César, le coup fatal viendra du premier cercle : le livre "Elvis, What Happened", dicté par Red et Sonny West, membres d'honneur de la Memphis Mafia, paraît en Angleterre en mai et aux USA en juillet. Elvis meurt en août. Les traitres deviennent millionnaires.

Marchands du temple

Que reste-t-il d'Elvis Presley ? Les nouvelles générations l'oublient, son nom est exploité comme une marque, son tombeau exposé aux perches à selfie, sa musique assassinée au pas de sa porte. Même Mickey Mouse est mieux traité. Malgré ces outrages, l'amour que lui portent ses sujets reste inégalé. Robert Palmer, grand journaliste de Memphis, eut cette phrase pour expliquer l'importance de sa ville : *"Memphis, c'est la lumière vers laquelle marchaient les peuples vivant dans l'obscurité des alentours."* De cet espoir naît l'union croisant le destin de Presley avec celui de sa ville de cœur : la voix du King appelle les croyants du monde entier à se reconnaître et se réunir. On tombe en Elvis comme on tombe en religion, dans le mystère de cette voix et la simplicité de cet homme. Le jour où ce mystère disparaîtra, l'âme de sa ville s'échappera. En attendant, les marchands du temple se tiennent prêts à glisser les mains dans les poches des pèlerins. ★





CLICHÉS ROCK

Quelques images inédites du King, saisies par de téméraires fans avec les smartphones de l'époque, nommés appareils photo.

Le premier des chanteurs de rock à rater sa carrière au cinéma

ELVIS SUR UN PLATEAU

Avant même d'envisager sortir un disque, le natif de Tupelo avait des envies de cinéma. Qui s'offrit à lui une fois le succès venu. Une drôle de carrière de 31 films, avec beaucoup de panouilles et quelques grands moments.

PAR PATRICK EUDELINE

De qui rêvait le jeune Elvis ? Il faut l'imaginer en 1952, à seize ans, en zoot suit bricolé par Gladys, en train d'écouter les bluesmen qui jouaient dans les bouges de Beale Street. Pas d'argent pour entrer et consommer, alors que jouaient Guitar Slim ou Rufus Thomas. Les seuls concerts gratuits qu'il pouvait voir alors, c'était Jack Hesse et autres stars de gospel, au show gratuit mensuel, le All Night Singers, en centre-ville. Le gospel, déjà, et Sister Rosetta Tharpe en premier, préfigure ce que sera le rhythm'n'blues bientôt. Cette sécularisation qui sera tout l'art du grand Ray Charles est déjà annoncée. Le gospel, finalement, est bien plus excitant que le *jump* ou le *jive* d'un Louis Jordan. Il y a tout dans cette musique-là et le jeune Elvis s'en imprègne.

Dans les hit parades, Johnny Ray décroche quatre tubes... C'est le roi du monde. Et "Cry" est partout... Elvis en sera tatoué, inconsciemment. Forcément. Le chanteur pleure et se tord. C'est l'inventeur du rock'n'roll blanc mais personne ne le sait et surtout pas lui-même. Le cinéma, lui, parle beaucoup de spectacle et de show business. "Le Plus Grand Chapiteau Du Monde", "Chantons Sous La Pluie", "Les Feux De La Rampe"... Le jeune Elvis les voit et les revoit... Pour se faire de l'argent de poche, il trouve même un job d'*ouvreuse*... Il peut à loisir méditer sur la banane de Tony Curtis et sur la ducktail de Johnny Weissmuller. Les deux ont introduit les coupes "longues" de cheveux au cinéma. Les seuls, sinon, à arborer de telles tignasses sont les beatniks... Mais cela, Elvis ne le sait pas...

Photo DR

Il faut imaginer le jeune Elvis quelque mois plus tard, un peu plus riche de l'argent du deal (il vendait désormais les cachets d'amphétamine de maman Gladys aux routiers ou aux chanteurs de country qui traînaient chez Sun, détournait les ordonnances). Oui, baby Elvis était un jeune dealer. Maman Gladys, dépressive, ne voyait rien et laissait passer. Quant à papa Vernon... Comment dire ? Père démissionnaire ! Le jeune Elvis pouvait enfin s'habiller chez Lansky Brothers, zoot suit — un vrai, enfin ! — rose, creepers bleues et traces de gomina Nubile sur le col de la chemise en voile noir et or. Et entrer dans les *juke joints* voir le spectacle de l'intérieur. Nous sommes en 1953. James Dean n'a pas encore tourné pour le cinéma et le numéro 1 au hit parade est la bien oubliée Karen Chandler avec son "Hold Me, Thrill Me, Kiss Me", au côté de Frankie Laine. Il y a aussi Tony Bennett et Nat King Cole, Les Paul et Mary Ford, le *toutou dans la vitrine* de Patti Page. Johnny Ray a disparu corps et biens pour ne plus revenir. Au cinéma, la mode est au film d'horreur et Marilyn Monroe est partout, mais le seul acteur vraiment *différent* est Montgomery Clift. Les autres, tous les autres, trop jeunots, James Dean en premier, Dennis Hopper, Clint Eastwood, Marlon Brando, s'illustrent encore au théâtre, ou à la télévision pour les plus chanceux.

Il y avait Monty Clift. Et aussi, bien sûr, James Cagney, Spencer Dryden, Tony Curtis, donc, et tous les autres, comme Clark Gable qui avait commencé sa carrière en bad boy... Les méchants de cinéma, les rebelles de cinéma : Comment ne pas s'identifier avant que le rock'n'roll n'explose ? Marlon Brando, James Dean et Paul Newman s'annonçaient dans cette orbite. Elvis était de la même trempe et de la même génération que tous ces rebelles en devenir. Oui. Le jeune Elvis, plus encore que de blues, country et gospel, rêvait de cinéma. Oh, la musique, il aimait cela, plus que James Dean n'aimait le jazz par exemple... il tâtait du piano et de la guitare. Mais il n'avait pas vraiment de modèles. Tous ces bluesmen étaient noirs !

KING QUIZ

Pour gagner un pack collector "KING CREOLE" (double vinyle 25 cm, CD et picture disc) ou un DVD "ELVIS TRIBUTE LIVE 2017", répondez par e-mail (rock&folk@editions-lariviere.com) à ces cinq questions.

01/ Tuxedo lamé or ou combinaisons Vegas, qui créait les costumes du King ?

02/ En 1968, Elvis, en cuir noir, jouait sur une guitare rouge. De quelle marque ?

03/ Quand il le voyait à la télé, Elvis dégainait et tirait dans l'écran. Qui provoquait ainsi l'ire du roi ?

04/ Le 21 décembre 1970, Elvis n'est pas arrivé à la Maison Blanche les mains vides. Qu'avait-il comme cadeau pour le président Richard Nixon ?

05/ Août 1965, Elvis reçoit les Beatles à Bel Air, Los Angeles. On connaît le menu (foies de poulet, boulettes...), mais quelle chanson ont-ils joué ensemble ?

Elvis et James Dean. On les a beaucoup comparés. Et même trop. Ce qui est faire fi des dates. Le James Dean qui explose est contemporain d'Elvis. Il ne l'a pas précédé. C'est en Europe que James Dean semblera à tort un pionnier par rapport aux rockers... Et il est de toute façon difficile de comparer le jeune gars de la campagne qu'est alors Elvis au New-Yorkais James. Qui joue du bongo, et fréquente l'Actor's Studio... Lui, l'amant de Rogers Brackett, qui le lança, d'Elia Kazan ou de Brando (pour plusieurs années) et de Rock Hudson (sur le tournage de "Giant"). Lui qui joue du Gide à Broadway. James Dean ! Bisexuel et masochiste. *"Le cendrier humain"* dira Kenneth Anger, faisant allusion à son torse constellé de brûlures de cigarettes...

En 1953, avant que le succès n'arrive, avant que Sun Records ne le signe et qu'il devienne une gloire locale, Elvis se voit en acteur. Evidemment, il adore ce blues et cette country de Rufus Thomas ou du futur BB King qu'il écoute à la radio, qu'il apprend à jouer avec les frères Burnette, mais au mieux, c'est pour lui un hobby, ou un job d'appoint. Surtout que beaucoup, alors qu'il enregistre des acétates pour Sam Phillips, lui répètent encore la même antienne que ses profs de jadis : *"Bon, tu gratouilles à peu près de la guitare mais le chant... oublie !"* Alors, comme beaucoup de sa classe sociale, il s'imagine chauffeur routier et chanteur amateur pour le beurre dans les épinards. Les rêves dorés ? Les rêves de gloire, le *bigger than life* ? Il le réserve au cinéma. Et ces rêves, trop beaux pour être vrais, il n'en parle à personne. Alors quand Elvis devient Elvis sur le plan national, l'incontournable héros de "Heartbreak Hotel", il sait que ses rêves vont pouvoir devenir réalité. Autour de lui, ça grenouille et ça parle cinéma. Sur le grand écran, James Dean a explosé. Et Marlon Brando de même... Il se voit l'un d'entre eux.

Entre *country and western* et monde en devenir. Mais ils coincent Elvis dans un stéréotype. Déjà. Les rêves d'Actor's Studio s'envolent...
Pour la troisième fois, Elvis joue un Elvis dans le suivant. "King Creole". Une merveille, évidemment, parce qu'il plonge au fond de la Nouvelle-Orléans et que Leiber And Stoller, une fois encore, se surpassent ("Crawfish")... Mais... Comme dans "Loving You" et "Jailhouse Rock", Elvis Presley est un jeune chanteur sympathique et méritant avec, certes, un sacré caractère et que la vie n'a pas aidé. Mais le *happy end* est à l'horizon. Puisqu'il devient... Elvis Presley et va serrer l'héroïne. On n'en sortira plus.
Pendant ce temps, Marlon Brando tourne "Sur Les Quais", Montgomery Clift "Soudain L'Eté Dernier", les Italiens inventent le réalisme et, en France, Belmondo laisse Godard faire de lui le premier rebelle européen. On est loin de tout ça. Elvis le comprend : il ne sera jamais autre chose qu'un Joselito, un acteur chantant, un citron qu'on presse. Les plannings s'emballent... Aux autres, les rôles de composition. Lui, *"la bouteille de Coca-Cola"* (comme il se décrit lui-même) est condamné à produire et à obéir au Colonel... Pourquoi ? On ne sait. Il faudra attendre 1968 pour qu'Elvis montre des signes tangibles de révolte. Parker le tient. Et personne ne sait comment.
Pour les cinéphiles comme pour les autres, le Presley acteur tient dans ces trois films. Evidemment. Ils laissent supposer ce qu'aurait pu être Elvis. Le premier des chanteurs de rock à rater sa carrière au cinéma. Avant Cliff Richard, Lennon, Jagger, Bowie ou même Hallyday.

C'est que "GI Blues" est le film des carottes cuites. Tourné pendant son service militaire, il annonce l'Elvis à venir. Il s'y promène gras, ennuyé et le cheveu court. Une fois encore, il *fait le chanteur*.

Les rêves d'Actor's Studio s'envolent...

Dès 1956, c'est "Le Cavalier Du Crépuscule"... Pardon, "Love Me Tender". Le film qui bouleversera Johnny Hallyday comme Cliff Richard... Pourtant, c'est un western. Le premier d'une longue liste. Un rôle de composition. Impossible de mettre en avant son look rock et ses favoris, même s'il arbore une guitare, et il n'a pas encore le rôle-titre, apparaissant derrière Richard Egan. Quand même, le film initialement nommé "The Reno Brothers" est vite devenu "Love Me Tender". Le succès du titre en radio a parlé. Mais Elvis est malheureux : il ne voulait pas chanter dans le film. Il voulait être pris pour un acteur sérieux et rentrer à l'Actor's Studio. Il y avait cru un moment : signé par Hal Wallis, il avait été pressenti pour jouer auprès de Burt Lancaster.
Mais, et il ne le sait pas, Wallis comme Parker ont un autre programme. Il est bien plus rentable de faire de lui un acteur chantant... Comme — tiens ! — Joselito et sa voix d'or en Europe. A chaque film son trente centimètres, et son carton radio...
Et, évidemment, le colonel Parker se fout raisonnablement de la validité des scénarios. "Love Me Tender" a battu toutes leurs espérances, devancé seulement au box office par "Giant" que la mort de James Dean a rendu incontournable, et le morceau-titre est numéro 1 dans les charts.
Que demander de plus ? Le temps que ça dure.

Mais pour un temps, Elvis Presley pourra faire contre mauvaise fortune bon cœur... A "Love Me Tender" succèdent "Loving You" et "Jailhouse Rock". Deux bons films, même s'il joue quasi son propre rôle, que les medias adoubent. Pour "Loving You" (où il est Deke Rivers...), il se teint les cheveux en noir comme Rudolph Valentino tandis que Jerry Leiber et Mike Stoller écrivent une rafale de chefs-d'œuvre. "Jailhouse Rock" ose, lui, une percée dans le monde du showbiz... Les deux films, rétrospectivement, en montrent beaucoup sur l'état du rock'n'roll d'alors...

Là aussi. Mais même la bande son, malgré quelques fulgurances, pue la panouille. Le film sort en France sous le titre inepte de "Café Europa En Uniforme". La messe est dite. Dans "Flaming Star" comme dans "Amour Sauvage" ("Wild In The Country"), Elvis obtient presque le droit de ne pas chanter. Ce sont deux westerns et il y est raisonnablement convaincant. Mais ce sursaut est vite piétiné par "Sous Le Ciel Bleu De Hawaï" et "Le Shérif De Ces Dames". Tous ces films (trois par an !) se succèdent sans surprise. Dès 1961, on sait qu'Elvis est condamné. Et au pire ! Qui viendra avec des choses comme "Harum Scarum" (un péplum) "Girl Happy", "Tickle Me" ou "La Croisière Surprise". Oh certes, les fans, les convaincus de toujours, lèvent le sourcil devant "Roustabout", collectionnent les scènes possibles de "Viva Las Vegas". Mais "Vegas", c'est l'Elvis qu'on ne veut pas voir et que le colonel Parker nous impose... Un Elvis qui laisse défiler les sixties sans lui, se perd à Hawaï ou ailleurs, immobile malgré l'agitation surjouée, au milieu des trémoussements d'une volière en bikini et colliers de fleurs. En 1968, Elvis, alors que le colonel Parker voulait un show de Noël, revient pour la NBC... En cuir noir à col Danton. Il y est grandiose. Et réhabilité pour toute une génération...
On parle alors à l'époque de projets de cinéma *sérieux*...
Ce qu'annonce "Charro !". Encore un western. Mais un bon.
Mais le colonel, pressentant le danger, fait signer Elvis à Las Vegas. Une prison dorée qui remplace, dans les seventies, ce qu'était le cinéma pour Elvis dans les fifties. Alors, celui-ci s'enferme dans sa geôle mentale, lit Allan Kardec et Lobsang Rampa, devient voyeur, dipsomane et mange. Mange à s'en étouffer... A en mourir. Dont acte. En plein tourbillon punk. 1977 ! Sacré symbole...
On apprit même que ses favoris étaient factices et s'étaient décollés de son cadavre. Et à cela, non, on ne sait que dire. ★

#ROCKRADIO

ouifm.fr

Une grammaire blues dans un cadre pop

Queens Of The Stone Age

"VILLAINS"

MATADOR/ BEGGARS

Les Queens Of The Stone Age sont de retour et les sectaires aiguisent leurs griffes. La raison d'une telle méfiance ? "Villains" est produit pas Mark Ronson, dont le nom est plus souvent associé à des idoles pop satinées qu'à des groupes de rock en cuir. Ronson, fan avoué des Queens, est surtout un producteur tout terrain capable de tirer le meilleur de quiconque : Amy Winehouse pour le génial "Back To Black", les Black Lips pour leur meilleur album, "Arabia Mountain". La science du studio de l'Anglais n'est plus à prouver. Il en fait ici l'éclatant étalage. Sur "Villains", Josh Homme resserre sa formation au strict minimum et ne s'embarrasse d'aucun invité. Fidèles au poste, Troy Van Leeuwen, Dean Fertita et Michael Schuman sont encadrés par Jon Theodore, récent batteur qui a la lourde responsabilité de passer après Dave Grohl et Joey Castillo. *Baby Duck*, surtout, se met ici en avant comme jamais. Il est, pour la première fois, clairement représenté sur cette pochette faustienne tandis que les premiers vers du morceau d'ouverture, "Feet Dont Fail Me", sont carrément autobiographiques : *"Je suis né dans le désert, le 17 mai, en 1973."* Une intro grandiloquente, puis un riff saturé mais aussi funky et bubblegum... on comprend pourquoi le Californien a confié les manettes à un éminent arrangeur de tubes. Les résultats sont là. "Villains" est un disque de rock aguicheur, tendu, qui sait jouer le chaud et le froid. Il attire dans ses alcôves veloutées comme une diseuse de bonne aventure invite dans une caravane mystique. La dynamique du duo Homme/ Ronson crève les enceintes en mélangeant violence et gimmicks pop, comme sur "The Way You Used To Do" où des guitares archi-saturées côtoient des handclaps très *mambo numéro 5*. C'est osé mais savoureux. Faiseur habile, Josh Homme, comme souvent, propulse une grammaire blues dans un cadre pop, mélange six-cordes à la ZZ Top et nappes de Moog ("Domesticated Animals"). Si l'ensemble, en neuf titres, dévoile une salutaire concision, les Queens s'autorisent tout de même un certain nombre de fantaisies. Des synthétiseurs à foison, un entrelacs de guitares évidemment plus sophistiqué qu'il n'y paraît, de nombreux chœurs et un chant toujours sexy, cette qualité trop peu souvent citée chez Josh Homme. Ce dernier, bien sûr, n'a jamais été un rustre. Plutôt un expert du contraste, qui mélange à merveille subtilités et vrombissements *desert rock*. En la matière, la pénultième plage, "The Evil Has Landed", offre une bacchanale d'électricité avec doubles solos et shuffle sudiste, le grand titre à l'ancienne qui ravira les inquiets, ceux qui préfèrent "Songs For The Deaf" à "...Like Clockwork". Le reste est une démonstration de maîtrise totale de son sujet par un Josh Homme en pleine possession de ses moyens et fermement décidé à le faire savoir.

✪✪✪✪

JONATHAN HUME

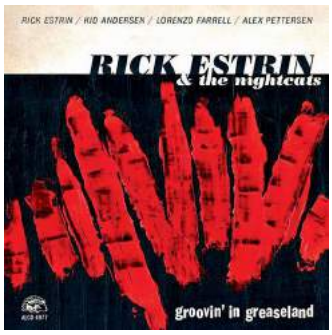
Disques classic rock

Rick Estrin & The Nightcats

"Groovin' In Greaseland"

ALLIGATOR/ SOCADISC

Le plus simple, c'est encore d'appeler ça du rhythm'n'blues, horlogerie fine, ressorts puissants, réglages millimétrés, entre la pochade réussie, l'exercice de style pointu et une évidente personnalité dans le songwritting. Après, le R&B des Nightcats miroite et jette toutes sortes de reflets, swing et funk doucement balancés, jump et même pub rock parfois. Pas facile de définir un album de cet acabit, pourtant excellent, avec un zeste d'enthousiasme. La faute à Rick Estrin qui regarde son œuvre de loin, ironique, comme un bricoleur surdoué ne voulant surtout pas se la jouer artiste. Les Nightcats en sont là depuis leur premier disque en 1987, mais leur leader d'alors, Little Charlie,



était un guitariste grandiose dont les solos ravageurs bluffaient cette autodérision intrinsèque au groupe. Les Cats ont gravé 9 albums chez Alligator, les 4 derniers avec Rick, qui les conduit depuis 2009. On ne l'entendra jamais se moucher dans une ballade déchirante, lui qui raconte des histoires rigolotes et joue si bien de l'harmonica. Il assume cette modestie, conscient que les meilleures blagues ne marchent qu'une fois. Les Cats le suivent, confortables d'un immense capital. Lorenzo Farrell aux claviers, plus deux Norvégiens. Le batteur Alex Pettersen rappelle Fred Below, autant que Rick peut rappeler Little Walter, et les Cats, parfois les Aces. Kid Andersen, particulièrement brillant sur "Tender Hearted", donne la guitare, la basse, la contrebasse, produit et leur a ouvert son studio de San Jose. C'est sur les instrumentaux qu'ils brûlent vraiment la graisse. Ici, c'est quand même "Greaseland" putain ! ✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

The Isley Brothers - Santana

"Power Of Peace"

SONY LEGACY

La colombe immaculée de la pochette et le titre, pour le moins lénifiant, contribuent à aborder cet album avec une certaine crispation. Pourtant, l'appariement des Isley Brothers avec Carlos Santana n'est pas si incongru : la formation soul, active depuis... 1959 (!), a flirté avec bonheur avec les sonorités rock dès le début des années 1970 et Santana a souvent loué ce répertoire — 13 titres de pure obédience soul/ funk seventies — sans jusqu'ici véritablement l'explorer. On imagine son bonheur de revisiter "Mercy Mercy Me (The Ecology)", l'un des joyaux du "What's Going On" de Marvin Gaye, dans une version qui ne s'éloigne guère de l'original (pas déplaisante, donc). La voix de Ronnie Isley, très suave, reste remarquable quand on considère l'âge du chanteur (76 ans) ; son frère Ernie, d'ordinaire féru de solos hendrixiens, est ici cantonné à la rythmique. Les morceaux lents fonctionnent assez bien, notamment "Gypsy Woman", de Curtis Mayfield, paré d'atours flamenco, ou "God Bless The Child" (popularisé par Billie Holiday) et ses jolis chœurs gospel (assurés par les épouses Isley). Carlos y joue avec

parcimonie, distille quelques coulées très expressives. En revanche, le bât blesse sur les titres rapides, plombés par une propension à surjouer, notamment de la part du guitariste mexicain ("Higher Ground" et "I Just Want To Make Love To You" sont inécoutables), comme si les protagonistes voulaient montrer que le temps n'avait aucune prise sur eux et qu'ils pouvaient faire feu de tout bois comme en 1973. Auraient-ils assumé le postulat inverse et raboté le tout d'une vingtaine de minutes qu'on aurait tenu un album assez touchant. ✪✪

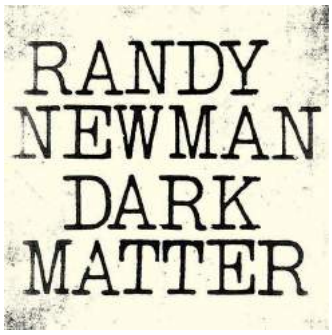
BERTRAND BOUARD

Randy Newman

"Dark Matter"

NONESUCH/ WARNER

Le miracle d'un nouveau Randy Newman, c'est déjà qu'il existe. Il aura fallu neuf ans depuis la sortie de "Harps And Angels", comme il avait fallu neuf ans pour que "Bad Love" ait une suite. "Dark Matter" reste d'ailleurs fidèle à la formule des deux albums précédents : une vieille compo accrocheuse, ici son thème musical pour la série télé "Monk" étendu à la durée d'une vraie chanson, quelques méditations caustiques sur l'histoire ou l'actualité et quelques titres plus intimistes ou personnels. Ce coup-ci, Randy Newman semble toutefois s'être fait plaisir en privilégiant des arrangements orchestraux luxuriants, dans la lignée de son premier album solo, mais nourris de son expérience plus récente



pour le cinéma. "The Great Debate", débat entre scientifiques et religieux, est ainsi une mini-suite de huit minutes, où plusieurs thèmes, politiques comme musicaux, s'affrontent avant de se résoudre dans le gospel. De même, les fanfares militaires et les balalaïkas ponctuent le shuffle sinon très traditionnel de "Putin" (oui, sur Vladimir). C'est toutefois dans sa veine mélancolique, mais pas nostalgique, que "Dark Matter" décolle vraiment. "Sonny Boy" est la complainte de Sonny Boy Williamson, découvrant après sa mort que son peu de célébrité a été usurpé par un homonyme, "Lost Without You" est une confession poignante à la première personne, un genre auquel Newman se frotte désormais avec succès, et il y a "On the Beach". Sous l'élégance de la mélodie et du propos, on devine en filigrane le récit d'une vie gâchée. Cette conclusion de l'album, avec "Wandering Boy" au piano seul, rappelle pourquoi Newman reste, au bout d'un demi-siècle, un songwriter américain essentiel. ✪✪✪✪

FRANCOIS KAHN

Sugaray Rayford

"The World That We Live In"

BLIND FAITH/ DIFFER-ANT

Texan d'origine installé à San Diego, Sugaray Rayford est un nouveau géant du blues dans toutes les acceptations du terme — le gaillard mesure un mètre quatre-vingt-seize pour 140 kilos. Sugaray a d'abord été le chanteur d'Urban Gypsy et des Aunt Kizzy's Boys avec qui il enregistre deux albums. Parallèlement, il est invité par les Mannish Boys sur "Double Dynamite" en 2013. Sa carrière solo débute en 2010 par "Blind Alley", s'ensuivront "Dangerous" avec Kim Wilson et Monster Mike Welch en 2013 et "Southside" en 2015 qui lui permettent de se faire remarquer dans le monde du blues. Produit par Luca Sapio pour le label italien Blind Faith, "The World That We Live In" marque un léger changement de registre. Sugaray revient à ses racines, le gospel qu'il a pratiqué dès l'âge de sept ans et la soul qui a bercé son enfance. Accompagné par la Royal Italian Family comprenant huit musiciens dont une section de cuivres efficace, sa voix, à la fois puissante (le mot est faible) et souple, occupe l'espace et donne le tempo tout au long de dix compositions originales qui pourraient passer pour des standards venus des sixties. Comme à l'époque, titres rapides et excitants, "Take Me Back", "What Do

We Own", "Troubles", "The Boogey Man", une chanson rigolarde à la Zappa, alternent avec des passages plus lents et sensuels, "The World That We Live In", "Dont Regret A Mile", "Home Again", "Dig A Little Deeper". Ce disque est une jouissive leçon de soul par un immense chanteur. Un seul regret, l'absence du formidable guitariste Gino Matteo, du même tonnage mais en largeur, son indispensable complément sur scène où le duo est très, très impressionnant. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Daniel Romano

“Modern Pressure”

NEW WEST / PIAS

Lentement, mais sûrement, Daniel Romano poursuit son évolution d’un son roots et country vers un registre plus pop et électrique. Annoncé comme le virage rock du Canadien à la voix nasillarde, “Modern Pressure” l’est assurément, mais plus au sens Nick Lowe ou World Party que Buzzcoks du terme. L’album assume fièrement sa diversité de styles et d’influences, parfois même au cours d’un morceau (avec souvent des conclusions surprises, comme le coda avec sitars au patchouli qui complète idéalement “Roya”), avec tout de même un semblant de structure procuré par les deux parties de “Ugly Human Heart”. Mais le reste du disque prend surtout un certain plaisir à démentir ce diagnostic

sur la mocheté des sentiments, en alignant les miniatures pop et les couches de guitares électriques euphorisantes. Romano a presque tout enregistré seul dans un studio suédois minuscule, avec sans doute un catalogue Ikea comme unique compagnon, d’où un côté home studio inévitable, mais plutôt que la pirouette technique ou les bidouillages poussés, Romano se plonge dans le mélange des genres qui avait été celui de la pop du milieu des années 60. Il va donc glisser des touches psychédéliques ou des nappes d’orgue Hammond façon “Blonde On Blonde” pour rendre plus imprévisibles et excitantes des compos d’un esprit relativement classique comme “Impossible Green”. C’est cette volonté de relance perpétuelle sur un album très court (moins de 40 minutes) qui arrache forcément l’adhésion à l’écoute. Il y a toujours une idée, un changement de tonalité, un pont pour nous présenter la pop à la fois comme un répertoire très formaté mais aussi, justement, comme l’art de dépasser ces limites.

★★★★

FRANCOIS KAHN

Chris Robinson Brotherhood

“Barefoot in The Head”

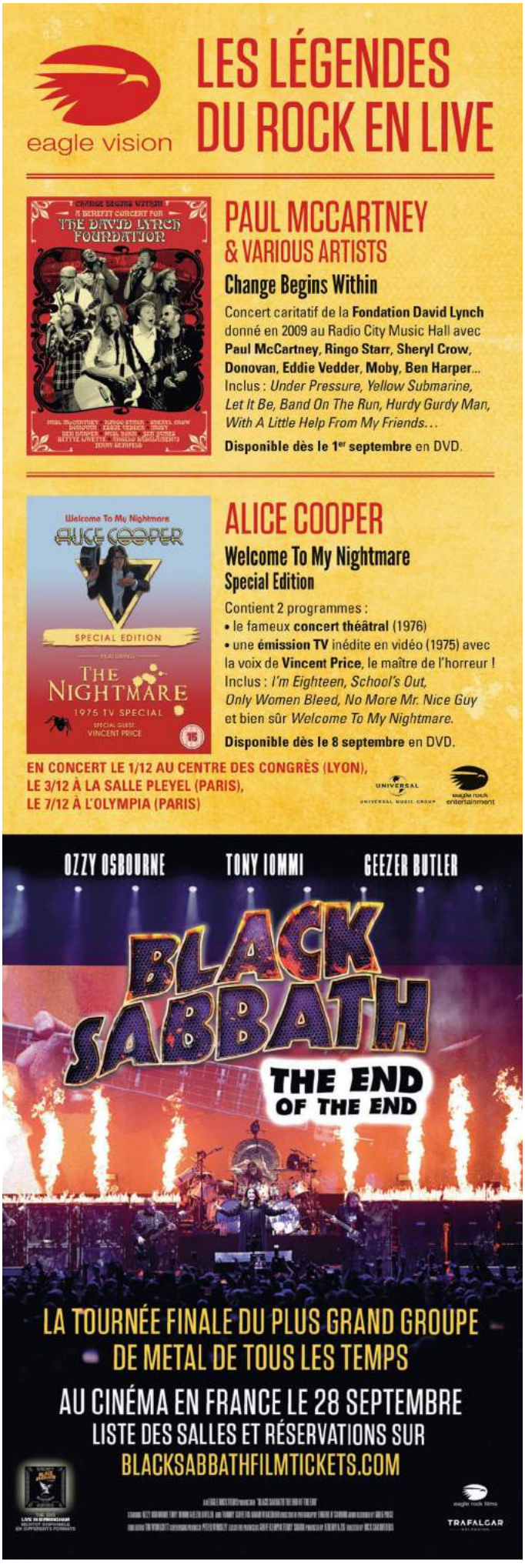
SILVER ARROW

On peut toujours faire confiance à Chris Robinson en matière de déclarations fracassantes. Telles celles prononcées au micro d’Howard Stern, en mai, soldant sa relation avec son frère Rich (“je ne l’aime pas”) ou dégommant John Mayer (“la négation de ce tout ce qu’a incarné Jerry Garcia”). On peut lui faire confiance aussi pour, face au retour de bâton que pareilles saillies pourraient susciter, faire front sur le plan créatif. “Barefoot In The Head” est déjà le cinquième album studio du CRB et arrive un an après le dernier, lequel avait été en sus assorti d’un EP de cinq titres (originaux). Aucune baisse de régime, donc, pour l’ancien chanteur des Black Crowes, mais plutôt une vitesse de croisière optimale tant sa fraternité affiche une musicalité féconde, mature. Si l’idée générale consiste toujours à trouver le point médian entre le terroir américain et le cosmos, cet album est celui qui s’apparente le plus à un voyage, pensé par étapes. Des terres familières, tout d’abord — le Dead de 1972 rencontre Bernie Worrell — des herbages psychédéliques naturels ensuite (“Dog Eat Sun”, la coda de “Blue Star Woman”), avant, dans la partie finale, acoustique, de cheminer le long de calmes prairies (“High Is Not

The Top”, superbe “Glow”, avec le sarod d’Alam Khan). Les ballades sont souvent somptueuses (“She Shares My Blanket”), les mélodies à tiroir, remarquables (“Behold The Seer”)... Dans une autre interview, Chris Robinson mentionnait son désir récent de rejouer des morceaux des Black Crowes. Manière de signaler l’accomplissement du CRB, la constitution d’un répertoire ex nihilo, sans partir de celui qui fit la popularité de son fondateur. A bon entendeur...

★★★★

BERTRAND BOUARD



Disques pop rock

Lana Del Rey

"Lust For Life"

POLYDOR/ UNIVERSAL MUSIC

Avec un titre d'album qui évoque Iggy Pop, Lana livre son meilleur album depuis le premier, "Born To Die". Dès qu'on pose le diamant (ou le faisceau laser, ou le clic droit) sur la première plage, "Love", on est happé par la voix troublante de la diva lascive. *"Regardez-vous, les gamins avec votre musique vintage qui vous arrive par satellite pendant que vous roulez"*. Le choc de l'ancien monde avec les séquences électroniques du nouveau, le tout au rythme d'une Cadillac fifties munie du wifi qui roule à 55 MPH sur une autoroute, quelque part au cœur de l'Amérique en lambeaux... Emile Haynie, complice du premier opus, apporte son expertise à ce titre magique, suivi du gros featuring

de l'album, The Weeknd, qui amène ses beats malades et sa voix de cristal sur ce "Lust For Life" lymphatique et hanté. Les deux invités suivants sont à l'opposé dans le style et dans la pyramide des âges, avec le rappeur A$ap Rocky (29 ans) sur deux chansons ("Groupie Love" et "Summer Bummer") et Stevie Nicks de Fleetwood Mac (69 ans) sur "Beautiful People Beautiful Problems". D'une chanson à l'autre, on reste dans cette ambiance cotonneuse et ces tempos stoppés dans leur élan par la voix trainante et fascinante de Lana, qui se balade à la plage ("13 Beaches"), en festival ("Coachella — Woodstock In My Mind") et dans une Amérique fantasmée où les femmes sont belles comme des déesses ("God Bless America — And All The Beautiful Women In It"). "Heroin" cite Mötley Crüe (inattendu et drôle) et Manson (Charles ou Marilyn) tandis que "Change", superbe ballade, annonce la fin de l'album, avant la coda "Get Free". Envoûtant, mélodique, hanté, maîtrisé. Grand disque, immarcescible bonheur de l'été 2017. ✪✪✪✪

OLIVIER CACHIN

The Districts

"Popular Manipulations"

FAT POSSUM

"Popular Manipulations " est le troisième album sur Fat Possum pour les Districts après "Telephone" en 2013 et "A Flourish And A Spoil" incluant l'épique "Young Blood" en 2015. Lycéens à Lititz, une ville ouvrière de Pennsylvanie, Bob Grote (chant, guitare), Connor Jacobus (basse), Braden Lawrence (batterie) et Mark Larson (guitare), qui sera remplacé dès le deuxième album par Pat Cassidy, forment les Districts en 2009. Après "Telephone", ces supporteurs de Bernie Sanders s'installent à Philadelphie, plus à l'aise au milieu de cette scène musicale bouillonnante. Comme "A Flourish And A Spoil", "Popular Manipulations" est enregistré avec le producteur John Congleton, connu pour son travail, entre autres, avec St Vincent, Black Angels, Angel Olsen, Blondie, FFS (Franz Ferdinand et Sparks), War On Drugs, une formation de Philadelphie dont les Districts sont fans... Cette fois-ci, exit les longues plages de huit minutes, la majorité de ces onze titres, signés collectivement, ne dépasse pas les quatre minutes. Pas de digression, dès "If Before I Wake", on entre directement dans le cœur des histoires au milieu d'un embrasement de guitares et de percussions d'où émerge la voix accrocheuse de Bob Grote. A ranger plutôt du côté des Walkmen, des

Replacements ou des Mystery Lights sans une approche aussi marquée garage 60's, leur rock lyrique et puissant intègre des éléments folk rock, pop à la façon d'Elbow ("Salt"), blues, psychédéliques combinant sens mélodique et férocité sonique. Le lyrisme de "Violet" et de "Ordinary Day", le folk rock de "Why Would I Wanna Be", "Rattling Of The Heart" et "Fat Kiddo", et l'ambiance sombre de "Airplane" se complètent magnifiquement. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Cage The Elephant

"Unpeeled"

RCA/ SONY MUSIC

Depuis l'iconique "MTV Unplugged In New York" de Nirvana, il semblerait que l'album acoustique soit le péché mignon de tout gang étiqueté indépendant, au même titre que le double album. Cage The Elephant, justement, avait commencé son chemin en s'inspirant avec talent du trio de Kurt Cobain, avant de lisser progressivement son approche sonore, jusqu'à faire appel, pour le récent "Tell Me I'm Pretty", à rien de moins que Dan Auerbach. Si les natifs du Kentucky y ont laissé une partie de leur sève originelle, ils y ont gagné une certaine reconnaissance grand public, avec un Grammy Award à la clé. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'aujourd'hui, le groupe achève cette mutation avec un opulent live

quasi-acoustique long de vingt-et-un morceaux où le désormais sextette se voit renforcé par une section de cordes. Un traitement assez radical, qui permet cependant de redécouvrir la qualité d'écriture des frangins Shultz puisque leurs compositions n'en pâtissent aucunement, au contraire même. La vénérable "Ain't No Rest For The Wicked", qui date de 2008, prend ainsi une teinte country folk. Même plaqué sur un violon, le riff très Pixies d' "Aberdeen" est toujours aussi entêtant. L'enragée "Spiderhead" se pare d'une cinglante mandoline et les clochettes retentissent pour le très acclamé tube "Trouble". Les ballades, art dans lequel excelle Cage The Elephant, ont évidemment la part belle ici, et trois étonnantes reprises viennent agrémenter le propos : le disco rêveur d' "Instant Crush" (Daft Punk), "Golden Brown" (The Stranglers) et enfin la pimpante "Whole Wide World", classique de Wreckless Eric. Un nouveau triomphe à prévoir, donc, pour cette collection très pertinente, substantifique moelle d'une formation qui n'en finit plus de grimper.

★★★★

JONATHAN WITT

Dead Cross

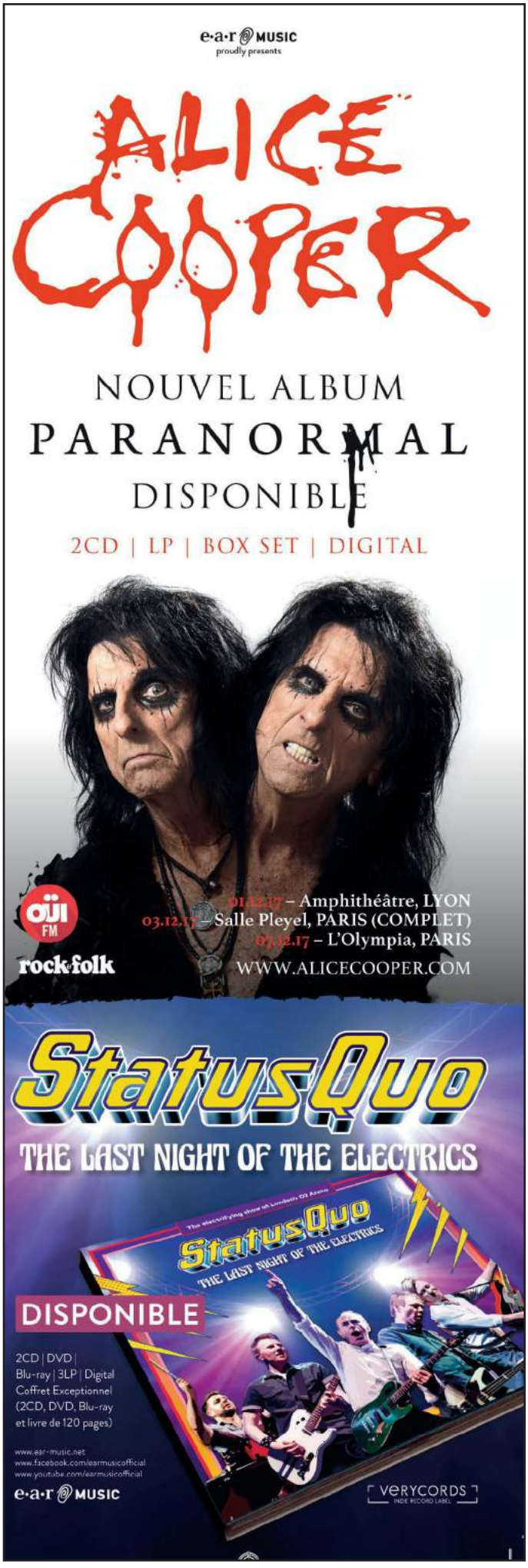
"Dead Cross"

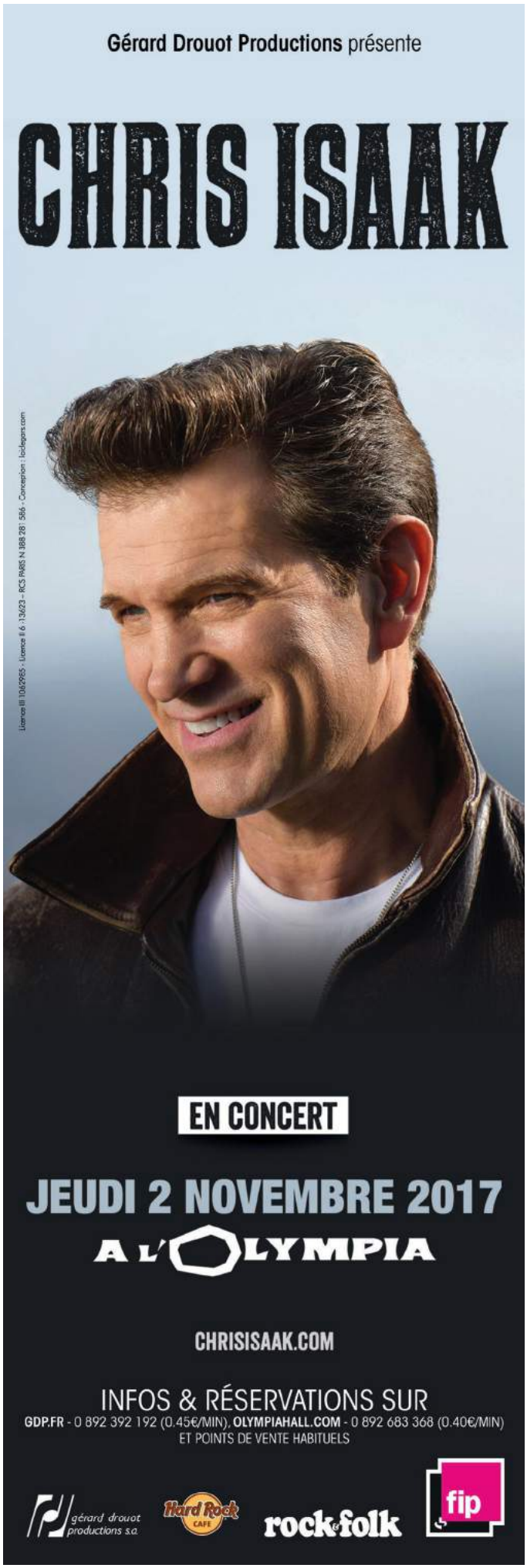
IPECAC/ PIAS

Lorsque Dave Lombardo s'ennuie, après avoir essuyé le split de Philm, son projet expérimental jazz metal, et entre deux tournées avec la reformation des Misfits ou avec les Suicidal Tendencies régénérés, il monte aussitôt un nouveau groupe déjà adulé par les fans, sans qu'ils en aient écouté la moindre triple croche. Sacré meilleur batteur du monde par la communauté metal après avoir circonscrit les limites de la frénésie thrash, Lombardo retrouve ici son compagnon Mike Patton, autre intenable stakhanoviste qui, lorsqu'il achève un chapitre avec Faith No More, enchaîne lui aussi les disques en balayant un spectre impossible. Les deux hommes s'entendaient déjà comme deux autistes dans leur Fantômas : Dead Cross en est quelque part le prolongement, avec les dérangés Michael Crain à la guitare (Retox) et Justin Pearson à la basse (The Locust). Au beau milieu de ces vingt-neuf minutes aussi oppressantes qu'hystériques et sans le moindre temps mort, la seule respiration possible provient d'une reprise reconnaissable du "Bela Lugosi's Dead" de Bauhaus. Autour, les missives asphyxiantes combinent énergie punk, rythmiques

slayeriennes ("Divine Filth"), breaks schizophrènes et étalage de folie créatrice, Patton démultipliant ici tout l'éventail de son organe — entre cris porcins à l'abattoir et cent autres façons de hurler. La chose est produite par Ross Robinson (Slipknot, At The Drive-In, Sepultura, Amen), ravi d'agiter tout ce petit monde jusqu'à "Church Of The Motherfuckers", apothéose expiatoire. ★★★

JEAN-CHARLES DESGROUX





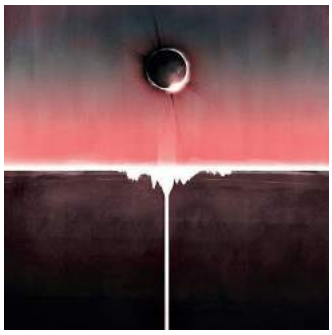
Disques pop rock

Mogwai

"Every Country's Sun"

ROCK ACTION/ PIAS

Que se passe-t-il chez Mogwai ? Le guitariste John Cummings a mis les bouts, et le groupe de Glasgow formé en 1995, qui a récemment fourni la bande-son d'un documentaire sur Hiroshima ("Atomic : Living In Dread And Promise" de Mark Cousins), signe aujourd'hui son neuvième album. Enregistré aux studios Abbey Road et produit par Dave Fridmann (The Flaming Lips, Sparklehorse, MGMT), qui avait déjà supervisé les premiers disques il y a une quinzaine d'années. "Every Country's Sun" ouvre, poussée par une ligne de basse qui roule sur de vastes territoires cinématographiques pas très éloignés des dernières productions musicales de John Carpenter, et rappelle tranquillement que le quatuor écossais



a toujours le sens de la formule pour mieux définir que quiconque l'indéfini ("Coolverine"). Avec patience et foi inaltérable dans le son, le rock épique de Mogwai reste majoritairement instrumental, à l'exception du titre suivant ("Party In The Dark"), sans doute le plus indie pop à ce jour, entre Wire et New Order, et d'un autre un peu plus loin, où le guitariste Stuart Braithwaite susurre plus qu'il ne chante vraiment. Une musique déprimante mais réconfortante sur un tapis de fuzz et d'orgue hypnotique, parfois franchement intense ("Crossing The Road Material " monte vraiment très haut), ou simplement splendide ("Battered At A Scramble"), auprès duquel il fait bon venir se réfugier en ces temps turbulents. Parfois qualifié de post-rock, Mogwai sonne d'abord comme un groupe de rock, voilà qui rassure un peu. Derrière chaque soleil, il y a toujours du rock et ça roule, ainsi va la vie. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Steven Wilson

"To The Bone"

CAROLINE

Guitariste (brillant) et chanteur, Steven Wilson se produit régulièrement sur scène, mais est surtout un boulimique, un obsessionnel du travail en studio qui ne s'arrête jamais de produire, mixer, remixer, composer, remasteriser pour lui et pour les autres, ressortant actuellement une bonne partie de la discographie de son groupe, Porcupine Tree, en vinyle. Présenté comme le nouveau roi du rock progressif, son spectre musical s'étend bien au-delà d'un genre dont la définition elle-même est assez floue. A une bonne dose de pop et de psychédélisme et à une grosse pincée de metal, se rajoutent des rythmiques funky et des sonorités électroniques. Cinquième album sous son nom, paru un peu plus de deux ans après "Hand. Cannot. Erase.", "To The Bone" concentre toutes ces influences en une alchimie si personnelle qu'elle en est immédiatement reconnaissable et identifiable. Comme souvent, les textes collent à l'actualité et décrivent le chaos tout à la fois technologique et religieux qui nous entoure. Aux côtés du bassiste Nick Beggs, spécialiste du Chapman Stick, du batteur Jeremy Stacey, de David Kollar, guitare, et d'Adam Holzman aux claviers, collaborent ponctuellement

la chanteuse israélienne Ninet Tayeb, Sophie Hunger, l'harmoniciste Mark Feltham et Andy Partridge. Si "To The Bone" et "Song Of I" évoquent Peter Gabriel, "Refuge" possède le lyrisme mélancolique de Talk Talk deuxième époque et le long "Detonation" la folie orgiaque du génial Todd Rundgren, chacun des onze titres porte la marque d'un Steven Wilson transcendant ses influences pour bâtir un univers suffisamment riche pour que les soixante minutes de l'album ne provoquent aucune lassitude. Une chose rare.✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Little Barrie

"Death Express"

NON DELUX/ DIFFER-ANT

Barrie Cadogan (chant, guitare) fait partie de Polska à Nottingham avant de se lancer dans sa propre aventure en 1999. Avec Wayne Fullwood (batterie) et Lewis Wharton (basse), il adopte la si exigeante formule du power trio et enregistre "We Are Little Barrie" (2005, coproduit par Edwyn Collins) puis "Stand Your Ground" (2007). Le groupe accompagne Paul Weller ("22 Dreams") et Mareva Galanter ("Happy Fiu"). Parallèlement, Barrie Cadogan joue avec Morrissey et surtout Primal Scream. La batterie confiée à l'inventif Virgil Howe (fils de Steve), Little Barrie retrouve le studio d'Edwyn Collins pour "King Of The Waves" (2010) et "Shadow" (2013). Au fil des disques, le style soul/ pop/ garage se durcit avec toujours plus

de distorsion, une évolution poursuivie par "Death Express" à la durée généreuse (20 titres). L'appellation DIY est appropriée, l'album étant enregistré avec deux MacBooks et un magnéto dans le studio de répétition. La formule est d'abord adoptée pour la chanson destinée au générique de "Better Call Saul" qui succède à "Breaking Bad", série télévisée à succès. Enthousiasmé par le résultat, le trio enregistre tout l'album de cette manière qui, quoique plutôt brutale, n'exclue pas un savant travail sur les riffs, les voix (souvent en retrait), les mélodies, etc. Les textes abordent différents thèmes, une tournée en Californie ("I5CA") ; l'excès de surveillance ("'Copter") ; le contrôle des manifestants ("Molotov Cop") ; le culte de l'argent (psychédélique "Vulture Swarm")... Avec grâce, Little Barrie jongle avec les références 1960-70 du classic rock qu'il pimente d'une indispensable dose de modernité. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Gogol Bordello

"Seekers And Finders"

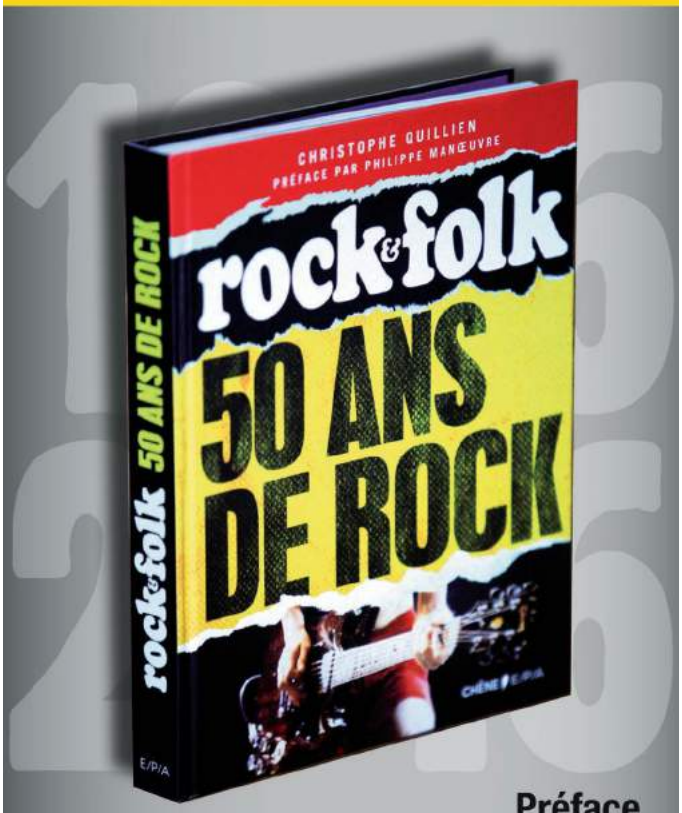
COOKING VINYL

Toutes les choses passent, voire trépassent. Pas Gogol Bordello, qui persiste à faire la fête avec ce septième album qui fait suite à "Pura Vida Conspiracy" sorti voilà quatre ans. S'il tire son nom de l'écrivain russe Nicolas Gogol, le groupe gypsy punk new yorkais, désormais composé de neuf membres, fait grimper l'adrénaline depuis 1999 et symbolise mieux que quiconque la résistance à la tonne de grisaille qui s'abattit sur Manhattan un certain 11 septembre. En 2017, la famille agitée poursuit sa route éthylique, entre deux cuites à la vodka, musique gitane d'Europe de l'Est, Ruts et Mano Negra, avec un enthousiasme non feint et une gaieté communicative, où pointe également une certaine mélancolie. Si Gogol Bordello reste une redoutable machine scénique et qu'Eugene Hütz finit régulièrement sur le bar, l'écriture est devenue plus dynamique et mature, mais le groupe gère bien la crise de la quarantaine. Après avoir observé travailler Steve Albini, Victor Van Vugt ou Rick Rubin, le chanteur moustachu produit à son tour cet album organique et conceptuel, poussé par un accordéon, une trompette et surtout le violon magique de Sergey Ryabtsev. "Walking On The Burning Coal" qui évoque

les rites de passage et le duo avec Regina Spektor sur le titre éponyme s'imposent comme de grandes chansons, appelées à devenir de futurs classiques à reprendre en chœur. Sur "Saboteur Blues", le groupe livre même sa réinterprétation du cogito ergo sum de Descartes où il s'agit de ressentir, percevoir et expérimenter avant de penser. Avec "Seekers And Finders", Gogol Bordello a en effet toutes les raisons d'être, et en premier lieu, sûr de lui. ✪✪✪

VINCENT HANON

LE LIVRE ÉVÈNEMENT



Préface
de Philippe Manœuvre

35€
+ frais de port

Rock&Folk,
50 ans de rock

retrace l'épopée du rock'n'roll à travers les interviews, photos, et articles les plus marquants de l'histoire du magazine.
Des pionniers aux sons d'aujourd'hui, des Rolling Stones aux Whites Stripes, du rock français au pub rock, de la naissance du "hard" à la vague punk, des grands festivals à la new wave, Rock&Folk est plus que jamais "au service du rock'n'roll depuis 1966".

Disponible sur
boutique.editions-lariviere.fr

Disques pop rock

Magnetix

"Live In San Francisco"

CASTLE FACE/ DIFFER-ANT

Ce concert américain enregistré dans une cave californienne débute par un "On est les Magnetix de Bordeaux, merci pour tout San Francisco..." dans un anglais des plus délicieux, lancé par un Looch Vibrato (voix et guitare) apparemment plus que ravi d'être là, de l'autre côté du monde, pour envahir les oreilles locales de son rock garage psyché cold noise barbelé et vicelard, toujours évidemment accompagné d'Aggy Sonora aux fûts. D'entrée, on sait qu'ici la saturation sera reine et la sauvagerie obligatoire, les murs dégoulinants de sueur et l'électricité sans tabou. D'entrée, on jubile à l'idée que deux Français font danser, hurler, jouir le peuple qui a inventé le genre, en revisitant leur discographie grenade

en neuf chansons, avec des titres comme "Mort Clinique", en français et moins rapides, à la dépression reptilienne et impeccable. Et, surtout, beaucoup d'hymnes souterrains sous speed et sans concession. Il y a en guise d'apéritif "Growing Up", combat de tranchée qui ricane et en redemande, "Feel High (When I Die)", trip rouleau compresseur admirable, "Living In A Box", série de coups dans la tronche et les burnes absolument parfait, "Impaction" et sa perceuse qui fouille l'âme, "LR6", cavalcade de l'autre côté des ténèbres, cheval d'apocalypse très bien monté, "Rest Of My Life", un robot avec un cœur de vengeance et des yeux qui crachent des flammes, il y a tout l'univers du duo, toute l'énergie du désespoir, toute la volonté d'honorer le bruit, le vrai, celui qui libère et élève. "Break Up The Phone" clôt cette soirée à San Francisco sans lever le pied, ultime assaut, dernière charge héroïque. On en sort chancelant, un sourire pas soldé au visage. ✪✪✪

JEROME REIJASSE

En Attendant Ana

"Songs From The Cave"

MONTAGNE SACREE/ BUDDY RECORDS

Oser. Oser le lo-fi, oser le romantisme, oser montrer ses failles, oser faire sonner les guitares aiguës, oser l'enregistrement live, oser la basse au fond du mix, oser l'honnêteté, oser garder les faussetés, oser les arrangements de trompette, oser avoir 25 ans et ne pas s'en excuser, oser faire un premier disque qui semble ne tenir sur rien sinon sa propre foi, sa propre énergie... En Attendant Ana, jeune groupe parisien, ose sortir son premier disque, enregistré dans une cave et atteindre le petit miracle. A l'écoute, les plus anciens penseront aux Pastels (la trompette), aux Vaselines et aux Raincoats (les guitares, la voix féminine), pendant que les plus jeunes, génération de la synthèse, n'entendront que le Velvet Underground. Tous auront raison, s'ils ne s'arrêtent pas à cela. Car En Attendant Ana propose plus qu'une invocation : il propose un répertoire. Ici, six chansons, dont quelques merveilles. Quand le chant se fait légèrement trop haut, que les notes égratignent la justesse, que la rythmique court après la mélodie, puis, qu'enfin, explose un refrain consolateur. "In The End" est de cet acabit quand "Time" surnage dans la production pop actuelle. L'orgue de "Running", sa coda de basse,

l'étrange lumière dégoulinante des refrains, autant d'effort pour en arriver à ce dernier couplet, presque parlé, bourré d'un espoir qu'on ne saurait identifier. Peut-être est-ce la promesse que ce truc ne mourra jamais, qu'à chaque génération, quelques garçons et filles se retrouveront autour d'instruments martyrisés pour y graver ce que l'on ne saurait dire ? Si c'est cela, nous inscrivons En Attendant Ana dans la catégorie meilleure espoir : celui que le groupe nous donne.
✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Unkle

"The Road Pt. 1"

SONGS FOR THE DEF/ DIFFER-ANT

Six albums en 19 ans, et le dernier ("Where Did The Night Fall") date de 2010. James Lavelle, l'âme d'Unkle, n'est pas du genre à encombrer les étagères des fans de son projet trip-hop qui démarra en fanfare avec le splendide "Rabbit In Your Headlights" featuring Thom Yorke, accompagné d'un clip fou avec Denis Lavant. En 2017, le fondateur du label Mo Wax cultive sa mélancolie orchestrale sur ce disque élégant. Dès le sublime "Farewell", ouvert par le piano de Jack Leonard, le ton est donné : majestueux et downtempo. "Nowhere To Run/ Bandits" fait penser à du Depeche Mode organique, avec en plus les guitares menaçantes de Twiggy Ramirez (ex-acolyte de Marilyn Manson), tandis que

pour "The Road", c'est Andrew Innes de Primal Scream qui apporte ses six cordes, transformant un titre spatial en une ritournelle rock épique surplombée des vocaux atmosphériques d'Eska, une chanteuse londonienne d'origine zimbabwéenne (également présente sur "Farewell" et "Looking For The Rain"). La lente montée du morceau est superbement mise en scène et le soin apporté à la production globale est remarquable. Loin des tendances, Lavelle suit sa route et construit un décor audio inédit, ni dancefloor ni ambient, avec des invités peu connus comme la chanteuse Ysée, le Londonien Elliott Power et Mïnk alias Dorian Lutz, tous trois présents sur "Cowboys Or Indians", au beat tordu et aux sonorités venues d'ailleurs, sous influence Tricky/ Bristol. On termine le trip sous les sanglots longs des violons de "Sick Lullaby", final flingué rehaussé par la voix feutrée de Keaton Henson, artiste aussi fascinant qu'introverti qui déclara au Guardian que "donner un concert, c'est comme assister à une orgie avec sa femme". ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Songhoy Blues

"Résistance"

TRANSGRESSIVE/ FAT POSSUM

Passé toute frontière, Songhoy Blues entre en résistance. Originaire du Nord du Mali, le groupe desert blues a fui cette vaste zone aride après une incursion islamiste pour aller se poser à Bamako. Soutenu dès 2013 par Damon Albarn, Julian Casablancas et Nick Zinner de Yeah Yeah Yeahs, le quatuor gonflé à bloc emmené par Aliou Touré chante en bambara, songhaï, français et anglais sur son deuxième album électrique. Songhoy Blues apporte d'abord l'esprit de la fête tout au long de ces douze titres dansants et une vision positive de l'Afrique, trop souvent associée à la guerre et à la famine, en appelant chacun à prendre ses responsabilités et son destin en main. "Résistance" s'ouvre sur "Voter" où le groupe précise d'entrée : "On ne vote pas si la situation ne change pas." Sous l'impulsion de la guitare de Samba Touré et du groove hypnotique d'Oumar Touré et de Nathanael Dembélé, Songhoy Blues constate aussi que la religion est "un faux prétexte", évoque la vie nocturne à "Bamako" et le "Sahara" en compagnie d'Iggy Pop, qui prévient qu' "il n'y a pas de pizza, ni de Kentucky Fried Chicken" dans l'immense désert où de nombreux réfugiés, partis de Lybie, Syrie ou du Mali chercher une vie meilleure en Europe,

n'ont trouvé que la mort. Enregistré à Londres par Neil Comber (M.I.A., Django Django, Crystal Fighters), "Résistance" fait fructifier l'héritage musical laissé par Ali Farka Touré et Tinariwen, mais trace aussi le lien avec l'afrobeat et le hip-hop sur des titres comme "Mali Nord" avec Elf Kid de The Square. Au-delà de la world music, Songhoy Blues offre surtout la musique la plus vivante d'aujourd'hui. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

ROCK & FOLK ET LA FNAC
PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION

CLUB VINYL fnac rock&folk ®
® un label Fnac

PETER GABRIEL
Birdy
Première incursion de Peter Gabriel dans les B.O. de films, *Birdy* est un album incroyablement sombre et torturé. Introspectives et méditatives, les compositions sont riches *(The Heat)*, les arrangements multiples *(Under Lock and Key)* et la production stupéfiante *(Close Up)*. Un joyau négligé !

THE LA'S
The La's
Avec cette pépite incontournable, ce groupe aura fait d'une pierre, deux coups : réaliser un album qui avait dix ans d'avance sur son temps et faire durer le mythe avec de l'éphémère. Un album hors du temps, redevable au passé, pointant vers l'avenir, mais ne faisant partie d'aucun des deux.

SIOUXSIE & THE BANSHEES
Superstition
À l'image du rose qui habille la pochette, la musique de *Superstition* est pop et douce. Si *Fear (Of Unknown)* et *Drifter* sont des classiques, *Kiss Them for Me* signe l'entrée du groupe dans les *charts* américains et *Silly Thing* est une vraie pépite !

THE STOOGES
Heavy Liquid – The Album
Revivez, en 17 chansons, la puissance qui anime les Stooges entre 1972 et 1973. Composé essentiellement d'*outtakes* et de démos, *Heavy Liquid* fait l'effet d'un pavé reçu en pleine face ! Crasseux, braillard, hargneux et punk à souhait… tout y est !

TEXTES : CHARLIE CHOFFLET

rock&folk fnac

Réédition du mois

Television Personalities

"... AND DON'T THE KIDS JUST LOVE IT", "MUMMY YOUR NOT WATCHING ME", "THEY COULD HAVE BEEN BIGGER THAN THE BEATLES", "THE PAINTED WORD"

Fire

Direction les sixties

Fin des années 70… Après le séisme punk, l'Angleterre est emportée par une grande vague rétro. Le succès des Jam, des Specials, de Madness et du film "Quadrophenia" envoie une grande partie de la jeunesse dans la machine à remonter le temps, direction les sixties. Mais les revivals mod et ska ne sont que la partie visible de l'iceberg. Derrière ces stars, d'autres vivent très différemment leurs obsessions et cela s'accentue encore lorsqu'arrivent les années 80. Les Damned font un album sixties sous le pseudonyme de Naz Nomad & The Nightmares, XTC fera de même sous l'appellation Dukes Of Sratosphear, Robyn Hitchcock, avec ou sans les Soft Boys est littéralement hanté par Syd Barrett. A Londres, des soirées néo-psychédéliques sont organisées dans des clubs comme Alice In Wonderland (dont le DJ allait devenir chanteur de Doctor And The Medics) ou le Groovy Cellar, et même Paul Weller se met à porter des chemises paisley et place des bandes de guitares inversées sur les albums des Jam. La mode n'est plus à 1965 mais à 1967 et soudain, l'acide remplace le speed. Dans l'ombre de cette tendance envahissante se terre un génie, Dan Treacy. Avec son groupe, les Television Personalities, il a déjà sorti quelques singles bricolés assez amusants ("Where's Bill Grundy Now ?", "Part Time Punks") faisant preuve d'une ironie aussi développée que d'une naïveté et une authenticité très touchantes. Avec l'aide de son ami Ed Ball, Treacy invente quelque chose d'indescriptible, radicalement différent du revival mod, du psychédélisme avec farfisa et solos de guitare à la mode indienne, et également très différent de ce que pratique son cousin éloigné Robyn Hitchcock à l'époque. C'est une sorte de pop lo-fi ultra mélodique, chantée d'une voix fragile d'excentrique resté en enfance. En 1980, les TVP's sortent enfin leur premier album, "...And Don't The Kids Just Love It". Sur la pochette, Patrick Macnee et Twiggy annoncent la couleur. A l'intérieur, "I Know Where Syd Barrett Lives" enfonce le clou. Treacy vit dans une fantaisie sixties fantasmatique : ses chansons merveilleuses embarquent l'auditeur dans un voyage féerique, bercé de guitares acoustiques qui sonnent comme celles des Kinks, et d'autres électriques aux sonorités bizarrement twang ou surf. Les melodies sont enchanteresses, nous sommes au Pays des Merveilles : jamais un disque lo-fi n'a aussi bien sonné. Un an après, "Mummy Your *(sic)* Not Watching Me", plus sombre, confirme le talent magistral de ce groupe hors du commun et de son principal compositeur qui envoie encore des merveilles indescriptibles ("Where The Rainbow Ends"). Après le départ de Ed Ball, parti rejoindre The Times, d'orientation nettement plus mod (il participera plus tard à la naissance de Creation Records) sort la compilation "They Could Have Been Bigger Than The Beatles" réunissant singles, titres réenregistrés et reprises déconstruites des Creation ("Painter Man", "Making Time") et d'autres cathédrales comme "David Hockney's Diary" ou "The Boy In The Paisley Shirt" dans laquelle Treacy cite le Groovy Cellar Club. En 1984 sort l'époustouflant et dévasté "The Painted Word" qui se pose comme un chef-d'œuvre dès le premier titre, "Stop And Smell The Roses". Cette perle noire arrive au moment où l'influence des Television Personalities s'apprête à recouvrir de ses ailes de géant beaucoup de groupes débutants ou en devenir. Les plus évidents sont évidemment les Pastels, Jesus & Mary Chain, Alan McGee au sein de Biff Bang Pow!, et toute l'école dite C-86. Plus tard, Pavement, Anton Newcombe, les Magnetic Fields et MGMT avoueront régulièrement leur admiration pour le talent exceptionnel de Dan Treacy. Lequel s'est mis à partir dans une triste dérive. Emprisonné (sur une péniche !) six ans pour divers vols motivés par son addiction aux opiacés, cette âme tourmentée s'est retrouvée SDF avant de faire un AVC dont, dit-on, il serait en train de se remettre après avoir subi une operation du cerveau. Car c'est bien le drame habituel qu'a connu Treacy : sa musique géniale, vénérée par des dizaines de musiciens devenus très riches, n'a jamais connu le succès qu'elle méritait. Artisanale, hésitante bien que truffée de details montrant une authentique concentration, elle ne pouvait de toute evidence, passer à la radio ou sur MTV... Ces quatre albums chichement réédités (pas de notes de pochettes, pas de bonus) sont là pour découvrir ou se replonger dans l'univers tellement singulier d'un songwriter pas comme les autres, être sensible peuplé de rêves, pas si éloigné, finalement, de ce Syd Barrett qu'il chantait il y a 37 ans.

Photo DR

NICOLAS UNGEMUTH

Pas du rock progressif

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Ramones

"LEAVE HOME – 40TH ANNIVERSARY EDITION"

Warner

Et hop : six mois après la bombe initiale "Ramones", les zouaves de Forest Hills envoyaient un deuxième coup de batte avec "Leave Home", sorti en janvier 1977, réédité aujourd'hui en grande pompe (le coffret contient l'album original remasterisé, un nouveau mix, le 33 tours ainsi que toutes sortes de raretés, rough mixes, etc.). Inutile de dire qu'à l'époque, les groupes punks anglais n'avaient pas encore publié grand-chose... Le fait est que lorsque le groupe avait signé chez Sire début 1976, il avait déjà dans sa besace une trentaine de morceaux, dont une moitié fut dispatchée sur le premier album et l'autre sur le deuxième. Les intéressés ont prétendu les avoir enregistrés dans la chronologie de leur écriture pour *"montrer un certain développement"*, bref, une sophistication se développant au fil des titres. On ne peut pas dire que "Leave Home" soit du rock progressif, mais tout de même, il montre une certaine évolution par rapport à son prédécesseur. D'abord, il sonne nettement mieux : avec Tony Bongiovi et Ed Stasium aux manettes, le disque a nettement plus de volumes et de relief que "Ramones". Ensuite, pour les compositions, les Ramones dévoilent pour la première fois leur amour pour la pop adolescente dramatique, et "What's Your Game" ou "I Remember You" font baisser la moyenne des tempos avec une efficacité impeccable. "Leave Home" est aéré là où "Ramones" n'était qu'une suite de coups de masse sur la tête. Pour le reste, c'est-à-dire les titres classiquement ramonesques, c'est la fête à Neu-Neu et les garçons envoient un paquet de réjouissances amenées à devenir des classiques de leur répertoire. De "Gimme Gimme Shock Treatment" à "Commando" en passant par "Pinhead", "Suzy Is A Headbanger", "You're Gonna Kill That Girl", "Carbona Not Glue", "Glad To See You Go" et son passage en hommage aux Shangri-Las, c'est un déluge incessant caractérisant parfaitement l'âge d'or des Ramones qui ne durera encore que le temps de quelques (deux ou trois) albums.
Lorsque sort le disque, la situation des Ramones est complexe. Vénéré par la meilleure presse rock, le groupe est adulé à Los Angeles et à Londres où chacun de ses membres passe pour un roi mage. Mais aux Etats-Unis, dès qu'ils quittent New York et la Californie, c'est une autre affaire : les salles sont vides, ils se font siffler et huer par des chevelus réclamant "Freebird"... Les ploucs yankees ne sont clairement pas prêts pour cette dose de speed. Pourtant, les Ramones ne ménagent pas leur peine et tournent sans cesse (d'où le titre de l'album) dans des conditions minables afin de concrétiser ce succès que leur promet une critique souvent en extase. Mais rien ne marche vraiment, d'autant que les radios refusent de passer ces vignettes pourtant tubesques à leur manière. Enfin, il y a ce problème de perception : même les critiques les plus énamourés ne peuvent s'empêcher de sortir le mot blessant... Les Ramones sont une *blague* et leur deuxième album est leur deuxième blague. Il faut dire qu'en cette seconde moitié des seventies marquée par les Eagles ou Fleetwood Mac, dès qu'on ne chante pas les camions, l'autoroute, l'Alabama, la campagne ou les *"oiseaux libres"*, on passe rapidement pour un farceur. Et pour les textes, les Ramones y sont allés fort : *"Règle 1 : les lois germaniques. Règle 2 : sois gentil avec ta maman. Règle 3 : tu ne causes pas aux communisses. Règle 4 : mange du salami casher."* ("Commando"). En gros, les chansons parlent de Burger King, de haches, de colle à rustine, s'inspirent de "Freaks" et implorent des électrochocs. Les paroles de certains titres font six à huit lignes ("I Remember You", "What's Your Game", "Pinhead"). Alors forcément, à l'époque de "Hotel California", tout cela ne peut qu'être une plaisanterie. Pour notre part, c'est une analyse osée qui supposerait que Johnny et Dee Dee Ramone avaient un sens de l'humour. Il est plus probable que les garçons aient tout simplement écrit ce qu'ils avaient en tête, et leur tête était farcie de comics, de films d'horreur, et d'images urbaines de New York et ses environs. L'hypothèse de la blague est en fait assez peu crédible et est même une sorte d'insulte à la révolution apportée par le groupe qui consistait, tout simplement, à faire fi de tout ce qui était supposé marcher à l'époque aux Etats-Unis (et même de ce que pratiquaient leurs amis *punk* comme Patti Smith, Television, etc.). Pas de solos de guitare, pas de roulements de batterie, pas de claviers et des paroles brutes, simples, réalistes décrivant dans toute sa nudité le quotidien d'un adolescent des banlieues en 1976. C'est tout. Négliger cela et faire passer les Ramones pour une bande de clowns, c'est les prendre pour ce qu'ils n'étaient pas.

The Inmates

"THE ALBUMS 1979-82"

Lemon/ Warner (Import Gibert Joseph)

Au menu, trois albums de pur rock'n'roll fabuleusement envoyé par Bill Hurley. La grandeur des Inmates tient dans la modernisation de l'héritage pub rock de leurs pères putatifs Dr. Feelgood. Avec la production du génial Vic Maile (Motörhead, Dogs, Godfathers, qui dit mieux ?), le groupe dynamitait le genre en gommant légèrement les influences blues pour mieux revisiter le garage ("Dirty Water" des Standells, "Talk Talk" de Music Machine), le British Beat ("Midnight To Six Man" des Pretties), ou la soul et, globalement, grossir le son

Photo Danny Fields-DR

rock&folk

JE COMMANDE : ☐ PACK KC 50 € ☐ PACK JR 50 €

PRÉNOM/NOM.....

ADRESSE.....

CP..... VILLE.....

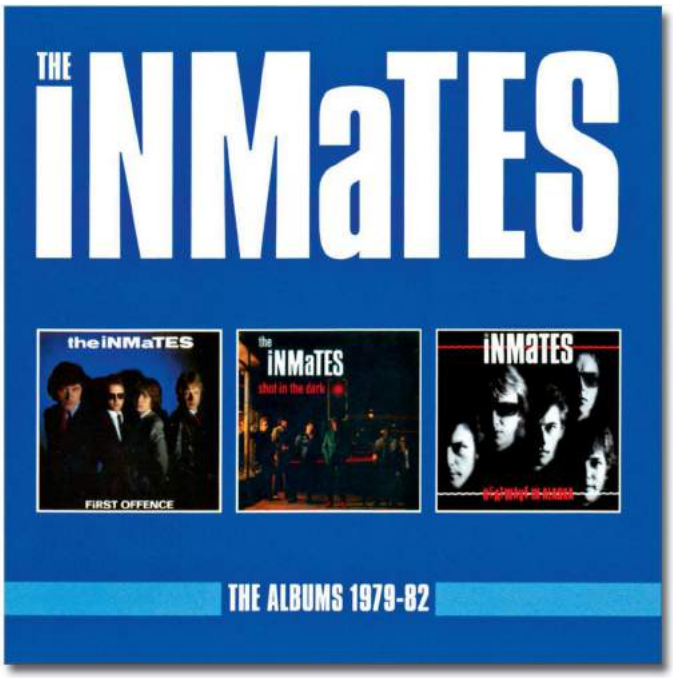
PAYS..... EMAIL.....

Port : 1 Pack Collector 10 € (Etranger 15 €) / 2 à 3 Pack Collector 7 € (Etranger 10 €) / 4 à 6 Pack Collector 13 € (Etranger 19 €)

Soit ..... € + ... € (Port) Commande et Chèque à l'ordre de

HVC MUSIC - BP 44 - 83380 LES ISSAMBRES CEDEX (FR)

www.bigbeatrecords.fr - bigbeatorders@orange.fr



d'un pub rock peinant à trouver sa place en ses années post-punk. Avec la voix de Hurley, immense soulman, la guitare super tranchante de Peter Gunn, ces Anglais sortaient en 1979 un album parfait au titre formidable ("First Offence"), suivi de "Shot In The Dark" un an plus tard, également sensationnel, puis le mitigé "Hotwave In Alaska" en 1982. Tout cela est réuni dans un petit coffret remasterisant idéalement les albums originaux. Une certaine idée du purisme rock'n'roll dont les amateurs français ont toujours été friands (une réédition du fabuleux "Meet The Beatles" serait également bienvenue).

"BIRTH OF SOUL SPECIAL DETROIT EDITION 1961-1964"

Kent (Import Gibert Joseph)

La préhistoire de la soul est une époque invariablement fascinante : ce n'est pas encore l'époque des chefs-d'œuvre, mais c'est celle de la naissance. A la croisée des chemins entre R&B, gospel et ce qu'on nommait à l'époque *pop* (la facette commerciale et orchestrée de la musique noire), les 24 titres ici réunis montrent ce qui se pratiquait à Detroit entre 1961 et 1964 ailleurs que chez Tamla et Motown. Principalement sortis chez Wand, Atlantic, Ke Ke, Temple ou Serock, les chansons de Barbara Lewis, Vivian Collins, Gino (qui n'est pas le pseudonyme de Geno) Washington, Tony Clarke, Melvin Davis ou Laura Johnson montrent sous le microscope un genre en train de se chercher puis de se trouver. Très beau travail, une fois de plus, de la maison Kent, au service de la soul depuis plus de trois décennies.

Eyeless In Gaza

"ORIGINAL ALBUMS"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

On nous informe qu'il reste des fans de ce groupe new wave très déprimant, sans doute *"pro-palo"* comme on dit dans les milieux militants, alors nous signalons à leur attention l'existence de ce coffret réunissant les quatre premiers albums sortis entre 1981 et 1982 (ce qui fait beaucoup tout de même) enrichis d'un EP et d'un CD de raretés. La voix de Martyn Bates sonne toujours comme le mélange cauchemardesque d'un David Sylvian (vrai patronyme :

David Batt, ça calme) qui aurait mangé trop de piments avec la chèvre pleureuse de Talk Talk, Mark Hollis, subissant un violent gang bang. Derrière, un mélodica, quelques synthés et de vagues percussions exotiques garantissent l'ambiance festive. Champagne et lâcher de vachettes, les gars !

Susana Estrada

"THE SEXADELIC DISCO-FUNK SOUND OF"

Espacial Discos

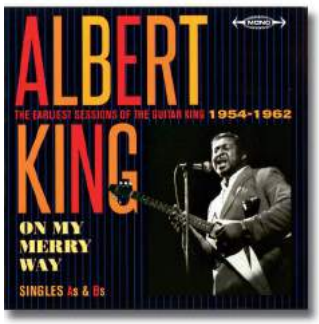
L'été n'est pas fini : il reste hélas quelques semaines de moiteurs en tous genres favorisant différentes mycoses. L'époque est parfaite pour écouter les chansons de la *"diva érotique"* Susana Estrada naviguant entre disco et funk que les fans de Bertrand Burgalat peuvent lui acheter pour son anniversaire (envoyer à la rédaction qui transmettra). Comme on dit dans "Les Beaux Gosses" : *"Chaussette !"*

Albert King

"ON MY MERRY WAY – THE EARLIEST SESSIONS OF THE GUITAR KING 1954-1962"

Jasmine

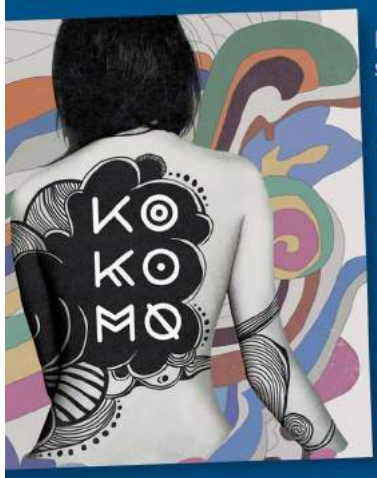
Bizarrement, un nombre étonnant de guitar heroes, comme on disait dans le temps, anglais (Eric Clapton, Peter Green) ou américains (Stevie Ray Vaughan), ont toujours avoué adorer les instrumentistes du blues les plus ennuyeux (il est vrai que copier Charlie Christian ou Cliff Gallup était un peu plus compliqué ; ça, seuls Jeff Beck ou Brian Setzer



plus tard y arriveraient). Avec BB King, Albert du même nom remporte la palme de l'ennui : pas du genre fantasque comme Buddy Guy, ni inventif et supra nerveux comme Albert Collins, il fumait sa pipe et se contentait d'arpenter les cinq ou sept notes de sa gamme pentatonique dans tous les sens selon un rituel invariablement inchangé : on *bende* la corde de sa grasse Gibson comme un taureau à la deuxième mesure, et on ponctue chaque refrain chanté d'une suite de notes jamais surprenantes pour mieux enrober des morceaux toujours prévisibles. Sa voix très commune, comme celle de BB, achève d'endormir le client, même si ces premiers enregistrements sonnent limite hardcore punk en comparaison avec ceux qui allaient le rendre célèbre quelques années plus tard chez Stax. Vos paupières sont lourdes, etc. : on ne troquerait pas un seul morceau de Lightnin' Hopkins contre les œuvres complètes d'Albert. ❑

LES IMPORTS du mois
GIBERT JOSEPH

Ko Ko Mo
"Technicolor Life"
LMP Musique



Mis en valeur lors de la session 2015 des Trans Musicales de Rennes, Ko Ko Mo, que certains présentent déjà comme une véritable révélation du festival à l'instar de Birth of Joy, propose une déflagration d'énergie bouillonnante et brute alliant spontanéité et mélodie blues survoltée.

Les gars de Ko Ko Mo font du bruit comme quatre et ne sont pourtant que des duettistes de choc. Allez, à peine 3 ans d'existence, et le groupe se taille déjà un beau succès sur les scènes françaises, européennes et internationales: une vérification s'impose pour la grande joie de nos yeux et nos oreilles. Des vidéos existent, en attendant de les voir en concert près de chez vous lors de cette tournée française qui prendra (momentanément) fin en décembre. Plus de 30 dates à venir, qui fait encore cela ? Ils ont le sens de la pose et une dynamique incroyable qui fait que leur show est des plus stimulants et enthousiasmants. Pour ceux qui n'ont jamais vu Led Zeppelin, The Who à la grande époque, une alternative est maintenant possible avec les Ko Ko Mo !!

Mais qui sont ces Ko Ko Mo ? D'où viennent ils ? De la ville du même nom aux Etats-Unis ? Sont-ce 2 des fils des Beach Boys ? N'importe quoi. Plus improbable, donc mieux. Bien mieux. Warren (guitare et chant) et Kevin (batterie) viennent de Nantes. Oui, Nantes ! Cette ville de l'Ouest de la France qui s'étend sur les rives de la Loire, à 50 km de l'océan Atlantique, au sud du Massif Armoricain. Un village d'irréductibles rock'n'roller existerait donc ? Génial.

Plus fort que les Black Keys et autres White Stripes ou Royal Blood, Ko Ko Mo défoncent tout sur son passage avec ce premier album qui comprend 10 titres captivants et envoutants (Cherokee Gal, Technicolor Life, pour n'en citer que 2) produit par Al Groves. Belle alchimie partagée avec cet ingénieur du Studio Motor Museum (Oasis, Arctic Monkeys, The Coral) qui devient par la même occasion le troisième larron du groupe en venant à Nantes préparer les arrangements. Constat: nous pouvons faire confiance à ces îlotiers qui cuisent leur viande à l'eau lorsqu'il s'agit de musique et de rock'n'roll. Vive le rosbeef (ou rosbif, au choix) !!!

Bruyant et accrocheur, mélodique et furieux, le Blues mélangé de Mersey Sound de Ko Ko Mo est le bienvenu en showcase au magasin. En attendant, l'album est disponible en cd digipak et vinyle de couleur. La plus belle claque dans le genre depuis le premier Wolfmother.

GIBERT JOSEPH
Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin
LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Entre deux concerts des Ramones

Dee Dee King

"STANDING IN THE SPOTLIGHT"

Sire / Warner

Dee Dee : "*Je suis un nègre ! Je suis un nègre !*". Johnny : "*Non, tu n'es pas un nègre : tu es un putain de Blanc qui ne sait pas rapper.*" Voilà pour l'ambiance entre deux concerts des Ramones, en 1988. Marky le raconte dans son autobiographie : "*Dee Dee était à fond dans le hip hop, Run-DMC et Public Enemy. Il cherchait des rimes dans le van, entre les moments où il avalait de la Thorazine et de la Stelazine. Une fois qu'il a compris qu'il pouvait rapper et agacer John en même temps, Dee Dee a foncé. Il s'est pointé en jogging Adidas rouge à rayures noires. Une grande médaille Mercedes-Benz en or accrochée à une chaine pendait à son cou, il avait les cheveux en pointe, des tas de bagues aux doigts : il ressemblait à Flavor Flav, en blanc.* 'Et les dents en or ?'*, a dit John, elles sont où ?* 'J'y travaille'*, a fait Dee Dee.*" Les Ramones viennent de sortir leur dixième album, le médiocre "Halfway To Sanity", et rien ne va plus. Dee Dee reste le principal compositeur du groupe, mais il en a sa dose, du punk rock. Il sort de désintox', une clinique où il s'est lié à des lascars qui l'ont initié au hip hop. Dee Dee, le roi du punk rock, a vu la lumière : il sera le King du rap. Pour décrocher de l'héroïne, rien de mieux qu'une thérapie à base de LL Cool J. D'autres jeunes New-Yorkais irrévérencieux, les Beastie Boys, cartonnent avec "(You Gotta) Fight for Your Right (To Party!)" : c'est ce que Dee Dee veut faire. *Hey oh let's go*, ça suffit comme ça. Il sort donc, en 1987, le maxi "Funky Man", où il rappe "*I like rap and hip hop, I like hardcore and punk rock, I like hot-dogs, franks and beans/ I'm funky man, Fa fa fa fa fa fa fa fa funky !*". Dans le clip, on voit Dee Dee dans son appart' cradoc, puis faisant le mariole dans New York : un bonheur. Parallèlement, la carrière des Ramones patine. 1988 : les faux frères n'ont rien d'autre à sortir qu'une compilation, "Ramones Mania", et rien d'autre à tourner qu'un clip d'une chanson vieille de dix ans, "I Wanna Be Sedated". Groupe du passé, il leur faudrait un nouvel album. Dee Dee : "*L'enregistrement de 'Brain Drain' a vraiment été difficile. Je flippais tellement d'affronter les autres que j'ai fini par ne plus aller au studio. Je n'ai même pas joué sur l'album. Je me suis trouvé un appartement dans l'East Village. J'ai été choqué de voir comment tous mes copains, Stiv Bators, Richard Hell, Johnny Thunders, terminaient : sans carrière, sans une thune, sans maison, à faire des entourloupes dans la rue pour acheter un peu de came*".

Dee Dee ne veut pas vivre dans le passé et la dope : le hip hop doit le sauver. Le boss de la maison de disque des Ramones l'encourage dans cette direction. Marky : "*Seymour Stein l'a signé sur Sire, avec liberté créatrice totale. D'un strict point de vue commercial, les talents d'écriture de Dee Dee avaient rencontré beaucoup de succès dans un autre genre — ils avaient même contribué à lancer le punk. Du point de vue de Seymour, ça valait donc le coup d'essayer*". Malgré les réticences, les gloussements ou l'incompréhension de son entourage, le bassiste enregistre donc "Standing In The Spotlight", épaulé par Greg Gordon, l'ingénieur son de Public Enemy. Le disque débute par "Mashed Potato Time" et ces rimes : "*It's time to rock/ It's time to rap/ It's time for the mashed potato attack !*". Debbie Harry y apporte sa voix, comme sur "German Kid", où Chris Stein joue de la guitare — à noter qu'ici, Dee Dee rappe en allemand... "*Cet album restera dans les annales de la pop culture comme l'un des pires enregistrements de tous les temps*", affirme le rock critic Matt Carlson. C'est archi-faux. "Standing In The Spotlight" prouve ce qu'on savait déjà : Dee Dee est un grand songwriter, et un excellent chanteur — il suffit d'écouter la ballade "Baby Doll", sublime. Ce qu'on ne savait pas, c'est que Dee Dee était capable d'une telle diversité. "Standing In The Spotlight" n'est pas un disque hip hop. Il y en a, mais à dose égale de rock et doo-wop. Son flow maladroit ? Du parlé-chanté, incrusté au milieu de couplet-refrains, boosté par des chœurs : les mélodies n'en sont que renforcées. "Commotion In The Ocean", "Brooklyn Babe", "Emergency", les morceaux surpassent largement ceux des Ramones de la même époque — sachant que le groupe récupérera "The Crusher" pour le réenregistrer. Celui qui se fait désormais appeler Dee Dee King ose prouver qu'il sait composer autre chose que du punk sur deux accords. Il va chèrement payer son audace, son inventivité, presque obligé de s'excuser. "*Quand je me suis mis au rap, on ne peut pas dire que j'ai remporté l'Oscar du type le plus populaire. Dee Dee King ressemblait trop à un devoir, je m'étais fixé trop de règles et trop de limites*". N'importe quoi : "Standing In The Spotlight" les explose, les limites.
Fa fa fa fa facile. ★

Première parution 1989

Photo Bob Gruen

NEW W-DECK 1
NEW 100 W 2
PLAYBACK
REC/PLAY
TUNING
3-BAND EQUALIZER
PERSONAL
disco
COMPONENT

‘Nuggets’ de la musique électronique

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

ZZ Top
“Cinco : The First Five LPs”
Warner

Comme son nom l’indique, l’objet présenté ici rassemble les cinq premiers albums de ZZ Top — “ZZ Top’s First Album”, “Rio Grande Mud”, “Tres Hombres”, “Fandango!”, “Tejas” — trop méconnus et réédités avec un soin remarquable (et leur mix original). On l’oublie parfois, mais avant que Billy Gibbons et Dusty Hill ne se lancent dans un étonnant concours de barbes et ne fassent tourner leurs guitares sur MTV, ZZ Top était un groupe de blues-rock à l’efficacité redoutable. Dès 1971, ZZ Top démontre sur son premier album un talent certain pour le boogie (“Squank”) et une authenticité sudiste à toute épreuve. Le zénith du groupe est atteint avec “Tres Hombres” en 1973, mais tout dans cet excellent coffret mérite considération.

Booker T. & The MG’s
“Green Onions”
Stax/ Rhino

Cet été, Stax fête ses 60 ans et pour célébrer cela, Rhino a lancé une grande campagne de réédition de vinyles du label pionnier du R&B et de la soul. Parmi les albums publiés, on trouve “Green Onions”, classique parmi les classiques du groupe de Booker T. Jones et de son Memphis Group. Un album qui, porté par le numéro 1 du morceau-titre, a mis le label sur orbite et établi les MG’s — alors un assemblage de session-men — comme le groupe maison de Stax.

Rufus Thomas
“Walking The Dog”
Stax/ Rhino

On continue avec Stax et Rufus Thomas, dont le fantastique “Walking The Dog” a droit lui aussi à un retour bienvenu sur les platines. Quadragénaire goguenard, père de la chanteuse Carla et mentor des jeunes artistes du label, Rufus Thomas a fait partie de ceux qui ont défini le son de Memphis grâce à cet album de R&B rutilant. Les tubes canins sont irrésistibles (“The Dog”, “Walking The Dog”), les reprises inspirées (“Ya Ya” de Lee Dorsey).

Otis Redding & Carla Thomas
“King & Queen”
Stax/ Rhino

Chez Stax, en 1967, les deux stars du label étaient indiscutablement Otis Redding et Carla Thomas, roi et reine de la soul music de Memphis. L’idée de les réunir pour un album de duos était une évidence. Il en résulte cet album léger et dansant, le dernier de Redding publié de son vivant. La campagne de réédition de Stax fait par ailleurs la part belle à chacun de ces artistes, dont plusieurs albums solo sont réédités (notamment “Carla” de 1966 pour elle et “The Great Otis Redding Sings Soul Ballads” de 1965 pour lui).

Iron Maiden
“No Prayer For The Dying”, “Fear Of The Dark”, “The X Factor”, “Virtual XI”, “Brave New World”, “Rock In Rio”, “Dance Of Death”, “A Matter Of Life And Death”, “Death On The Road”, “Flight 666”, “The Final Frontier”, “En Vivo!”
Warner

Après avoir réédité en vinyle en 2014 la première partie de sa discographie, Iron Maiden remet le couvert cette année avec pas moins de 12 albums qui couvrent la période des années 90 à nos jours. Pas forcément les meilleures années pour le groupe (notamment la période avec Blaze Bailey comme chanteur), mais une remarquable collection de pochettes aux visuels démoniaques, magnifiques en grand format. “No Prayer For The Dying” (1990) et “Fear Of The Dark” (1992) sont disponibles avec un coffret qui permet de réunir les douze albums de cette campagne de rééditions ainsi que le récent (triple-vinyle !) “The Book Of Souls”. Iron Maiden sait soigner ses fans.

Serge Gainsbourg
"Premiers tubes"
Ina/ Diggers Factory

Fort d'un fonds comprenant de nombreux enregistrements télévisés souvent inédits sur disque, l'Institut National de l'Audiovisuel ouvre ses archives. L'INA a ainsi lancé, en collaboration avec Diggers Factory, un crowdfunding pour financer des compilations de raretés de Serge Gainsbourg, Dalida et Ray Charles (d'autres devraient suivre). Le projet Gainsbourg — qui contient entre autres une belle version de "Les Goémons" — a déjà atteint le premier palier des 300 précommandes et sera donc pressé. Avis aux intéressés, la commande n'est possible que jusqu'au premier septembre...

David Bowie
"Hunky Dory"
"The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars"
Parlophone

Derrière l'excuse de l'anniversaire des 45 ans de leur publication, Parlophone réédite deux des albums les plus marquants de la carrière de David Bowie. Ce faisant, la maison de disques tente une expérience intéressante : "Hunky Dory" et "Ziggy Stardust", réédités sur vinyle doré en édition limitée, sont seulement disponibles chez les disquaires (et non les boutiques en ligne). On doute que cela attirera les foules dans les magasins, mais le fait de voir un gros label faire un geste pour le petit commerce est bienvenu. Le début d'une nouvelle tendance pour les éditions limitées ?

Emmanuel booz
"Le Jour Où Les Vaches..."
Replica

C'est le disque fou du mois : le deuxième album d'Emmanuel Booz est un délire comme seul le rock progressif français savait en produire dans les années 70. Produit en partie par William Sheller — autre excentrique — le deuxième album de Booz est un manifeste écologique dans lequel un illuminé harangue l'auditeur à force de statistiques angoissantes ("La radioactivité augmente !", "Les forêts disparaissent !") devant une musique zeuhl ("Réveillons-Nous, Réveillez-Vous"). Un disque étrange, souvent trop premier degré pour être pris au sérieux, mais traversé de fulgurances magnifiques à la Gérard Manset.

Photo Bruno Berbessou

Nouveautés

Space, Energy & Light
"Experimental Electronic And Acoustic Soundscapes 1961-88"
Soul Jazz

"Et si on faisait un 'Nuggets' de la musique électronique" ? C'est ce qu'ont du se dire les furieux de Soul Jazz au moment de fomenter cette compilation axée sur les paysages électroniques réalisés à partir de synthétiseur plus ou moins primitifs. On retrouve sur ce triple-vinyle quelques héros du genre (Tim Blake, Richard Pinhas) mais aussi de purs inconnus (tels ce Carl Matthews auto-producteur de cassettes). Pas de Jean-Jacques Perrey ou de Delia Derbyshire ici, juste des bricoleurs qui s'évadaient chez eux, et que Soul Jazz révèle pour notre plus grand plaisir.

Dune Messiah
"The Iron Oak"
Third Coming

Malgré une théâtralité parfois pesante, il faut reconnaître aux Danois de Dune Messiah qu'ils savent écrire des mélodies qui restent durablement dans le crane ("Alive"). Magnus Westergaard, le leader du groupe ne semble pas très gai de nature, mais ses tourments nourrissent quelques chansons mémorables ("In My Arms").

Blot
"Tambourine"
Ave The Sound!/ Le Pop Club

Compagnon de route de Gaspart Royant, Laurent Blot publie son premier album sous son propre nom (après des aventures sous le blaze de Dann Coltrane). Amateur éhonté de pop et de soul sixties, le musicien fait tout ici de A à Z et propose un album sophistiqué où se croisent mille influences. Comme le montrent "Don't Let Me Down" ou "Moving On", ce sont les belles mélodies bien arrangées qui font de cet album un disque attachant et réussi.

Skeptics
"Skeptics"
Beast/ Juvenile Delinquent

Depuis une demi-douzaine d'années, les Skeptics sont une des meilleures adresses en matière de garage-punk en France. Le trio de La Rochelle, pour son deuxième album (qui suit une multitude de singles et EP), revient avec une attitude encore plus menaçante que jadis et un son de fuzz gonflé aux hormones. Les morceaux suivent ("Waking Walls Of Rome"), donc on adhère. ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Petite légende hispanique

TAPIMAN

En cet été parfois caniculaire, pourquoi ne pas aller faire un tour du côté de Barcelone ? Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la scène heavy psyché/ hard rock y fut fort vivace au crépuscule des sixties, et l'un de ses fers de lance fut Tapiman, sorte de supergroupe et petite légende hispanique.

Partons donc vers les contrées ensoleillées de la Catalogne, en 1969. L'un des principaux groupes progressifs du pays, Máquina!, se voit peu à peu désossé, appel sous les drapeaux oblige. D'abord son leader Enric Herrera, puis le bassiste Luigi Cabanach. Ce dernier est remplacé par un imposant Grec à la voix chaude, Demis Roussos, qui vient alors tout juste de quitter Aphrodite's Child. Mais cette formation prometteuse ne fait pas long feu. Après la séparation, le batteur Josep Vilaseca, mieux connu sous le sobriquet de *Tapi* (car il squattait dans la rue Tapioles) décide de fonder son propre power trio, façon Jimi Hendrix Experience. Il déniche un talentueux guitariste, Miguel Angel Nuñez, et les deux chevelus — Tapi a même de faux airs de John Lennon avec ses rondes besicles — prennent le nom de Tapiman, contraction du surnom de l'un et des initiales de l'autre. Tapi rameute ensuite une vieille connaissance, Pepe Fernández, qu'il a croisé du temps où Vértice, groupe de blues inspiré des Bluesbreakers de John Mayall, ouvrait pour Máquina!. Un très bon premier simple à la fois acide et lourd est publié pour le label Edigsa, couplant "Hey You" avec "Sugar Stone". Le 10 juillet 1971, Tapiman supplante Máquina! et Pan & Regaliz lors d'un concours organisé par la radio Juventud. Nos trois Catalans se produisent ensuite dans les clubs les plus cotés du pays, comme le Barbarella de Majorque. Leur manager est même contacté pour une éventuelle tournée en Californie, avec des premières parties de Mountain ou de Jefferson Airplane en point de mire... Un premier album est alors capturé *live* en studio (avec un peu de public). Mais, coup dur, après un concert en Andorre, Nuñez décide de claquer la porte. La parution du disque est annulée et il n'a d'ailleurs toujours pas fait surface à ce jour. Des démos au son rugueux ont été cependant exhumées par le recommandable label Guerssen sous le titre "Hard Drive" et permettent d'apprécier un groupe hésitant encore entre psychédélisme mélodieux ("Someone Here") et proto-metal brutal ("No Control"), plus adapté au jeu frustre mais efficace de Nuñez. On y note une étonnante reprise acoustique du "Planet Caravan" de Black Sabbath.

Tapiman doit procéder à un remplacement urgent et Pepe amène le client idéal : Joaquim *Max* Sunyer. Né dans une famille de musiciens, il a été enfant de chœur avant de se mettre au violon. A l'adolescence, son grand-père lui offre sa première guitare et il ne tarde pas à découvrir l'ivresse de la scène, sous influence Ventures et Shadows. A dix-sept ans, il quitte le lycée pour intégrer Los Titanes, une formation semi-professionnelle. Il passe ensuite par de nombreux groupes aux blases pittoresques : Los Griffos, Los Go Gó puis Vértice et Primer Wagon. Il rejoindra ensuite des *backing bands* de célébrités locales, courant le cachet pour nourrir sa famille, jusqu'à ce que ce sosie de Frank Zappa reçoive le coup de fil de Pepe. Après quelques répétitions, ce Tapiman régénéré investit les bas-fonds de Barcelone et des alentours, déclenchant les louanges de la presse régionale.

Un premier opus est gravé puis publié en mai 1972, et rappelle Cream avec un batteur au style explosif, un bassiste volubile et un guitariste au jeu fin et virevoltant. Entre instrumentaux virtuoses ("Moonbeam"), saillies plombées ("No Control") et pépites pop ("Gooseberry Park"), parfois avec des accents latinos ("Don't Ask Why"), c'est un disque plaisant, à la créativité jaillissante mais hélas bien méconnu en dehors de ses frontières.

Les critiques sont enthousiastes, mais le son résolument agressif de Tapiman tranche alors peut-être trop dans un pays qui semble préférer Crosby, Stills & Nash, Don Mc Lean ou James Taylor. Des dissensions apparaissent très vite. Mû par un besoin de pesetas sonnantes et trébuchantes, Max reproche à ses deux compères de se la couler douce et de ne pas prendre l'affaire au sérieux. En 1972, les trois Ibères participent à un excellent album de reprises de classiques fifties ("Rock & Roll Music") avec Jordi Querol (ex-Vértice lui aussi) au chant, avec des versions chaloupées de "Tutti Frutti", "Blue Suede Shoes", sans oublier une fringante relecture de "Roll Over Beethoven", qui permettent au virtuose Max Sunyer de briller. Mais, excédé par la nonchalance ambiante, Max finit par plaquer Tapiman pour mener une brillante carrière dans le jazz rock. Les deux autres poursuivront un temps, publiant un second opus en 1979 avec le guitariste Javier Moreno, le très honorable "En Ruta", avec des titres dans la langue de Cervantès, comme le blues "Lloro Por Ti" ou le boogie "Rock Del Furgón".

SAVOIR C GUÉRIR

La campagne nationale d'incitation au dépistage
de l'Hépatite C

1 PERSONNE SUR 3 QUI EST ATTEINTE NE LE SAIT PAS. DÉPISTE-TOI !

ON GUÉRIT DANS 95% DES CAS.

Soutenez SOS hépatites
en téléchargeant les deux hymnes rock
de la campagne composés
et interprétés par Jewly,
marraine de l'association.

www.savoir-c-guerir.com

#savoirCguerir

Photo jerome@jisays.com

CULTURE ANGELS est fier de porter cette campagne.

Avec le soutien de GILEAD ANCH

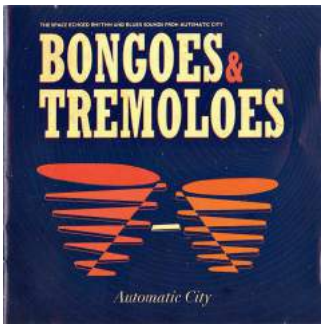
Ensemble pour SOS hépatites Fédération

Qualité France

PAR H.M.

Un pied dans le blues

Réjouissante curiosité, le blues revient en force dans nos contrées. Un amour des racines de la musique afro-américaine



Pour son deuxième album anglophone en moins de deux ans, **Automatic City** poursuit de plus belle son immersion dans le blues et les sources du rockabilly. Le quatuor franco-brésilien, installé dans la région de Lyon, revisite à sa manière et avec une musicalité folle des morceaux de Willie Dixon, Chuck Berry, ou d'autres (mention spéciale pour "Crawfish" qu'il parvient à arracher à l'ombre d'Elvis), mais pousse le curseur du côté de compositions originales assez fascinantes, telles que "Spaced Out In The Sticks" en guise d'introduction à un voyage atemporel *("Bongoes And Tremoloes", Stag-O-Lee ✆ 06.89.86.65.90).*

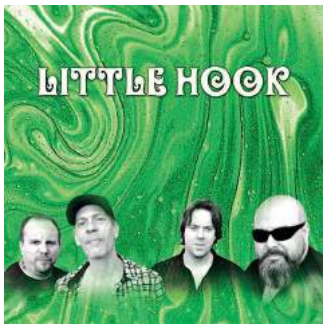
Il a fallu six ans à **Olivier Delacroix** pour enregistrer son premier album solo, lui qui fut autrefois le chanteur de Black Maria avant de rencontrer la notoriété en tant que journaliste à la télé. Il a écrit et composé les seize titres francophones qui ont été produits par le talentueux Dominic Sonic et enregistrés à la maison en préservant un aspect épuré et acoustique malgré l'intervention de divers musiciens. Personnage de caractère, il aime raconter des histoires souvent centrées sur le thème de l'amour, et il le fait avec une conviction qui minore quelques baisses de tension *("Amor", Olivier Delacroix ✆ 06.76.48.09.05).*

Formé en Bretagne en 2013, le duo **Show Aniki** (qui devient quatuor pour l'enregistrement) se revendique du metal alternatif et publie le premier des quatre singles correspondant à un projet qui se poursuivra sur une année, au rythme d'une parution par trimestre et par saison. L'ouverture adopte le tempo rapide et des riffs qui n'auraient pas déplu à Lemmy de Motörhead à qui il rend hommage. Mais le second morceau, beaucoup plus long et planant, s'envole vers d'autres espaces sonores au fil d'un remix dub qui flirte avec l'electro *("Cowboys From Breizh", Show Aniki ✆ 06.73.18.65.21).*

Impossible de résister au groove contagieux du nouvel album de **Zozophonic Orchestra**. Ce sextette est né du côté de Lyon il y a une dizaine d'années, au retour du chanteur/ guitariste d'un voyage initiatique de six ans aux USA, à la découverte du blues. Entouré de l'ancienne rythmique de Gnawa Diffusion, de cuivres alertes et de pointures du jazz, il élabore un "blues agricole urbain" qui revendique explicitement ses racines mais n'hésite pas à se moderniser et à se frotter au funk et au hip hop pour devenir un appel explicite à la danse *("That Thing", Grolektif ✆ 04.72.53.01.32, distribution L'Autre Distribution).*

que la plupart des huit sélectionnés du mois (parmi quarante-trois arrivages à la rédaction) revendiquent expressément.

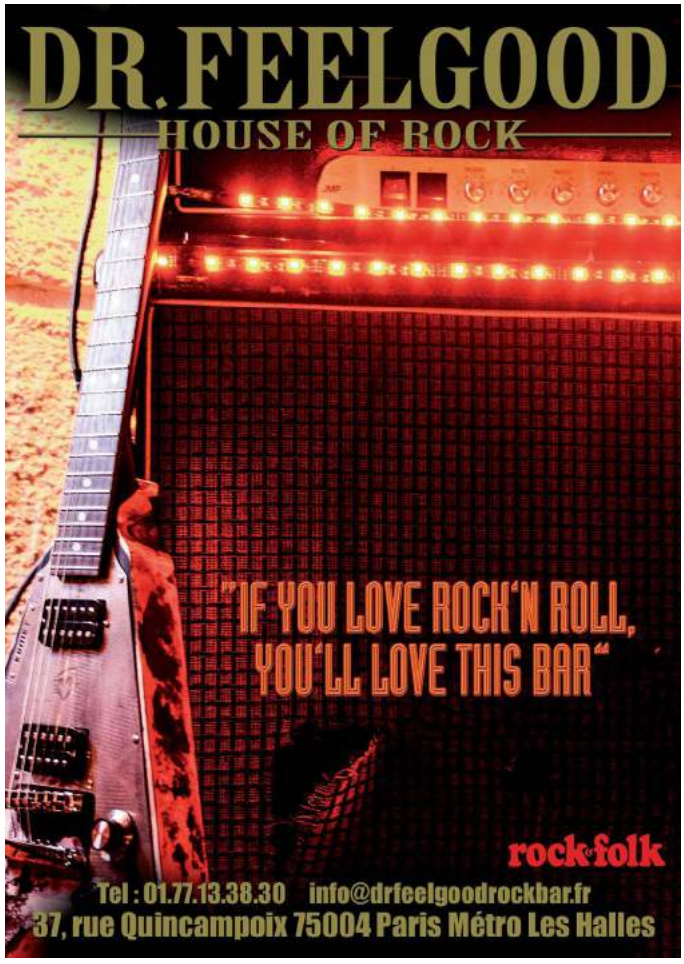
Un pied dans le blues, l'autre dans le grunge pour **Dirty Deep**. Ce groupe strasbourgeois qui célèbre la Louisiane sur le mode électrique et offensif, fut conçu en 2010 comme un projet solo par un chanteur/ multi-instrumentiste fan de Nirvana et de John Lee Hooker, avant d'évoluer en duo puis trio. Le nouvel album penche tantôt du côté du rock énervé ("How I Ride"), tantôt du côté blues ("Muddy Water"), et parvient parfois à une véritable osmose, à l'instar de "John The Revelator", avec son ambiance poisseuse et son harmonica virevoltant *("What's Flowin' In My Veins", Junk Food/ Death Rock ✆ 06.86.37.48.72).*



Pour son premier album, le quatuor belge **Little Hook** privilégie des compositions originales fidèles à ses racines. Après une excellente intro instrumentale, "Drowning In My Own Tears" revendique une filiation blues et country qui relève de l'évidence à travers les guitares, l'harmonica et la voix (anglophone). La suite confirme cette impression en élargissant le spectre musical jusqu'au blues rock, au boogie et à la ballade, et ce malgré une tentative ratée qui lorgne du côté de la chanson française *("Naked", Donor Productions ✆ 32.(0)2.3056441, distribution Inakustik).*

Deux ans après ses débuts, le duo **Yellow Town** (de Nevers) entérine ses choix musicaux avec son nouvel EP. "Ursa Major" donne le ton : voix évanescente, arpèges de guitare, atmosphère ouatée et ténébreuse, de l'intimisme et un certain dépouillement, puis soudain l'embrasement instrumental qui relativise l'impression première et révèle une passion des contrastes. Les quatre autres morceaux reproduisent cette alternance et ces variations d'intensité, au confluent d'un folk éthéré et d'un rock atmosphérique mais touffu *(Shake Your Band ✆ 06.80.32.14.59).*

Depuis ses débuts en 2008, **Black Cat Joe & Miss Corina** (de Picardie) n'ont pas chômé puisqu'ils en sont déjà à leur sixième disque. Le duo mixte, composé d'un chanteur homme-orchestre et d'une joueuse de contrebassine, a toujours affiché ses racines : il met l'accent, au gré de ses enregistrements, sur sa fibre blues, rockabilly ou rhythm'n'blues et revendique fièrement être un groupe de reprises. Pour ce nouvel essai, il accentue son versant rock'n'roll groovy et revisite à sa manière le répertoire des Fabulous Thunderbirds *("Maximum Simplicity-Maximum Groove", Kerozenprod ✆ 06.99.87.08.51).* ❑



Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

ROBERT PETE WILLIAMS

1914 (Louisiane)-1980 (Louisiane)

Ce glissement du destin, qui fêla l'existence de Robert Pete Williams, est facile à déceler. En 1959, les premiers albums sur lesquels figure son nom s'intitulent : "Angola Prisoner's Blues", "Prison Worksongs", "Angola Prison Spirituals" et "Those Prisoner's Talking Blues". Un lancement pareil vous pose un homme pour le restant de ses jours. Harry Oster et Richard Allen rejouent le coup des Lomax avec Leadbelly, 25 ans plus tard, dans ce même pénitencier d'Angola, Louisiane. Oster grenouille dans les événements folks de la région, Allen se présente comme un historien du jazz. Ils viennent enregistrer du gibier de potence et découvrent, dans ce vivier de forçats, un type décalé dont le style unique semble avoir poussé tout seul dans une marge du malheur. En 1956, Pete abattait Jackie Lee dans un *joint* où les crans d'arrêt font le sixième doigt. Il prend d'abord perpète, peine commuée à douze ans de chaîne... dont il ne purgera que deux ans. Oster, qui s'est acheté un gros carnet de timbres, finit par avoir le gouverneur Earl Long à l'usure. Élargi en 1958, Pete tire six années de conditionnelle. Il n'est pas autorisé à quitter la Louisiane et travaille 80 heures par semaine dans une ferme fédérale. Pendant ce temps, Oster diffuse les enregistrements du pénitencier par la Louisiana Folk Society, Folk-Lyric, Storyville et sort, chez Bluesville, un album 100 % Pete : "Free Again". En 1970, Oster vend les titres à Arhoolie, qui regarnit les bacs avec les sessions d'Angola, puis les réédite en CD dans les années 80, publiant des inédits importants comme "Pardon Denied Again". Asservi à la conditionnelle, Pete ne peut pas faire grand-chose mais il intrigue les coteries du folk. Quitte de sa pénitence en 1964, Newport peut admirer le phénomène in vivo et se vanter d'avoir entendu la quintessence du blues. Il y a un certain malentendu entre ce public progressiste qui expie les péchés de l'Amérique dans le blues, et cet homme de 50 ans qui lèche ses plaies dans chaque chanson, mais se flatte d'être un *"bon Noir"* apprécié des Blancs, des matons et des patrons. D'Angola, les amateurs retiennent surtout "Prisoner's Talking Blues", ce crash émotionnel de 5 minutes 29 secondes qui fait pleurer les forçats eux-mêmes. La voix tendre et résignée, la mélopée de la 12-cordes qu'Oster avait apportée, cette torpeur fatale due au hasard d'un enregistrement défectueux, rendent son témoignage particulièrement poignant, mais les introspections de Pete ne sont pas toujours aussi contemplatives. Son cri balance souvent entre le chant de travail et l'exclamation africaine. Chez Pete, la coïncidence avec Ali Farka Touré est vraiment frappante par moments ("I'm Going Down Slow"). On entend Blind Willie Johnson dans les chansons religieuses, parfois la guitare abstraite de Skip James, mais Pete a poussé le blues encore plus loin, sans l'avoir trop fait exprès. Fort de son ignorance et de son isolement, baltringue génial à deux doigts, il a créé un style rural, à la fois primitif et avant-gardiste, dissonant, barré, comme la névrose compensatoire de toutes ses hontes, tempos erratiques, un drôle de swing modal, un bourdon complexe et surprenant que le chant se contente d'arbitrer. *"All the music I play, I just hear it in the air"*, expliquait-il à Harry Oster. Ses rêveries obsessionnelles s'expriment avec une virtuosité sidérante : "Graveyard Blues", "Greyhound Bus Blues" pour le bottleneck, un jeu qu'il dit tenir de son pote Fred McDowell ou, pour la voix : "My Mind Is Wandering Around", titre a capella sur lequel on entend Pete se prendre pour un didgeridoo. Parmi un fatras d'albums collectifs et de spirales qu'il partage avec Snooks Eaglin, Roosevelt Sykes, Son House... ou Dick Annegarn, Pete signe cinq albums puissants, dont "Louisiana Blues" en 1966 chez John Fahey (Takoma), notes de pochette signées Alan Wilson, et surtout : "Robert Pete Williams" en 1971 chez Ahura Mazda, la miette de Parker Dinkins. Dinkins enregistre Pete chez lui à Maringouin. Deux séances. Sa femme attend dans la cuisine qu'ils terminent. En plein milieu de "Farm Blues", le coq de la maison lance une sirène. Dinkins presse un 45 tours avec "Vietnam Blues" et "Goodbye Slim Harpo", et le propose à un disquaire de Baton Rouge : *"Personne n'écoute plus de blues par ici"*. Pete est connu de son voisinage comme le ferrailleur, pas comme un bluesman qui a voyagé en Europe, que les campus réclament, qui a tiré des bordées comme "I've Grown So Ugly", reprise depuis par Captain Beefheart et les Black Keys. Pete préfère qu'il en soit ainsi. Rongé de noirceurs religieuses, penaud de chanter du blues, il ne se démonte pas pour trouver des dates, il évite de fréquenter ces *joints* où l'alcool met les lames à nu. Il a déjà donné une fois. Le dernier disque de son vivant pourrait bien être "Ferraillages", enregistré en 1979 pour Spalax au théâtre de Sartrouville, avec Dick Annegarn. *Ferraillages*... des fois que le Ciel se rendrait compte de quelque chose. ☙

Photo Tom Copi/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

Erudit rock

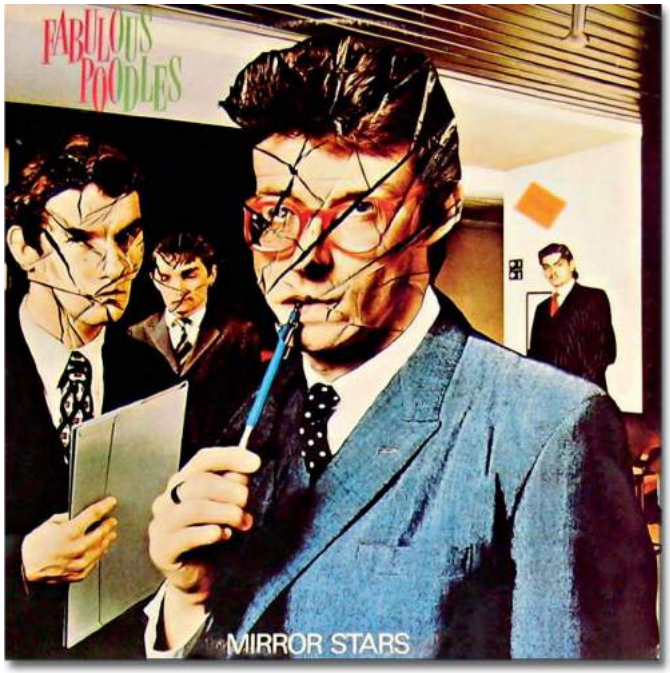
PAR PHILIPPE THIEYRE

Grizzly Bear

Cher Erudit, je voudrais connaître le parcours et la discographie de GRIZZLY BEAR.
■ NICOLAS, *La Rochelle (17)*

Grizzly Bear est le nom qu'adopte, en 2002, le chanteur et guitariste Ed Droste pour donner vie à ses premières compositions. Fils d'une prof de musique, Droste, né le 22 octobre 1978 dans le Massachusetts, termine ses études à New York. Sorti en 2004 sur le label indépendant de Brooklyn, Kanine, "Horn Of Plenty" est entièrement réalisé par Ed Droste avec des contributions du batteur Christopher Bear, né le 19 juillet 1982 à Winfield dans l'Illinois. Grizzly Bear ne fait pas référence à Christopher Bear, mais au surnom d'un ancien petit ami de Droste. "Horn Of Plenty" est caractéristique de ces albums lo-fi minimalistes un peu foutraques, bidouillés dans une ambiance nébuleuse, traversés parfois de fulgurances. En 2005, à l'occasion de la ressortie du disque pour une distribution plus conséquente, paraît, d'abord séparément puis couplé au précédent, un album de remixes : "Horn Of Plenty : The Remixes" (2005). Un mini-album sur Audraglint complète cette période minimaliste : "Sorry For The Delay (The Early Recordings)" (2006) avec une reprise de "Owner Of A Lonely Heart" de Yes. En 2006, Droste et Bear sont d'abord rejoint par le bassiste, multi-instrumentiste et producteur Chris Taylor, né le 29 août 1981 à Seattle, puis, introduit par Bear, par le chanteur, guitariste et compositeur Daniel Rossen, né le 5 août 1982 à Los Angeles. Ces arrivées s'accompagnent d'un changement de label avec la signature chez Warp et de style : "Yellow House" (2006), produit par Chris Taylor, dont les enregistrements se sont déroulés dans la maison de la grand-mère de Droste. Les harmonies vocales prennent de l'ampleur avec l'apport de Rossen, les arrangements sont plus sophistiqués, le son général n'est plus du tout lo-fi, mais puissant, entre folk rock et pop psychédélique dans une atmosphère onirique. Les critiques sont positives, permettant au groupe de sortir de l'anonymat. "Veckatimest" (2009), du nom d'une petite île de la côte du Massachusetts, reçoit un accueil encore plus favorable et entre dans le Top 10 des charts US. Lancé par le formidable "Southern Point", "Veckatimest" propose un ensemble de chansons brillantes, tout à la fois complexes et accrocheuses, délivrées par un groupe soudé et inspiré. Certaines éditions offrent en bonus sept versions live. Pendant la mise en sommeil temporaire de Grizzly Bear, Chris Taylor sort un album sous l'appellation de CANT, "Dreams Come True" (2011) et, en mars 2012, Daniel Rossen un EP, "Silent Hour/ Golden Mile", composé de cinq titres ne figurant pas sur le nouvel album du groupe. En septembre 2012, est distribué "Shields" avec un succès artistique et commercial aussi remarquable que celui de "Veckatimest". L'année suivante, il sera complété par "Shields : B-sides" et "Shield : Expanded", mélange de remixes et de demos. A noter que, parmi d'autres collaborations, Ed Droste avec Binki Shapiro, et Daniel Rossen et Christopher Bear, en duo ou avec The National (très bonne version de "Terrapin Station") ont participé au coffret cinq CD ou dix vinyles en hommage au Grateful Dead, "Day Of The Dead" sur 4AD (2016). Le nouvel album du quatuor, "Painted Ruins" sur RCA, est prévu pour fin août.

Photo DR

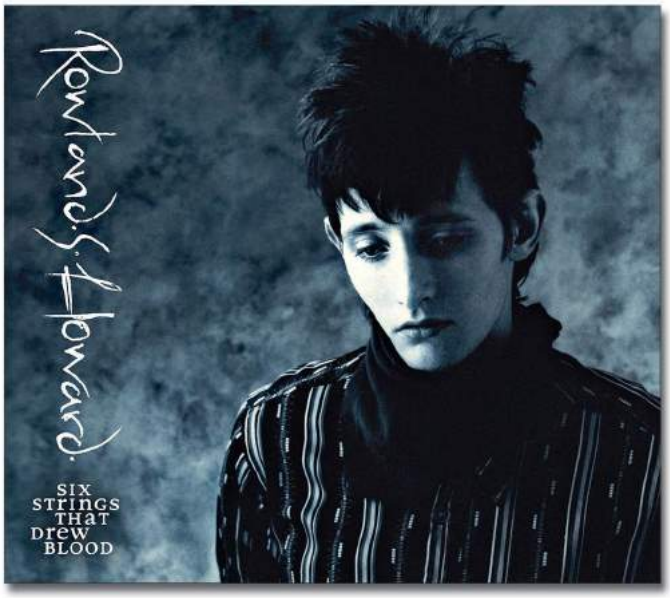


Cher Erudit, je viens de recevoir une compilation des FABULOUS POODLES. Mais d'où vient ce groupe et qu'est-il devenu ?
■ PHILIPPE *(courriel)*

Les **Fabulous Poodles** font partie de ces groupes largement oubliés par les encyclopédies du rock. Trop inclassable, en avance, marginal. Ils sont souvent présentés comme pré-new wave, ce qui reste assez flou.
Ils proposent en fait un mix de pop, de pub rock et de rock arty dans la lignée des Kinks et de Roxy Music, avec des textes dont l'humour, souvent caustique et ironique, est une composante majeure. Sur scène, en costume ou veste lamée, ils offrent un show assez délirant et provocateur. Ils ont accompagné Chuck Berry aussi bien qu'assuré les premières parties de Tom Petty, Sha Na Na, Bill Brufford ou des Ramones. Ils furent un des groupes favoris de John Peel qui les invita à ses Peel Sessions sur la BBC. Le groupe a été formé en 1975, sous le nom de Poodles (les Caniches), par le guitariste et chanteur Tony De Meur, le violoniste, mandoliniste et chanteur Robert James Beckingham alias Bobby Valentino, le bassiste Richie Robertson, le batteur Bryn Burrows et le pianiste Bob Suffolk. De Meur et Valentino en sont les principaux compositeurs avec le renfort du parolier John Parsons. Après un premier 45 tours sur Private Stock en 1975, "Chicago Boxcar", ils ajoutent Fabulous à Poodles. Peu après, Bob Suffolk quitte le groupe, tout en revenant occasionnellement, pour devenir designer pour les studios d'enregistrement. De Meur, Valentino, Robertson et Burrows : "Fabulous Poodles" sur Pye (1977) produit par John Entwistle, le bassiste des Who, qui joue de la basse huit cordes sur trois morceaux ; "Unsuitable", incluant "Mirror Star" (1978), coproduit par Muff Winwood, bassiste du Spencer Davis Group, la pochette est signée Hipgnosis ; "Mirror Stars" sur Epic (1978), une compilation américaine regroupant des titres des deux premiers albums qui rencontrera un certain succès aux USA ; "Think Pink" sur Blueprint (1979). Les Fabulous Poodles se séparent fin 1980. Par la suite, De Meur prend le pseudo de Ronnie Golden et l'option comédien de stand-up avant de créer Ronnie & The Rex. Richie Robertson pratiquera la musique irlandaise avec Ron Kavana, puis de la basse avec Barrence Whitfield & The Savages. De son côté, Bryn Burrows rejoint Freur, participant aux deux albums, puis Underworld qu'il quitte après "Underneath The Radar" (1988). Il joue avec Ronnie & The Rex. Quant à Bobby Valentino, après les Bluebirds et le Hank Wangford Band avec BJ Cole et Andy Roberts le temps de trois albums, il forme les Pistoleros, "Triggerhappy" sur Track (2000). Comme violoniste, il collabore à des dizaines de disques comme ceux des Alabama 3, Bluebells, Mark et David Knopfler, Rita Mitsouko, Tom Petty, Style Council, Mad Professor etc. Il a aussi réalisé sous son nom quatre albums dans un registre plus jazz, dont le dernier, "Pat-A-Cake, Pat-A-Cake" en 2011. Parallèlement, il apparaît régulièrement dans des films, des séries TV et des publicités.
Compilations : "His Masters Choice : A Personal Best Of The Fabulous Poodles" sur Sequel (1995).

Cher Erudit, j'ai lu la chronique d'une compilation de ROLAND S. HOWARD, "Six Strings That Drew Blood" que j'ai d'ailleurs beaucoup de mal à trouver. Dans la foulée, une rétrospective de sa carrière serait la bienvenue.
■ ALAIN, *Méricourt (62)*

Roland S. (Stuart) **Howard** est une des figures emblématiques du rock australien des années 1980 à 2000, non seulement en raison du grand nombre de formations auxquelles il a participé, mais aussi pour un jeu de guitare utilisant larsen et distorsion. "Six Strings That Drew Blood" est une compilation sortie en 2014 sur le label australien Liberation Music, sous la forme d'un double CD ou de quatre vinyles. Elle retrace sa carrière à travers 32 morceaux enregistrés avec Boys Next Door, Birthday Party, Lydia Lunch, Crime And The City Solution, Nikki Sudden, These Immortal Souls, Magic Dirt ou en solo.
Voici les étapes marquantes de son parcours. Né le 24 octobre 1959 à Melbourne, Australie, Howard compose, dès 1975, "Shiver" pour les Young Charlatans. On peut découvrir cette version sur les compilations : sur la cassette "Fast Forward 004" en 1981 et en 2005 sur "Inner City Sound" qui accompagne le livre du même nom. Ce titre sera repris sur l'album "Door, Door" (1979) par les Boys Next Door qu'il a rejoint en décembre 1978 aux côtés de ses fondateurs, Nick Cave, chant, Mick Harvey, guitare, batterie et claviers, Tracy Pew, basse, et Phil Calvert, batterie. En février 1980, les Boys Next Door émigrent à Londres et mutent en Birthday Party, leur deuxième album paraissant sous ce nom : "The Birthday Party" (1980) ; "Prayers On Fire" (1981) ; "Junkyard" (1982). En 1982, le frère de Roland, Harry Howard remplace provisoirement Tracy Pew. Avant de se séparer fin 1983 en raison de problèmes d'addiction et de divergences musicales entre Cave et Howard responsables de la majorité des compositions, les membres de Birthday Party collaborent au disque de Lydia Lunch, "Honeymoon In Red" (1987). Une collaboration prolongée par Roland S. Howard et Lydia Lunch : "Shotgun Wedding" (1991). Par la suite, Mick Harvey participe à la fois à Nick Cave & The Bad Seeds et à Crime And The City Solution aux côtés du chanteur Simon Bonney et de Roland S. Howard. Ce dernier contribuera à deux EP et au premier album : "Room Of Lights" sur Mute (1986) avec Epic Soundtracks (Kevin Paul Godfrey) à la batterie et Harry Howard à la basse. Ces trois-là partent peu après fonder These Immortal Souls : "Get Lost (Don't Lie)" (1987) ; "I'm Never Gonna Die Again" (1992). Dès 1986, Roland S. Howard entame également une collaboration artistique fructueuse avec Adrian Nicholas Godfrey alias Nikki Sudden et Epic Soundtracks. Auparavant Sudden et son frère cadet, Soundtracks étaient les éléments moteurs, de 1972 à 1980, de Swell Maps avec Jowe Head futur Television Personalities. Nikki Sudden & The Jacobites avec Howard : "Texas" sur Creation (1986) ; "Kiss You Kidnapped Charabanc" (1987) ; "Dead Men Tell No Tales" (1987). Jeremy Gluck with Nikki Sudden & Rowland S. Howard : "I Knew Buffalo Bill", participation de Jeffrey Lee Pierce (1987). Epic Soundtracks : "Rise Above" sur Rough Trade (1992). Roland S. Howard en solo : "Teenage Snuff Film", avec Mick Harvey sur Reliant (1999) ; "Pop Crimes" sur Liberation (2009). Il meurt le 30 décembre 2009 dans la banlieue de Melbourne suite à un cancer du foie dû à une hépatite C chronique. ❑



#NUMERO 2

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Dimanche 18 juin 2017, Hellfest

Chester Bennington

1976-2017

Le chanteur de Linkin Park s'est donné la mort le 20 juillet dernier.

"Frères humains qui après nous vivez,
n'ayez les cœurs contre nous endurcis.
Car si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous merci."
(François Villon, "Ballade des Pendus", 1489)

Faut-il revenir par ici ? On se souvient bien sûr de Chris Cornell, l'un des meilleurs amis de Chester Bennington, chanteur de Linkin Park, qui a attendu le jour du cinquante-troisième anniversaire de celui de Soundgarden pour disparaître à l'identique. En Australie, impossible d'oublier Christian Houllemare, bassiste havrais de Happy Hate Me Nots parti jouer avec The New Christs, Paul Hester, le batteur de Crowded House et Michael Hutchence d'INXS, tous retrouvés au bout d'une corde. "In The End", où l'heure d'apprendre aux gamins élevés avec la téléréalité qu'argent et gloire ne riment pas forcément avec accomplissement et bonheur. Linkin Park s'est formé à la fin des années 90 à Agoura Hills, en Californie. Son premier essai, "Hybrid Theory" reste l'un des albums les plus explosifs de l'an 2000 et se vendra à vingt-sept millions d'exemplaires dans le monde. "Meteora" et "Minutes To Midnight", cartonneront tout autant derrière. Maintenant qu'il n'y a plus d'industrie musicale, tout cela n'est rien comparé aux vidéos du groupe, dont certaines ont été vues 600 millions de fois. Un groupe populaire donc, mais aussi un vrai groupe de rock visionnaire, raccord avec une époque, ce qui en dit long sur le moral de la génération Y. Au-delà d'écrire de parfaites chansons pop, Linkin Park a d'abord réussi quelque chose d'important, guère tenté depuis Aerosmith et Run-DMC, à savoir allier le rock et le rap. Le fruit de cette union se trouve sur "Collision Course", EP *mash-up* de six titres avec Jay-Z en 2004, mais le groupe continue à collaborer avec les artistes les plus créatifs de la scène hip-hop, comme Rakim, Pusha T ou Stormzy. Pour certains, Linkin Park ne serait pourtant qu'un truc nu metal pour ados, voire un boys band, et la presse bien pensante ne lui pardonne pas de mixer brillamment les couleurs. Le public s'en fout, et réserve un triomphe à Linkin Park. Pourtant, sous l'alliage de sophistication et de colère, personne ne remarque la fêlure qui court du sol au plafond. Né le 20 mars 1976 à Phoenix, en Arizona, Chester Bennington a connu une enfance troublée, marqué par les dépendances aux drogues et à l'alcool, après avoir été agressé sexuellement à l'âge de sept ans par un type plus âgé. Le chanteur de Linkin Park avait une voix incroyable, expressive, claire et perçante, qui ravalait ses larmes pour se marier aux puissantes harmonies et à la scansion hip-hop de son alter ego Mike Shinoda. Bennington avait un projet parallèle, Dead By Sunrise et avait également été chanteur de Stone Temple Pilots en 2013, remplaçant pendant deux années Scott Weiland, qui mourra d'overdose peu après. Courageux, Linkin Park aimait naviguer à contre courant et "One More Light", son septième et dernier album, qui voyait le groupe s'engager dans une voie différente, plus sucrée et moins colérique, s'ouvrait par le prémonitoire "Nobody Can Save Me". Plus grand monde désormais pour trouver lambda des chansons comme "Good Goodbye" ou "Talking To Myself". Un long appel au secours qui fait rétrospectivement froid dans le dos. Tandis que les ricaneurs qui ont copieusement hué le groupe lors de sa prestation pendant la dernière édition du Hellfest se voient aujourd'hui renvoyés à leur médiocrité haineuse. Il y a dix ans, on avait rencontré à Los Angeles Chester Bennington, un être sensible et intelligent qui s'exprimait clairement dans ce magazine, et aura au final sauvé bien des gens de la dépression, mais malheureusement pas réussi à se sauver lui-même. Toujours est-il qu'il laisse derrière lui Talinda Ann Bentley et six enfants, mais aussi une œuvre dense qui prend aujourd'hui tout son sens. Pas un hasard si quatre albums de Linkin Park viennent de refluer en tête des charts américains. *"Priez Dieu que tous nous veuille absoudre !"* scandait Villon dans son poème épitaphe. ★

VINCENT HANON

Photo Titouan Massé

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Colts et météo neigeuse

Wind River

DE TAYLOR SHERIDAN

Et si, avec "Wind River", nous assistions en direct à la naissance d'un grand cinéaste ? Ou plutôt d'un *vrai* cinéaste ? Parce que réussir à mixer avec une telle acuité émotionnelle neige, flingues, grands espaces, passé traumatique et épopée humaine relève d'une certaine forme de génie. Et rappelle au passage que le cinéma — le vrai — arrive encore à se faufiler en salles en creusant son chemin au travers des beauferies *marvelesques* noyées dans un ouragan d'effets numériques tourbillonnant sans fin jusqu'au plus profond des enfers. Ouf !

Quand il a écrit en 2015/ 2016 les scripts de deux films formidables ("Sicario" de Dennis Villeneuve et "Comancheria" de David Mackenzie), on s'est douté au moins d'une chose : Taylor Sheridan aime et rend hommage aux westerns. Dans "Sicario", les aléas d'un trafic de drogue carabiné entre les Etats Unis et Mexique avait un léger arrière-goût de Sam Peckinpah. Sueur, sable et nihilisme ambiant oblige. Et dans "Comancheria", une chasse à l'homme en plein Texas rappelait carrément le "High Sierra" de Raoul Walsh. L'âge d'or d'Hollywood revisité en quelque sorte... Idem pour "Wind River" qui, avec ses colts et sa météo neigeuse, semble être la version revival de "La Dernière Chasse" de Richard Brooks, classique du western des années 50. Sauf qu'en place de bisons abattus, c'est le corps gelé et sans vie d'une jeune Indienne qui est retrouvé au beau milieu d'une immensité sauvage du Wyoming.

Un pisteur blanc d'une réserve indienne et une jeune recrue du FBI s'associent sans vraiment l'avoir cherché pour élucider le meurtre et retrouver l'assassin. Et ce dans une région désertique envahie par la neige où les tempêtes sauvages succèdent à des moments de soleil tapant. Des changements de climat brusque qui tapent sur le mental de la populace — principalement des Amérindiens — en proie à la solitude, la violence et l'ennui. Et même à un certain flegme fataliste. A tel point que ce meurtre est ressenti par une partie des autochtones comme un petit pas de travers. Quelque chose de presque banal sur lequel il ne sert à rien de s'épancher. Ce qui n'est pas de l'avis du pisteur qui a du mal à se remettre de la disparition de sa fille dans ses conditions similaires. Ni de la fliquette du FBI, totalement remontée et émue par cette injustice environnante. Avec une délicatesse émotionnelle très tenace, "Wind River" nous fait pénétrer avec une certaine mélancolie dans cette réserve indienne. On penserait presque au vieux western pro-indien de John Ford "Les Cheyennes", mais en version 2017. Avec un peuple toujours ignoré, méprisé ou maltraité par une Amérique encore trop ségrégationniste.

Il y a quarante-cinq ans, au lieu de venir recevoir lui-même son Oscar de meilleur acteur pour "Le Parrain", Marlon Brando avait envoyé sur scène une jeune Indienne pour défendre la cause de son peuple opprimé dont une partie de l'Amérique se foutait déjà. Avec "Wind River", Taylor Sheridan fait acte de ce même geste politique, en défendant les Amérindiens à son tour. Pour préparer son film dans le moindre détail, il a passé un temps infini dans les réserves indiennes en recueillant diverses histoires de vie. Pour ensuite, à travers "Wind River", se retrouver en position de leur donner une voix. Si le film est aussi immersif (comme l'étaient d'ailleurs "Sicario" et "Comancheria"), c'est également grâce aux deux acteurs principaux : Jeremy Renner, en pisteur jamais remis du décès de sa progéniture, montre des qualités émotionnelles évidemment impossibles à faire passer quand il va cachetonner dans quelques blockbusters aseptisés comme "Avengers 37" ou "Captain America 124".

Et l'épatante Elisabeth Olsen qui se surprend à voir son cœur vibrer quand elle finit par découvrir les horreurs endurées par la jeune victime. Et quand, soudainement, les guns finissent par fumer, quand la poudre des flingues se mélange à la poudreuse, on croit mordicus que la justice a enfin pris le dessus. Alors que l'injustice, au fond, restera éternelle... *(En salles le 30 août)* ❑

Discussion avec Bernard Ménez

Wilson

Wilson

Qu'il soit serial killer psychopathe ("Tueurs Nés"), roi du porno ("Larry Flint"), magicien fantasque ("Insaisissables") ou flic psycho/ catho ("True Detective"), Woody Harrelson se fond dans ses personnages tout en gardant un côté *Texan sympa* qui semble le lier à ses fans pour l'éternité. Y compris dans "Wilson" de Craig Johnson, petit film indépendant américain où il joue un célibataire misanthrope et cynique qui tente de se reconstituer une parcelle d'humanité après la mort de son père. D'un personnage antipathique, Harrelson réussit à en faire un monument de compassion à travers ce conte moral, un peu superficiel certes, mais entièrement porté par son magnétisme déviant (*en salles le 16 août).*

Atomic Blonde

Atomic Blonde

Film d'action destroy entièrement basé sur le charisme (cuisses galbées, seins pointus et reins d'enfer compris) de la superbe Charlize Theron (ici en espionne frimeuse et lesbienne), "Atomic Blonde" de David Leitch n'innove pas spécialement. Avec son scénario lambda

à base de *dossier secret important* à récupérer dans un Berlin vaguement interlope et ses bastons et autres courses poursuites épuisantes, "Atomic Blonde" aurait presque le look d'un *direct en DVD* des années 90, s'il n'y avait pas cet hallucinant plan séquence : un corps-à-corps sauvage entre Charlize et des bad guys allumés dans une cage d'escalier. Un moment sec et teigneux, allant à l'encontre du reste du film où les bagarres, nettement plus décontractées, sont surlignées inutilement par des tubes ultra connus de Depeche Mode, David Bowie, Public Enemy et The Cure *(en salles le 16 août).*

filmique où les souvenirs — à la façon du "Eternal Sunshine Of The Spotless Mind" de Michel Gondry — semblent se mélanger sans fin dans un fascinant maelström d'impressions sensitives (*en salles le 23 août).*

So Film Summer Camp 2017

Pour sa troisième édition, ce festival organisé à Nantes par la revue So Film proposait en ce début d'été quelques soirées plus qu'éclectiques : masterclass homérique et hilarante de Vincent Lindon, discussion avec Bernard Ménez s'improvisant historien du Tour de France, one man show étrange de l'acteur/ réalisateur Benoît Forgeard sur

The Love Witch

Upstream Color

Upstream Color

Il y a dix ans, Shane Carruth, jeune cinéaste indépendant, autoproduisait avec 7000 dollars "Primer", délire science-fiction aussi intrigant que la dernière saison de "Twin Peaks". Idem pour son fascinant "Upstream Color" où un homme et une femme sont victimes d'une étrange expérience organique. Comme si leurs morceaux de vie essayaient désespérément de se remettre dans le bon ordre. Une sensation de bizarrerie extrême pour le spectateur qui vit cet étrange shoot

un thème jamais abordé jusque-là (*Faut-il craindre le cinéma extra-terrestre ?),* ciné karaoké gigantesque en plein air, lecture de scénarios de longs métrages fantastiques français en cours de développement... Et, évidemment, quelques avant-premières barrées. Comme **"The Love Witch"** de Anna Biller, dont l'érotisme kitsch ambiant oscille entre mélo à la Douglas Sirk et *giallo* italien des seventies. Ou le décalé **"Marion"**, dernier film aussi cul qu'auteurisant (et drôle !) du hardeur/ acteur/ réalisateur/ trublion HPG qui,

en fin de séance, a demandé si une spectatrice était prête à coucher avec lui histoire de rallonger son film de quinze minutes pour en faire un long métrage d'une durée honorable. Enfin, juste après avoir discuté avec Noël Godin (notre cher entarteur belge) des bienfaits d'un non-classique de la comédie française ultra-désolante ("Deux Grandes Filles Dans Un Pyjama". En DVD chez M6 cet automne !) , nous avons vu **"Barbara"** de Mathieu Amalric (en salles le 6 septembre), biopic de la chanteuse préférée de Gérard Depardieu. Un exercice de style poétiquement fascinant (ou agaçant, au choix) où Jeanne Balibar réussit au moins l'exploit de faire revivre *la* Barbara, de sa gestuelle élégante à sa voix murmurée.

L'Etrange Festival 2017

Il est humainement impossible de synthétiser la programmation orgiaque de la prochaine édition de l'Etrange Festival où la musique et le rock auront, comme d'habitude, leur petit coin réservé. Et ce à coups d'avant-premières attendues. Comme **"Kuso"** de Flying Lotus, premier long métrage, paraît-il, totalement barré du rappeur/ DJ américain ; **"9 Doigts"**, dernier délire poétique en date de FJ Ossang, musicien du groupe indé MKB réputé pour tourner tous ses films sous substance d'expressionnisme allemand ; l'intrigant **"Les Etablissements Phonographiques De L'Est"**, documentaire sur la boutique de vinyles et salle de concert de la rue du Chemin Vert à Paris. Ou encore **"Instrument"**, documentaire immersif où l'on suit sur plusieurs années (1987 à 1998) le groupe post-hardcore Fugazi avec de vieux documents d'archives en super 8 et 16 millimètres. Du 6 au 17 septembre au Forum Des Images. Pour plus de renseignements : *www.etrangefestival.com* ❑

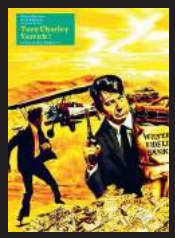
Série du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Des réponses sans question

American Gods

Boosté par ses millions de commandes à la seconde dans le monde entier, le géant de la vente en ligne Amazon s'est lancé depuis deux ans dans la production de films. Sauf qu'à l'instar de Netflix, ceux-ci ont un petit droit de vie en salles avant d'atterrir sur le Net. Comme les très rock "Elvis & Nixon" et "The Neon Demon", déjà abordés en ces pages. Mis à part son catalogue de films encore très léger (accessible en s'inscrivant pour 49 euros par an sur le site), Amazon produit aussi quelques unes des meilleures séries du moment. Voir "Mozart In The Jungle" inspiré des mémoires d'une joueuse de hautbois (!) ou "Transparent" sur les aléas d'un professeur à la retraite ayant décidé de changer de sexe. Des histoires qui, malgré des synopsis a priori peu *commerciaux*, maintiennent en haleine un public de plus en plus nombreux puisque chacune de ces séries arrive déjà à la quatrième saison. Ce qui devrait être le cas du méga jouissif, hors norme et sensationnel "American Gods", dont le premier épisode traverse les genres et les époques l'espace d'un prologue furibard. Après une ouverture gorissime ou des vikings s'éborgnent et s'écharpent dans des geysers de sang, "American Gods" nous projette d'un coup dans l'Amérique contemporaine où, à peine sorti de taule, un dénommé *Ombre* apprend la mort de sa femme dans un accident de voiture. Défait et abattu, il rencontre dans l'avion qui le ramène au pays un étrange personnage dénommé *Voyageur*. Un homme charismatique et manipulateur qui va l'amener progressivement à traverser les Etats-Unis pour une étrange quête mystique dont les prémices commencent à se faire sentir à la fin de ce premier épisode. Avec au programme, une foulée de séquences aussi folles que chaotiques : une femme enfouit un homme d'âge mur à l'intérieur de son vagin lors d'une partie de jambes en l'air apocalyptique, une balade dans une forêt recouverte d'ossements humains, un arbre aux branches agressives façon "Evil Dead", l'apparition d'un bison crachant du feu par les yeux, une baston homérique dans un bar contre un Irlandais de deux mètres au look de Wolverine... Une suite de moments ultimes où les éléments déchaînés (sang épais et pluie torrentielle) donnent un sentiment de fin du monde. Et, comme dans les meilleure séries fantastiques de ces dernières années (de "Lost" à "The Leftovers") des questions fusent chaque seconde. Comme si "American Gods", au bout de cette première saison de huit épisodes devait absolument donner une solution à des réponses... sans question ! "American Gods" penche donc sérieusement vers un côté métaphysique à la Wachowski, elles qui, dans le film "Cloud Atlas" comme dans leur série "Sense 8" mixent aussi des destinées humaines à travers différentes époques dans une sorte de grand tout métaphorico-sensitif. Mais comme le précise justement un critique américain du Boston Globe : "*'American Gods' offre juste assez de repères pour nous faire comprendre que les repères ne servent pas à grand choses.*" Comme si les deux *showrunners* d' "American Gods" (Bryan Fuller créateur de la série "Hannibal" et Michael Green, scénariste du dernier "Alien" et du prochain "Blade Runner") essayaient ici de se rapprocher... de Dieu ! Car, oui, "American Gods" parle bien de Dieu. Et même de dieux. De ceux qui, visiblement, décident de notre destinée. Pour le meilleur et pour le pire (*en diffusion sur Amazon Prime Video*)... ❑



Tuez Charley Varrick ! *Wild Side*

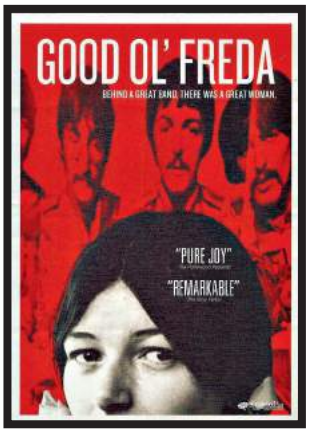
Considéré comme un simple faiseur de séries B entre les années 1950 à 1970, Don Siegel commence enfin à obtenir son statut de *cinéaste à honorer d'urgence*. Surtout via ses films joués par son vieux pote Clint Eastwood dont le mythique "L'Inspecteur Harry" et le plus méconnu "Les Proies" dont Sofia Coppola a tourné un remake très perso qui sortira en salles ce 23 août. Dans la longue filmographie de Siegel, il ne faudrait surtout pas rater "Tuez Charley Varrick !", efficace polar campagnard sur fond de braquage de banque et de rivalité mafieuse. Comme il l'avait fait naguère avec son western "Les Rôdeurs De La Plaine" (peut-être le meilleur rôle de la carrière ciné d'Elvis), Siegel met en avant de splendides décors naturels (ici le Nevada) tout en faisant transparaitre à travers ses personnages (dont le braqueur/ bad guy joué tout en attitude blasée par ce bon vieux bougon de Walter Matthau) les désillusions d'une Amérique ne jurant plus que par les flingues et les dollars. Vietnam et Nixon obligent. Tout cela étant expliqué plus en détails dans l'excellent livre accompagnant ce Blu-ray collector écrit par le cinéphage Doug Headline, grand spécialiste du cinéma américain burné.

PAR JEROME SOLIGNY

A côté de sa carrière

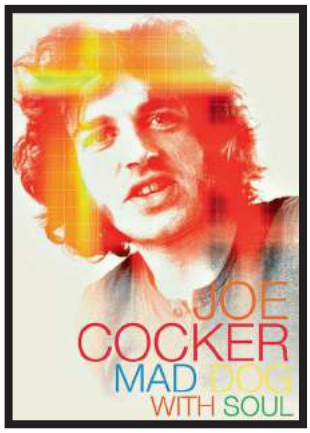
Rammstein
"RAMMSTEIN : PARIS"
Universal

Or donc, on en est là. Et il va falloir s'y faire. Aujourd'hui, il y a des concerts de rock (de metal dans le cas présent) qui ressemblent, de très près, à des shows pyrotechniques et des sons et lumières que la technologie, une débauche de moyens techniques et aussi l'informatique permettent de monter. Rammstein fait partie de ceux qui en proposent puisqu'ils ont les moyens de les financer. Ce type d'événement coûte une fortune à produire et du coup les billets pour y accéder aussi. Bien sûr, ça va de soi, des groupes comme celui-là ne peuvent jouer que dans des salles immenses (*arenas* disent les Américains) et en l'occurrence ici, à Bercy. On ne se risquera pas ici, à douter de la qualité de Rammstein. Ce groupe a fait plus que ses preuves (six albums studio entre 1995 et 2009, ce n'est pas rien) et conquis le public auquel il s'adresse en multipliant les tournées à (de plus en plus) grand spectacle, sans jamais mollir et jusqu'alors, sans décevoir.
La question qu'on se pose, après avoir visionné ce DVD jusqu'au bout, est la suivante : les gens qui viennent voir ces six Allemands se déplacent-ils encore pour leur musique ? On peut la formuler autrement : les fans de Rammstein seraient-ils déçus si leur groupe préféré n'avait que sa musique à montrer ? Et d'ailleurs, les fans en question ne sont-ils pas un peu en manque d'un nouveau disque de la part de leur groupe favori ? "Liebe Ist Für Alle Da" (oui, Rammstein écrit et chante dans sa langue natale), dernier album studio, date d'il y a déjà huit ans. On a compris que c'est son successeur que les amateurs du groupe attendent vraiment, et peut-être pas des apparitions live à répétition. Rammstein tourne actuellement pour la quatrième fois (avec un show dont même certains fans hardcore déplorent qu'il n'évolue pas davantage) depuis la parution de son dernier opus, c'est beaucoup. Et ce DVD, d'ailleurs, est-il véritablement un film de concert ? Là encore, on ne conteste pas l'efficacité du réalisateur, Jonas Akerlund (véritablement polyvalent puisque Madonna, Paul McCartney, Lenny Kravitz et Rihanna comptent parmi ses clients), mais en disposant plus d'une vingtaine de caméras dans Bercy, en accordant un soin particulier à la photographie et à la lumière, et en montant ce film de manière quasi épileptique (très peu de plans durent plus de quelques secondes), Akerlund n'aurait-il pas réalisé ici, en fait, un très long clip ? En vérité, on goûte aux effets pervers de la mutation contrainte et forcée d'une industrie qui ne sait plus quoi vendre et comment. Le téléchargement illégal de la musique (devenu la norme) et le streaming payant (une arnaque de grande ampleur pour les artistes) obligent les musiciens, petits et grands à passer davantage de temps sur la route. Soit. Mais pour ne pas lasser, les gros jouent l'excès, la démesure et la poudre aux yeux. Coldplay ne niera pas. Déjà, la plupart des live n'en sont plus vraiment puisque tous les groupes de grande importance, tous genres confondus, utilisent des techniques de play-back pour renforcer leur son. On est bien d'accord que voir un concert de Suzanne Vega au Divan du Monde ne procure pas le même type de sensations qu'assister à un méga show de Depeche Mode au Stade de France. Les deux peuvent cohabiter ? Oui, mais la réalité, qu'il ne faut pas nier, c'est qu'après avoir joué une heure et demie, Suzanne passe une heure avec son public et un carton de disques. Qu'elle vend, surtout là, en échange d'un selfie. Si le rock a commencé avec des chansons, il risque de finir tout autrement.



"Good Ol' Freda"
Magnolia

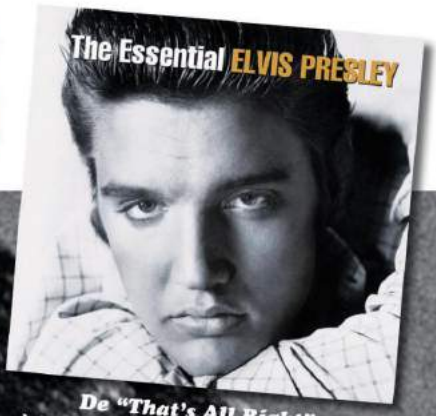
Dans l'histoire du rock, on se souvient davantage de ceux qui ont tiré la couverture à eux que de ceux qui sont restés dans l'ombre. Par choix qu'ils n'ont pas forcément regretté de faire. Freda Kelly compte parmi ces gens qui n'ont joué que les seconds rôles, mais étaient aussi utiles que discrets. A tel point que ce que cette Liverpuldienne a vécu entre l'âge de dix-sept ans et la petite trentaine, elle avait décidé de ne jamais en parler. Plus exactement, de ne pas le raconter dans un livre. Devenue secrétaire de Brian Epstein sans avoir jamais bien compris pourquoi il l'avait choisie elle, et ayant donc assisté, de sa position privilégiée, à la montée en puissance des Beatles, à leur explosion sur la scène mondiale et à leur implosion finale, Freda Kelly sait bien plus de choses sur eux qu'elle en a l'air. Et, alors qu'elle avait préféré remiser au grenier de sa maison les vestiges de ses années passées avec le groupe, mettre un couvercle sur ses souvenirs et ne jamais les monnayer, elle a finalement consenti à se laisser filmer en train d'en évoquer quelques-uns, avec une infinie pudeur. On imagine qu'en plus d'être un réalisateur honorable, Ryan White est un sacré négociateur. Commercialisé il y a quatre ans, ce DVD nous est parvenu par l'intermédiaire d'un distributeur qui estimait dommage qu'on n'en ait jamais parlé. Il a eu raison. Si 2017 est année de célébration *pepperienne* tout feu tout strass, il ne faut certainement pas oublier ce que l'entourage des Beatles a accompli et son rôle crucial dans leur succès. La présence de Ringo Starr au générique de fin de ce documentaire émouvant, rendant hommage à cette humble secrétaire qui a également dirigé le fan-club du groupe, témoigne d'une jolie reconnaissance que le temps n'a pas du tout ternie.



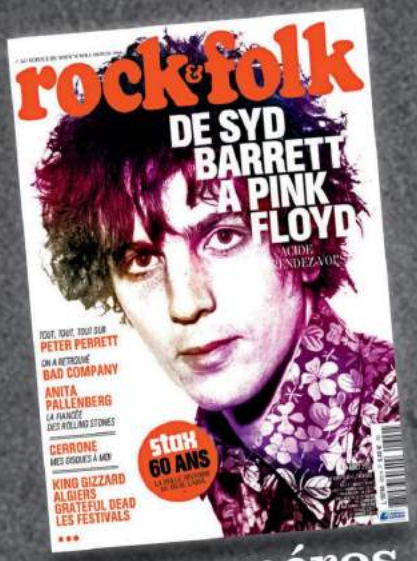
Joe Cocker
"MAD DOG WITH SOUL"
Eagle

Déjà bien servi par Eagle, Joe Cocker fait aujourd'hui l'objet d'un documentaire enrichi d'une demi-heure d'interviews supplémentaire. Sous-titré (en français) par des gens qui, au mieux, doivent penser que Lagarde et Michard sont, respectivement, des marques de sacs de voyage et de chocolat, "Mad Dog With Soul" se laisse visionner (et encore mieux apprécier en Blu-ray avec un son DTS-HD Master Audio et un 16/ 9 gratifiant) et vaut surtout, une nouvelle fois, par la qualité des intervenants. En effet, ce n'est pas si souvent qu'on peut écouter Glyn Johns, Jimmy Web, Rita Coolidge, Randy Newman ou Billy Joel s'exprimer autrement qu'en musique. Comme presque toujours dans cet exercice, leurs propos sont flatteurs, mais s'ils insistent sur la gentillesse et la bonhomie du natif de l'industrielle Sheffield, grand amateur de skiffle (le genre dont Lonny Donegan était le roi à l'aube des années 60) à qui Ray Charles a ouvert la voie, ils ne manquent pas de signaler qu'il est un peu passé à côté de sa carrière. Interprète avant tout, Cocker aurait pu l'avoir meilleure s'il n'avait pas picolé comme un trou et aussi abusé du reste pendant trop longtemps. Son frère aîné, son épouse et Michael Lang, un des artisans du festival de Woodstock devenu son manager, rappellent cela sans emphase et sans violons dans la voix, ce qui contribue grandement à la qualité du documentaire, par ailleurs rehaussé de séquences live bien choisies. Fin 2014, alors que depuis plusieurs années déjà, on jugeait la qualité de ses prestations à l'aune de sa faculté à atteindre la note criée de "With A Little Help From My Friends", Joe Cocker et son poumon pourri s'en sont finalement allés. Jusqu'à sa fin, il ne s'est plaint de rien. ❏

ABONNEZ-VOUS



De "That's All Right" à "Suspicious Minds" : quarante classiques royaux, en vinyle.



12 numéros
+ le double vinyle
"THE ESSENTIAL ELVIS PRESLEY"

74,50€ au lieu de 115,30€
soit 40% de réduction

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK & FOLK** - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tél : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

ROFP179A

OPTION 1 1 an soit 12 numéros + le double vinyle **"The Essential Elvis Presley"** pour **74,50€** au lieu de 115,30€ soit 40€ d'économie

OPTION 2 1 an soit 12 numéros pour **64,50€** au lieu de 77,30€ soit **16 % de remise.**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France 2017**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/10/2017 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,40€ et le N° spécial à 6.90€ + Le prix du double vinyle pour 38 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

PAR HUGUES CORNIERE

De la boutique Anello & Davide

Beatle Boots

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

En dehors de quelques fabricants d'instruments comme Rickenbacker, Höfner ou Vox, le succès planétaire des Beatles au début des années 1960 a également fait le bonheur de quelques couturiers mais aussi celui, plus inattendu, de bottiers d'origine italienne installés à Londres : Anello & Davide...

Anello et Davide Gandolfi créent leur atelier de chausseurs dans le quartier de Soho, à Londres, en 1922 et fournissent principalement des modèles sur mesure à destination des compagnies de danse et de théâtre. Leur sens du design allié à la qualité de fabrication toute britannique de leurs chaussures font que la petite société va rapidement se tailler une solide réputation auprès des femmes du monde, des personnages publics et des stars du cinéma.
Au milieu des années 1950, ils redessinent la traditionnelle Chelsea boot — créée au 19ème siècle par le bottier de la reine Victoria — une bottine qui s'arrête au niveau de la cheville avec une bande élastique de chaque côté et une sangle à l'arrière permettant de l'enfiler facilement, mais dont la robustesse permet aussi de monter à cheval. Ils en font une version amincie au bout plus pointu, avec une couture centrale, une semelle plus fine et un talon *cubain* plus haut (au choix : 1, 2 ou 3 pouces), qu'ils baptisent *Baba boot*. D'autres déclinaisons — avec ou sans talon cubain — viendront par la suite étoffer la gamme, dont un modèle plus haut à fermeture éclair.
Quand à l'automne 1961, Brian Epstein propose aux Beatles de devenir leur manager, celui-ci va les faire changer d'apparence d'une façon assez radicale, mais aussi leur promettre d'utiliser toute son énergie de patron d'un grand magasin de disques pour leur décrocher un contrat d'enregistrement. Le bruit arrive bientôt aux oreilles de Dick Rowe, chef du service *A&R* (artistes et répertoire) de Decca, à Londres, qu'un important client du Nord-Ouest de l'Angleterre a un groupe à auditionner. Il envoie à Liverpool un de ses assistants, Mike Smith, se faire une idée dans le repaire des Beatles : le Cavern Club. Plutôt impressionné par ce qu'il voit et entend, celui-ci décide de tester ce que les musiciens pourraient donner en studio avant de s'engager sur un quelconque contrat... Et donc, le 31 décembre 1961, Neil Aspinall — l'homme à tout faire des *pas encore Fab Four* — embarque le groupe dans sa camionnette, en route pour Londres, en pleine tempête de neige. Le lendemain matin, John, Paul, George et *Pete*, rejoints par Brian Epstein, enregistrent en moins de deux heures quinze morceaux de leur répertoire habituel du Cavern Club. Ces fameuses Decca Sessions — et le refus de Dick Rowe de signer le groupe — resteront dans l'histoire comme une des plus grosses bourdes jamais réalisée par un directeur artistique de maison de disques...
Après leur séance en studio, sans un rond en poche, les Liverpuldiens sont encore sur un petit nuage et se promènent dans Soho en s'émerveillant devant les vitrines, parmi lesquelles celle de la boutique Anello & Davide, sur Charing Cross Road, restera dans leur mémoire. Au cours de ce séjour, ils rencontrent aussi des musiciens londoniens qui portent ces fameuses boots qui leur ont tapé dans l'œil. Ils finiront par en commander quatre paires avec talons cubains et, quelques années plus tard, au cœur de la Beatlemania, des queues immenses de jeunes gens voulant tous porter les mêmes bottes que leurs idoles vont se former devant la boutique des chausseurs italiens, désormais installée sur Drury Lane, dans le quartier de Covent Garden. Ce modèle ultra populaire va être rapidement copié par d'autres marques anglaises comme Winkle Pickers, Glenmore, Denson, etc. Au début de la seconde moitié des années 1960, en plein Swinging London, la quasi totalité des jeunes gens qui gravitent autour de Nigel Waymouth et de sa célèbre boutique de Chelsea, Granny Takes A Trip, ainsi que pratiquement toute la scène rock de l'époque : les Rolling Stones, Rod Stewart, Jimi Hendrix, les Small Faces, les Yardbirds... tous portent des *Babas boots* !
Robert Freeman, le photographe des pochettes de "A Hard Day's Night" et "Beatles For Sale", entre autres, a réalisé une célèbre photo des quatre paires des Fab Four (le modèle avec élastiques et talons cubains) portant les noms des quatre musiciens autographiés à l'intérieur des chaussures. Andy Warhol a aussi immortalisé les Beatles Boots dans une sérigraphie de 1986, inspirée d'une ancienne publicité de vente par correspondance. Une paire de bottes (le modèle haut, avec fermeture éclair), ayant appartenu à George Harrison, a atteint la coquette somme de 61 250 livres sterling (frais compris) lors de la vente Entertainment Memorabilia, chez Bonhams en décembre 2012...
Quant à la marque Anello & Davide, après avoir connu une grosse baisse de régime dans les années 1970, elle a regagné en popularité après la vague punk et tient désormais boutique dans le quartier de Kensington où elle propose toujours des Beatle Boots, uniquement sur mesure. ❑

Pour en savoir plus : www.handmadeshoes.co.uk

Photo DR

Video games

PAR JEROME REIJASSE

Descente d'organe

Le passé, c'est le futur ! Tous, ils reviennent tous et personne n'osera parler de nostalgie débilitante. Au contraire. Retrouver les héros de son enfance a quelque chose de magique. C'est un peu une main tendue pour y croire encore... Les publicistes parlent de néo-rétro. Une énième étiquette, un énième slogan qui ne dit finalement pas grand-chose. **"SONIC MANIA"** chez Sega, pour tous supports, mérite mieux que Proust et sa madeleine. Tout d'abord parce qu'il rappelle qu'avant, on pouvait faire beaucoup avec très peu. Et puis, Sonic, le hérisson bleu sous speed, ne s'est pas contenté d'être un pionnier, il a su évoluer, affronter les nouvelles technologies, grandir sans complexe. Et il est là, en 2017, sans rides ni canne ! Pour faire court, "Sonic Mania" propose de croiser les couloirs spatio-temporels : on retrouve ici tout le décorum époque Megadrive et des améliorations tout à fait contemporaines. On découvre de nouvelles zones, de nouveaux boss vraiment costauds, de nouvelles capacités pour les héros colorés Sega, comme le drop dash (sorte de turbo démentiel) inédit de Sonic, le sens de l'escalade de Knuckles ou encore l'envol de Tails. Les amoureux inconditionnels en possession de la Nintendo Switch pourront même s'offrir une version collector comprenant notamment une figurine de Sonic posée sur une réplique de console Megadrive et une cartouche Sega ornée d'un anneau doré. Le futur, c'est le passé !

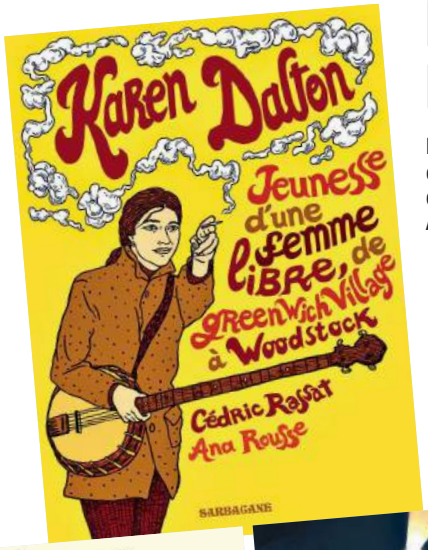
"FORTNITE", chez Epic Games, pour PS4, XboxOne, PC et Mac, est un jeu d'action-construction, décidément un genre très à la mode ces derniers temps, franchement jubilatoire. Il s'agit ici d'édifier des forteresses imposantes avant de dégommer des légions de monstres plutôt belliqueux. C'est le mélange idéal de bastons dantesques et de quête habitée, c'est un jeu qui exige de la créativité, de la réactivité et des nerfs en acier. Dans un univers vaste et riche, où il est possible de fabriquer des objets, de s'enrichir pour mieux se protéger et se défendre, le temps semble disparaître et l'addiction guette. Encore !

On en cauchemardait, Illfonic et Gun Media l'ont fait : **"VENDREDI 13"**, le film d'horreur culte, débarque en mode virtuel, pour XboxOne, PS4 et Steam, en téléchargement ! Plusieurs générations ont flippé devant Jason, elles vont pouvoir désormais l'incarner et massacrer tous les innocents à portée de lame ayant le malheur de se trouver à Crystal Lake. Les plus masos pourront préférer jouer le rôle d'un moniteur de vacances et tenter de fuir le tueur en série mythique. Ce jeu a été développé en collaboration avec une partie de l'équipe de cette série de films, dont un réalisateur, le spécialiste des effets spéciaux, le compositeur de la BO et même l'acteur au masque de hockey, offrant à ce titre glaçant encore plus de réalisme ! On tremble et on y retourne, excité comme au premier jour.

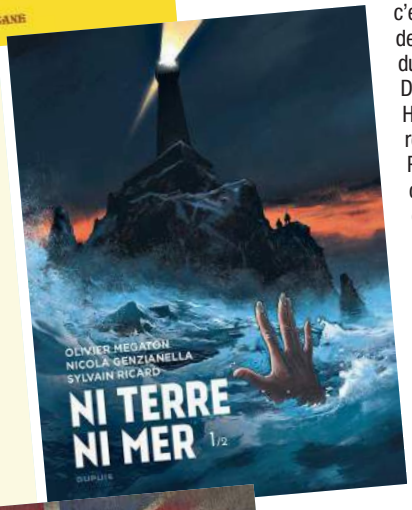
Dans un tout autre style, **"LES PILIERS DE LA TERRE",** chez Daedelic Entertainment, pour tous supports, est la dernière déclinaison du best-seller littéraire de Ken Follett (26 millions d'exemplaires écoulés tout de même). Un livre, une série télé et donc aujourd'hui un jeu vidéo. Et quel jeu ! Devenir bâtisseur de cathédrales au XII^{e} siècle, en Angleterre, dans la ville fictive de Kingsbridge. Les 1200 pages du bouquin ont été déclinées en 21 chapitres dans ce titre vertigineux. Trois personnages principaux sont accessibles ainsi que deux autres secondaires, dans ce premier volet aux 200 décors peints à la main : Philip, le moine, Jack, l'architecte, Aliena et son frère Richard... C'est une épopée formidable, ambitieuse, dévoilant une atmosphère unique, où trahison, foi et aventure pactisent pour le meilleur. Bien sûr, les adeptes de mitraillage en règle risquent la descente d'organe devant ce jeu à la beauté crépusculaire et au rythme singulier. Ils seront bien les seuls. Et à la place de Garou et de toute sa troupe beuglante, c'est l'orchestre philharmonique de Prague qui assure la bande-son. Mieux. Il est venu, le temps des cathédrales...

Plébiscité l'année dernière sur PC, **"DEAD BY DAYLIGHT",** chez 505 Games et Starbreeze Publishing, débarque enfin sur consoles, PS4 et XboxOne, dans une édition spéciale véritablement haletante. Ce jeu asymétrique, multijoueur, horrifique et très stressant propose d'incarner soit un tueur, soit un survivant. Evidemment, le choix de départ va directement influencer le scénario. Ceux qui se sentent plus une âme de psychopathe devront pourchasser leurs proies sans répit, et à la première personne. Il faut bien l'avouer, c'est tout à fait jouissif... Ceux qui choisiront d'être les cibles pourront décider de progresser en solo ou en coopération et à la troisième personne. Intense, noir, parfois même étouffant, ce titre déconseillé aux moins de 18 ans est une merveille gore ! ❑

L'acceptation est préférable au Botox



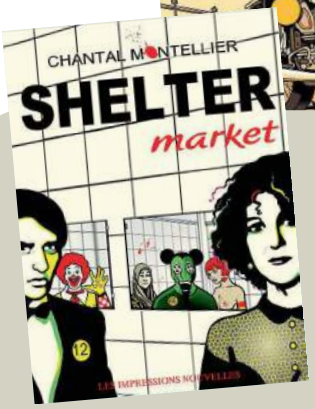
Les Etats-Unis sont un pays si vaste que les artistes oubliés y sont légion sans pour autant empêcher l'industrie du disque de dormir. Spécialiste de la musique et ancienne plume de ce journal (les deux ne sont pas incompatibles), Cédric Rassat s'est associé avec la dessinatrice Ana Rousse pour mettre en vignettes les hauts et les bas de la vie de la chanteuse Karen Dalton, morte du sida à Woodstock en 1993. L'objet s'appelle **"Karen Dalton — Jeunesse D'Une Femme Libre, De Greenwich Village A Woodstock"** (Sarbacane) et prend le parti de cette grande interprète du blues et du folk qui a croisé le chemin de Bob Dylan à ses tous débuts. Incapable de supporter les à côtés de la vie d'artiste, Karen Dalton restera longtemps au fin fond de son exil à Boulder (Colorado) avant de retourner à New York pour y enregistrer sur le tard. Pour se faire une idée, l'auditeur curieux ira piocher du côté des enregistrements en public fait dans un bouge du Colorado en 1962 ou dans les deux albums studio de 1969 et 1971.



S'il est un milieu culturel qui résume à lui tout seul la peur de vieillir, c'est bien le monde du rock. Alors que le public français était l'un des rares à pouvoir admirer le fessier d'Iggy Pop, ce dernier, victime du passage du temps, nous prive désormais de cette aimable vision. Dans **"J'Veux Pas Vieillir"** (Hugo+Desinge), la sémillante Hélène Bruller explique à un lectorat concerné par les rides comment résoudre le problème sans pour autant tomber dans la dépression. Présenté sous la forme d'un gag par page, ce manuel du rire, comme ultime thérapie, sera le nouveau petit livre rouge à emporter partout dès les premiers cheveux blancs. Parmi les nombreuses pépites de ce filon du rire, le lecteur dégustera longuement la fiche consacrée à la malédiction du détail jeune. C'est en lisant ce genre de livre amusant que le lecteur fripé comprendra que l'acceptation est préférable au Botox.

Alors que l'été bat son plein, le lecteur avisé ira se mettre à l'ombre en compagnie de **"Ni Terre Ni Mer — Tome 1"** (Dupuis) ornementée par Nicola Genzianella sur un scénario tellement tordu que Sylvain Ricard et Olivier Mégaton ont dû se mettre à deux pour finaliser l'engin. L'histoire commence au large de la Normandie. Un groupe d'amis qui partagent un lourd secret décide de faire une ballade en mer dont la destination n'est connue que d'un skipper aussi jeune et arrogant que la moyenne nationale. Evidemment, la virée tourne au drame et le bateau s'échoue sur un écueil supportant un phare. A partir de là, c'est une forme de huis clos sous les embruns assorti d'un véritable jeu de massacre flippant au possible. Tout cela n'est pas sans rappeler une certaine reine du crime de la littérature anglaise. Au delà des paysages marins particulièrement réussis, cette histoire en deux volumes est une réussite pour ce qui est d'inquiéter le lecteur.

Les amateurs de revival années 80 vont être contents tant Michel Constant a parfaitement reconstitué l'ambiance bien pourrie des années Thatcher avec **"La Dame De Fer"** (Futuropolis). L'histoire commence en 2013 dans un pub situé sur la côte du Kent. Tout est tranquille jusqu'au moment où les informations annoncent le décès de l'ancienne Premier Ministre. Alors que les clients célèbrent la disparition d'un des personnages les plus détestés du Royaume-Uni, tout un tas de souvenirs liés à l'année 1985 viennent frapper à la porte de la mémoire de Donald, le barman du pub, et ancien mod. Alors que les grèves des mineurs déclenchent des émeutes, Donald et ses amis Abby et Owen soustraient une Norton Manx de la rapacité d'un promoteur peu scrupuleux. C'est le début d'un véritable sac de noeuds qui va mettre vingt-huit ans à se démêler. Entre nostalgie et poésie urbaine, cette ode à la camaraderie est entièrement sonorisée par le Clash, les 45 tours Trojan et les Kinks. ❑

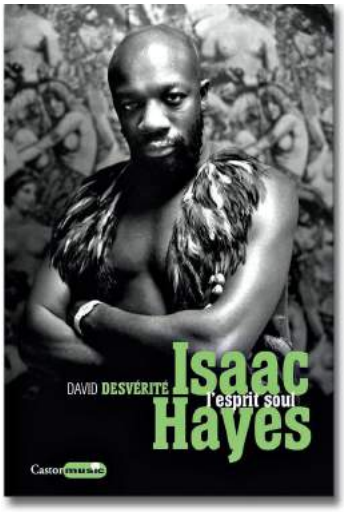


Le gros plan du Géant

Chantal Montellier a fait partie de la première vague de ces dessinatrices qui ont bâti la BD moderne en compagnie de Claire Bretécher et Florence Cestac dans un monde, alors, réservé aux hommes. Militante très engagée contre tout ce qui est nuisible à la liberté, cette personne à la tête bien faite profite des derniers chamboulements politiques pour sortir une mise à jour bien vue de son brûlot cataclysmique "Shelter" paru en 1980. Cette nouvelle édition s'appelle "Shelter Market" (Les Impressions Nouvelles) et les changements sont tellement nombreux (couleurs, trente pages en plus...) qu'il serait plutôt préférable de parler de nouvel arrivage plutôt que de lifting. Attention, le contenu de ces planches ne plaisantant pas avec les libertés individuelles, cette lecture essentielle sera destinée à toutes les personnes en lutte contre la normalisation qui ne souhaitent ni état policier ni de nivellement par le bas.

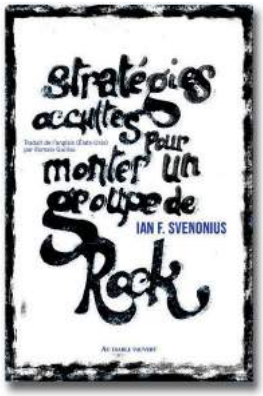
Excentricité délicieuse

Livres
PAR AGNES LEGLISE



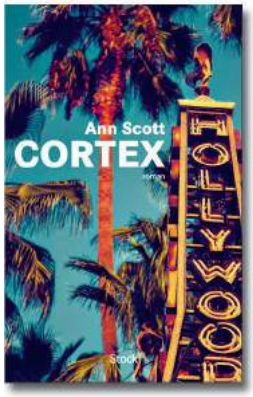
Isaac Hayes
DAVID DESVERITE
Castor Music

Rien de tel qu'une biographie de musicien noir américain pour bien réaliser l'ampleur du racisme et de la ségrégation, visible ou invisible, et les multiples conséquences de ce système malade : misère, ignorance et drames. Isaac Hayes n'a pas échappé à cette règle tragique et son enfance porte la marque de ce Sud dur et rétrograde où, pour son anniversaire, sa propre grand-mère le fouettait pour lui porter bonheur, *gloups*. Orphelin, misérable, chargé de famille à 10 ans, le jeune Isaac a réussi le sacré prodige de faire des études correctes, de nourrir les siens et d'apprendre magnifiquement la musique en enchaînant les expériences et les formations dans un Memphis en pleine ébullition artistique autour de cette musique jusque là horriblement appelée *"race music"* et qu'on venait, devant son succès grandissant, de pudiquement rebaptiser *"rhythm'n'blues"*. Inutile de préciser que comme 99% des musiciens, les réactions féminines ultra positives à ses premières tentatives ont grandement influencé sa détermination à devenir une star et ont fait de lui, au passage, un jeune marié et un jeune papa à seulement 20 ans. Improvisé pianiste, il s'y découvre aussi un rare talent inné et se retrouve ainsi enrôlé pour travailler avec l'immense Otis Redding et ensuite, devenu prolifique producteur/ arrangeur/ compositeur, avec, entre autres, Sam & Dave. (Prenons un instant pour essayer d'imaginer ce que ça devait faire de se retrouver dans les studios de Stax Records quand tous ces génies y enregistraient et crevons gentiment de jalousie d'avoir raté ça). De là, démarra la carrière solo de ce "Soul Man" — titre de Sam & Dave qu'il a co-écrit — par excellence, musicien curieux et inventif tout autant qu'activiste et fier symbole d'une culture noire qui trouvait enfin la place qu'elle méritait. Black Moses pour ses fans, le créateur de "Shaft" n'a jamais oublié sa pauvreté et le racisme subi et toute son œuvre, née alors que le combat pour les droits civils faisait rage, en a été durablement marquée. David Desvérité, au nom prédestiné pour un biographe, raconte avec l'érudition et la précision que le sujet méritait, la vie et la carrière atypique de ce surdoué. Car s'il connut un parcours musical assez classique avec les habituels hauts et bas, il est un des seuls qui ait réussi parallèlement une petite carrière d'acteur dont le point culminant fut sûrement l'improbable collision d'univers qui fit de ce musicien au physique et au palmarès impressionnant la voix d'un personnage de dessin animé et pas n'importe lequel, Chef, le personnage du phénoménal "South Park". Biographie circonstanciée très intéressante, ce joli texte rend un hommage mérité à un géant de la musique, aujourd'hui encore pillé par les samples et le rap et dont les combats, hélas toujours pertinents résonnent encore grâce à lui. Bourré d'anecdotes et de détails précieux, le livre élucide au passage un grand mystère de l'histoire de la musique : oui, c'est parce que Isaac Hayes harcelait de coups de fils pressés son co-auteur aux toilettes que celui-ci lui a répondu le fameux *"Hold on I'm coming"* — *"Quitte pas, j'arrive"* — devenu légendaire quand Hayes l'a collé sur les riffs qu'il était si impatient de lui faire entendre. Chouette lecture.



Stratégies Occultes Pour Monter Un Groupe De Rock
IAN F. SVENONIUS
Au Diable Vauvert

Au fur et à mesure que les rockers se livrent aussi à l'écrit, on constate souvent que leur talent musical est doublé d'un indéniable talent d'écrivain et d'une disposition à l'excentricité souvent délicieuse. Soyons clairs, "Stratégies Occultes Pour Monter Un Groupe De Rock" rentre pleinement dans cette dernière catégorie et son auteur le musicien Ian F. Svenonius, chanteur des feu Nation Of Ulysses, The Make-Up et maintenant Chain And The Gang, groupes post-punk/ gospel yeh yeh/ soul/ bubblegum/ lo-fi garage assez peu connus, a mis toute sa longue expérience dans cet exercice de déconstruction absurde, drôle et intelligent qu'est ce singulier manuel qui mélange la critique culturelle, la philo, la sociologie pour parler avec ironie et humour de presque tous les aspects possibles de la culture de la musique rock. Aucun n'est négligé, les producteurs, les fans, le sexe avec les groupies, la critique, la communication dans le groupe ou quel van pour le matériel et l'auteur n'hésite pas à même faire tourner les tables pour converser avec les grands disparus et profiter de leur sagesse. Barré donc, marrant, futé, universel, dingue, politique, farceur et critique, ce guide est à mettre absolument entre toutes les mains, *wannabe* rock star ou pas.



Cortex
ANN SCOTT
Stock

Loin des romans plus rock et plus parisiens très remarqués qu'elle avait déjà écrit, Ann Scott s'attaque cette fois-ci à un sujet plus lointain quoique plus universel, le terrorisme mais, liant ainsi deux préoccupations majeures de notre société, l'aborde par un original bout de la lorgnette, un biais inattendu, la célébrité. Los Angeles, ville familière à l'auteur, sert donc de décor à un désastre hollywoodien d'épiques proportions qui va laisser la ville et les protagonistes difficilement essayer de digérer ce choc qui fracasse un monde déjà menacé et transformé par internet et son cortège de bouleversements. Solitudes et écrans, *name-dropping* et interrogations existentielles, le Los Angeles d'Ann Scott préfigure un triste no future.

Handi-Gang
CARA ZINA
Libertalia

Le deuxième roman de Cara Zina "Handi-Gang" rappelle enfin à quel point les handicapés sont ignorés et maltraités en France. Son jeune héros, adolescent en fauteuil, excédé de subir les mille et une complications et vexations que son handicap lui impose et aidé par une bande de potes eux-mêmes concernés par le handicap, refuse l'invisibilité et se lance dans l'action directe en commençant une véritable guérilla qui, bien sûr, changera leurs vies et leurs avenirs. Optimiste malgré tout, souvent joyeux, ce roman nourri de notes personnelles, réveille un combat qui mériterait largement nos soutiens plus affirmés

Collection Ciné Rock'n'Soul

Nos *multi-talented* collègues Jérôme Soligny, Olivier Cachin et Alain Gouvrion, ex Rolling Stone, posent leurs pattes sur des monuments de la culture rock et explorent dans une série de livrets accompagnés des DVD, les immenses films rock que furent "Purple Rain", "Performance","Trainspotting" et "Absolute Beginners". Analyses, anecdotes, secrets de tournages, chaque texte résume l'indispensable et le superflu pour parfaitement apprécier ces incontournables classiques. ❑

Top Ten livres musique *(source Fnac)*

01 "Comme Un Enfant Perdu - Autobiographie" RENAUD SECHAN (Xo)
02 "Chroniques" BOB DYLAN (Fayard)
03 "Just Kids" PATTI SMITH (Gallimard)
04 "Les Beatles En Solo" MAT SNOW (La Martinière)
05 "Born To Run" BRUCE SPRINGSTEEN (Albin Michel)
06 "Life" KEITH RICHARDS (Robert Laffont)
07 "Miles L'Autobiographie" MILES DAVIS & QUINCY TROUPE (Table Ronde)
08 "Sex & Sex & Rock & Roll" LUZ & VINCENT BRUNNER (Flammarion)
09 "Glaneurs De Rêves" PATTI SMITH (Gallimard)
10 "La Dernière Fête" GIL SCOTT-HERON (Points)

Savages

Photo Marion Ruszniewski

Festival Days Off – Savages
4 JUILLET, PHILHARMONIE (PARIS)
A la nuit tombée, Savages entre en scène. La meute de fans des premiers rangs aboie déjà leur excitation pour un concert qui s'avérera pourtant faiblement électrisant. Portée par son habituelle frénésie, la chanteuse Jehnny Beth réussit toujours à magnétiser les foules. Pourtant, l'envoûtante prestation scénique ne suffira pas à embarquer sur la longueur les timides âmes esseulées, qui resteront de marbre. Face à ce concert en demi-teinte, on retiendra surtout une touchante émotion de la chanteuse française, longtemps exilée à Londres et exprimant sa reconnaissance de jouer à Paris, sa nouvelle résidence. Comme quoi le Brexit n'a pas que des désavantages.
SOLENN CORDROC'H

The Pretty Things
6 JUILLET, PETIT BAIN (PARIS)
Rock the Boat ! Maximum R&B dans un Petit Bain surchauffé au point qu'au cinquième morceau la sono finit par lâcher. Ce n'est pas suffisant pour arrêter l'impérial Phil May aux maracas et sa bande avec notamment un Dick Taylor de plus en plus cassé en deux sur sa guitare et un Jack Greenwood déchaîné sur sa batterie. Ils ont enchanté un public ravi d'entendre des chansons inoxydables. Rien n'a manqué à la fête : "£.S.D.", "Rosalyn", "SF Sorrow Is Born", "Little Red Rooster" sans oublier "Midnight To Six Man", un sommet de leur répertoire, ou "Alexander", inspiré du "Quatuor D'Alexandrie" de Lawrence Durrell. Probablement un des plus anciens groupes encore en activité, les Pretty Things ont à nouveau démontré leur inusable efficacité.
CHARLES FICAT

The Magpie Salute
7 JUILLET, MAROQUINERIE (PARIS)
D'abord, une pensée pour l'ingénieur du son : trois guitares électriques, trois choristes (six par instants), une basse et un clavier dans une salle vaste comme une boîte d'allumettes ? En dépit d'une balance pour le moins perfectible, quelle claque ! Rich, le benjamin des Robinson, les coudées franches sans son chanteur de frangin, assume un leadership radieux, résolu à ne pas laisser en déshérence le répertoire des Black Crowes. Joie de réentendre "Black Moon Creeping'", "Gone" (impeccable John Hogg au chant), de voir Marc Ford, épais comme un haricot, tout sourire entre deux solos, de goûter les reprises, dont un "Every Picture Tells A Story" à ragaillardir tous les neurasthéniques. Dans un speech final parfait, touchant, Rich promet un double album à venir, voire un triple. Vivement.
BERTRAND BOUARD

Guns N'Roses
7 JUILLET, STADE DE FRANCE (SAINT-DENIS)
"Not in this lifetime". Voilà comment Axl Rose avait qualifié l'éventualité d'une reformation du line-up original du combo mythique. On espérait le meilleur, on pouvait craindre le pire, mais au final, qu'en fut-il ? Un groupe dans une forme éblouissante, heureux d'être là (3 h 20 de concert, tout de même) pour ravir un public qui s'était déplacé en masse. Axl Rose, fidèle à lui-même, se met à engueuler la foule et la sécurité dès le troisième morceau, mais est totalement en voix. Duff est parfait dans son rôle, rythmique solide et décontraction totale, Slash fait ce qu'il sait faire de mieux depuis dix ans, c'est-à-dire promener sa dégaine et laisser la magie agir (mis à part sur les morceaux issus de "Chinese Democracy", qui demandent une rigueur et une précision qu'il n'a pas). On regrette juste une setlist qui tire un peu en longueur avec des reprises parfois dispensables (le thème du "Parrain"...).
JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

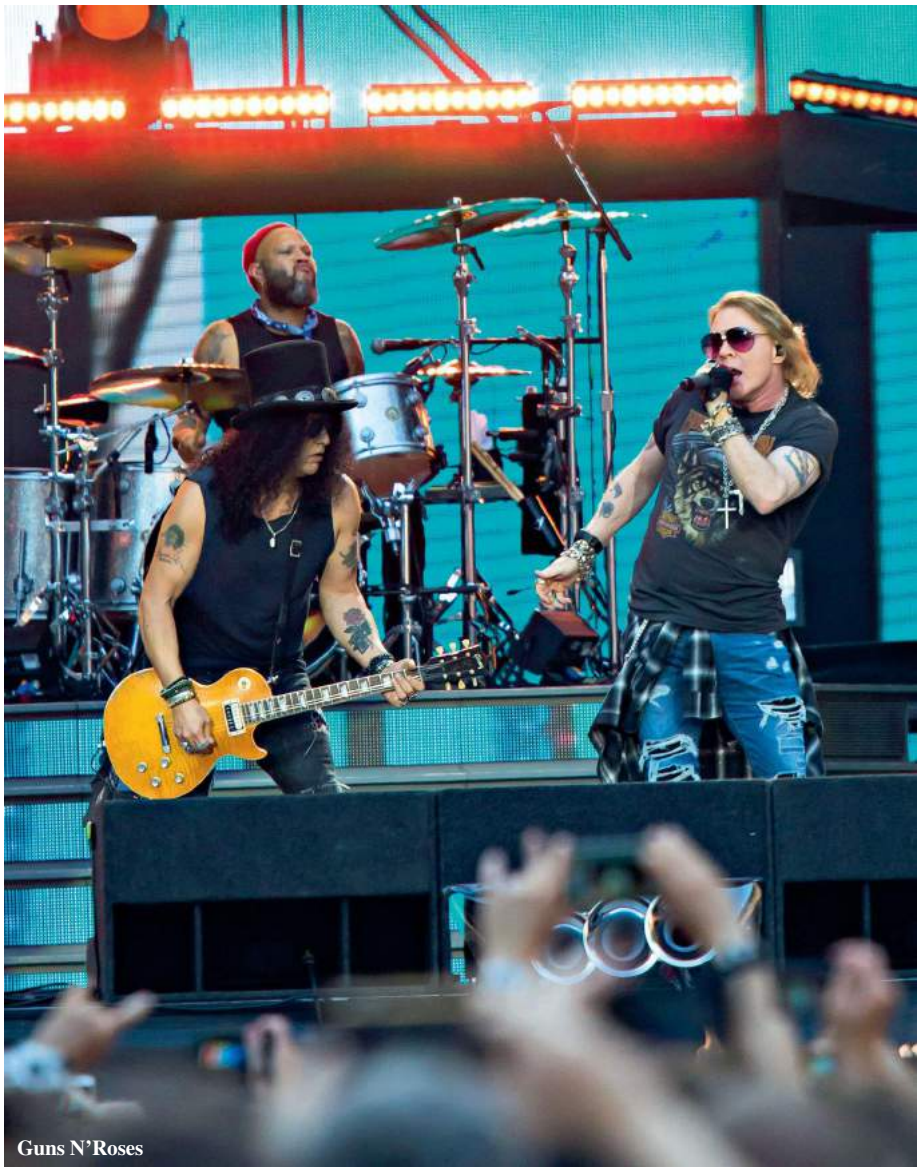

Guns N'Roses

Photo Marion Ruszniewski

Photo DR

Brian Setzer

American Tours Festival

7 AU 9 JUILLET, PARC DES EXPOSITIONS (TOURS)

Un an après avoir fêté avec éclat son dixième anniversaire, le festival préféré des bikers change de dimension et réunit 80 000 personnes sur trois jours grâce à l'installation d'une nouvelle structure en plein air sur un circuit automobile. Triomphe assuré avec **LES INSUS?** (35 000 fans) après la prestation la veille d'un **ZZ TOP** très en forme, mais retour aux fondamentaux rock'n'roll le dimanche. Dans l'espace Rock & Vintage à la programmation affûtée, **MIKE SANCHEZ** fait le show en revisitant avec frénésie une flopée de classiques, tel un croisement singulier entre Fats Domino, Jerry Lee Lewis et Little Richard. Entrée en matière idéale avant que **BRIAN SETZER** ne clôture les festivités. Accompagné par une formation resserrée et émérite (contrebassiste, batteur et pianiste), il excite progressivement les 15 000 spectateurs en piochant parmi les reprises des succès des Stray Cats, ou de Johnny Cash et autres pionniers. L'urgence flamboyante de ses débuts n'est plus qu'un souvenir, mais son jeu de guitare est un pur régal et son show un hommage vibrant aux mânes du rockabilly.

H.M.

Les Déferlantes

8 AU 11 JUILLET, PARC DE VALMY (ARGELES-SUR-MER)

Dix ans plus tôt les Déferlantes d'Argelès n'auraient jamais imaginé fêter leur anniversaire entourées par 60 000 festivaliers. Dix ans plus tard, c'est avec une pléiade de légendes que le festival souffle ses bougies. Quand la tristesse l'emporte sur la nostalgie, on oubliera rapidement l'ouverture des festivités par **RENAUD**. Toujours debout, mais pas tout le temps vivant. Plus imperméable au temps, **STING** n'aura pas eu de mal à faire oublier le poids des années qui pèse sur ses tubes. Dans un tout autre registre, c'est **IGGY POP** qui surprendra l'assemblée. Fougueux et sauvage, l'Iguane, insulte, chante, saute, crie, crache et déchaîne les passions. Plus jeunes invités, les quatre gars de **LAST TRAIN** auront livré un show sans concession dans la plus pure tradition du rock britannique qu'ils affectionnent tant. Espoir du rock australien depuis quinze ans, **AIRBOURNE** aura, encore une fois, été à la hauteur de sa réputation. Le délicat blues des touaregs de **TINARIWEN** calmera les foules avant que la tempête **MANU CHAO** ne vienne clore en beauté ce 10ème été de folie.

BOBY ALLIN

Photo Patrice Guino

ZZ Top

Festival Days Off – Planetarium

10 JUILLET, PHILHARMONIE (PARIS)

Pour clore le festival, Days Off proposait Planetarium, concept porté par Sufjan Stevens, Bryce Dessner de The National, James McAlister et Nico Muhly. Le projet fêtait sa sortie en album cinq ans après la première tournée, avec une scénographie à la hauteur de la magnifique salle. Entre rock orchestral et electro expérimentale, Planetarium visite notre système solaire, à travers le prisme des turbulents sentiments de Sufjan Stevens, qui, pudique, se cache derrière une épaisse couche de vocoder. La foule est restée la tête dans les étoiles, jusqu'à l'hommage obligatoire à David Bowie ("Space Oddity").

AGNES BAYOU

Kevin Morby

11 JUILLET, TRABENDO (PARIS)

Quatre albums brillants en autant d'années, des salles de concert remplies le reste du temps, le vagabond texan est clairement en train de passer un cap. Son costume blanc orné de notes de musique fait débat, mais Morby a les moyens de ses ambitions, gouverne temps forts et faibles idéalement. Le *Macadam Cowboy* des temps modernes enchaîne complainte aux arrangements électriques ("Aboard My Train"), ballade lumineuse ("All Of My Life"), chanson crépusculaire ("Come To Me Now"), avant de tirer la larme à l'audience tout seul à la guitare avec "Beautiful Strangers", sa protest song en hommage aux victimes des attentats de Paris. Un rappel idyllique (avec "Rock & Roll" du Velvet Underground) clôture cette soirée parfaite.

MATTHIEU VATIN

ZZ TOP

11 JUILLET, ZENITH (PARIS)

Pas de quartier chez les Texans dans un Zénith bien rempli : une exécution impeccable était au rendez-vous. Un spectacle de ZZ Top n'est pas seulement un concert, c'est aussi un ballet : Billy Gibbons et Dusty Hill se meuvent sur scène en une chorégraphie soignée. Le groupe a toujours joué de l'humour pour accompagner sa musique qui ressortait d'autant mieux qu'aucun écran vidéo ne venait brouiller le show. Pour ce "Tonnage Tour 2017", outre leurs classiques, les barbus ont envoyé quelques reprises choisies : "Foxy Lady", "Sixteen Tones", "Act Naturally" ou "Jailhouse Rock" en rappel — comme sur "Fandango" en 1975 ! Tous les ingrédients étaient réunis : efficacité, rigueur et puissance, le moteur ZZ ne roule pas au diesel.

CHARLES FICAT

Morzine-Avoriaz Harley Days

13 AU 16 JUILLET, MORZINE-AVORIAZ

La grande famille Harley Davidson s'est une nouvelle fois réunie à Morzine-Avoriaz pour quatre jours de *ride* et de rock'n'roll totalement gratuit ! Pas moins de 80 000 personnes et 25 000 bécanes ont fait le déplacement de toute l'Europe. Le soir, on délaisse la route pour la scène avec une programmation à l'image de l'évènement. Jeudi, **LITTLE BOB AND THE BLUES BASTARD** tirent le premier obus avec un set blues et pub rock. **VINTAGE TROUBLE**,

quatuor US emmené par le chanteur Ty Taylor, livre un excellent concert rock'n'soul. Vendredi, **WILL BARBER**, one man band à la voix grave et mazoutée envoie un set de reprises qui serait parfait en BO d'une éventuelle nouvelle saison de "Sons Of Anarchy". **THE ORIGINAL BLUES BROTHERS BAND** en formation complète livre un show de deux heures de rhythm'n'blues aux petits (et *green*) oignons. Samedi, **JOHNNY GALLAGHER**, habitué des rassemblements de motards, monte sur scène en territoire conquis. Voix et Telecaster implacables, il chauffe avec style l'audience... La place du village est pleine à craquer : la tête d'affiche **TRUST** déboule. Un Bernie Bonvoisin enragé déballe ses paroles sur le son hard boogie de Nono Krief pour un assaut final de deux heures. Un concert dévastateur malgré un public assez statique (port du *cut* oblige on ne danse pas avec les couleurs sur le dos) même si certains audacieux s'échappent pour pogoter devant la scène. On verra même la gendarmerie locale dégainer ses iPhones pour filmer "Antisocial" !

HUGO PAILLARD

Festival de Carcassonne
Bryan Ferry
23 JUILLET, THEATRE JEAN-DESCHAMPS (CARCASONNE)

En 1982, Roxy Music triomphait dans les Arènes de Fréjus. 35 ans plus tard, son ex-leader joue les mêmes titres dans le somptueux théâtre en plein air de la Cité de Carcassonne, devant une assemblée de touristes sexagénaires. Les mêmes, probablement... Au milieu des hits consensuels, le groupe, parfait, débite des tranches de nostalgie irréelles comme "Virginia Plain" ou "In Every Dream Home". Le son est tout aussi parfait, on dirait un disque. On s'ennuie ferme. Un jeune guitariste enfile les clichés, cheveux au vent, tandis que derrière, réduit à jouer les utilités, se tient Chris Spedding, le meilleur guitariste du monde. Qui, dès qu'il joue deux notes, donne un aperçu de ce que devrait être le rock'n'roll...

STAN CUESTA

Guitare En Scène
19 AU 22 JUILLET, STADE DES BURGONDES (SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS)

Le festival à taille humaine (5500 personnes par jour) près de la frontière Suisse nous propose une affiche hétéroclite. Les vedettes de la première journée, **SCORPIONS** et **POPA CHUBBY**, font trembler les montagnes, les premiers avec un show grandiloquent et le second avec un set somptueux de reprises de Jimi Hendrix. Le jeudi **GLENN HUGHES** offre le meilleur en seulement 60 minutes, **DUMPSTAPHUNK** (avec Ivan et Ian Neville) nous assène une bonne dose de Funk malheureusement suivi par les horribles **YES**. **MANU LANVIN** clôture la journée. Le vendredi, **LEJ**, artistiquement discutable, fait preuve d'une belle maîtrise scénique. **DELTA MOON** revient au fondamentaux avec un blues rock que Tony Joe White ne renierait pas. **AMY MACDONALD** ravie le public considérablement rajeuni et féminin avec ses petites ritournelles pop-rock-folk agréables. Le samedi un tribute band d'**EARTH WIND & FIRE** (feat Al McKay) fait danser tout le monde. **EXTREME** explose les compteurs avec le meilleur concert du festival. **KENNY WAYNE SHEPHERD** relève le défi de suivre avec un blues-rock US très Bad Co, tout comme les Écossais de **KING KING** dans la même veine.

PATRICE GUINO

Coldplay

Photo Patrick Wolff/ Dalle

U2
Noel Gallagher's High Flying Bird
25 JUILLET, STADE DE FRANCE (SAINT-DENIS)

Noel ouvre la soirée à 19 h 00 avec 11 titres dont un "Wonderwall" meilleur que celui de Liam deux jours plus tôt à Lollapalooza. Bono, The Edge, Larry et Adam débarquent à 20 h 55 sous un déluge d'applaudissements, exécutant "Sunday Bloody Sunday" sur le *catwalk*, avant de rejoindre l'immense scène qui délivre ses images en Cinémascope tandis que les quatre Irlandais envoient assez de bois pour ouvrir une scierie. Tout l'album "The Joshua Tree" y passe, avec en final "Mothers Of The Disappeared" rehaussé de la présence hiératique de Patti Smith en guest, avec à l'écran les mères argentines des disparus tenant des bougies. "Miss Sarajevo" devient "Miss Syria" en premier rappel, compte à rebours vers la fin d'un show totalement maîtrisé et tendu comme un poing levé, laissant les 70 000 spectateurs sous le choc électrique.

OLIVIER CACHIN

Coldplay
15 JUILLET, STADE DE FRANCE (SAINT-DENIS)

Avec Chris Martin, tout commence par le bouquet final : un feu d'artifice, un tube de stade ("A Head Full Of Dreams", également le nom de la tournée), une forêt de lumières grâce aux bracelets contrôlés à distance donnés au public, qui s'illuminent en cinq couleurs durant le show. Le tracklisting est centré sur les titres épiques, le groupe est généreux, en mode *"wo-ho-ho, wooooooh"*, avec des amusantes tentatives d'interventions en français pour Chris, qui lit ses notes sur le piano. "Fix You" hypnotise les fans, "Viva La Vida" casse la baraque, "Hymn For The Weekend" passe crème, Chris se roule par terre, saute en l'air, s'avance sur le *catwalk* à genoux, dieu du stade pop pour une foule en liesse.

OLIVIER CACHIN

U2

Photo Andreu/ Dalle

rock&folk

Depuis 50 ans
au service du Rock'n'Roll

Sept. 16 — 589 — 6,40 €

Oct. 16 — 590 — 6,40 €

Nov. 16 — 591 — 6,40 €

Déc. 16 — 592 — 8,90 €

Jan. 17 — 593 — 6,40 €

Fév. 17 — 594 — 6,40 €

Mar 17 — 595 — 6,40 €

Avril 17 — 596 — 6,40 €

Mai 17 — 597 — 6,40 €

Juin 17 — 598 — 6,40 €

Juil. 17 — 599 — 6,40 €

Août 17 — 600 — 6,40 €

20€ **L'ÉCRIN INDISPENSABLE**

BON DE COMMANDE : Editions Larivière - Rock&Folk - Service VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex
Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00 - Sur Internet : boutique.editions-lariviere.fr

Email : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville
Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total

VROFP17 *Frais de port
TOTAL

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.com. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Festivals 2017
acte 2

Iggy Pop

Pleine forme

Eurockéennes

06 AU 09 JUILLET, BELFORT

Quatre jours de rock et hip-hop, de soleil et de traditionnelle boue sur le site champêtre du Malsaucy, voilà le menu de cette 29ème édition du festival phare de l'Est.

En ouverture, un plateau éclectique à haut risque : les rappeurs hypnotiques de **PNL** pour leur premier vrai concert (une réussite) suivis de l'iguane **Pop**, 70 ans depuis le 21 avril, en pleine forme durant 75 minutes à volume 11 démarrant par "I Wanna Be Your Dog" et incluant ses classiques "Search And Destroy" et "The Passenger". **DJ Snake** conclut la nuit, transformant le public en pois sauteurs avec son electro gonflée à la testostérone. Sur la scène Loggia, **Shame** s'impose comme la révélation avec ses cinq membres de 19 ans qui livrent un punk rock teinté d'attitude, entre Sleaford Mods et The Fall. Vendredi, c'est le grand bazar : le rappeur **Alkpote**, qui débuta en 2007 avec "Sucez-Moi Avant L'Album", livre ses textes fleuris sur les planches de La Plage et **Thiéfaine** se paie l'orchestre Victor Hugo de Franche-Comté sur la Grande Scène, suivi des **Editors**, fort convaincants avec leur new wave dynamique qui fait penser à OMD, Ultravox et autres sucreries eighties. Le chanteur Tom Smith en fait des caisses et c'est très bien comme ça, pas de neurasthénie ici, juste trois immenses ventilos derrière le batteur et un lightshow épileptique, avec un "Munich" dynamique à la tombée de la nuit. **Gojira** lâche les décibels et confirme son statut culte, **Gucci Mane** le rappeur d'Atlanta déçoit avec son gig paresseux où il dialogue avec lui-même sur des bandes playback. Le samedi, **Booba** bastonne dur avec son pack de hits certifiés, de "Boulbi" à "Scarface" via "92i Veyron", et il impose la jurisprudence Louis XV (ou Madame de Pompadour, selon les sources) : après lui, le déluge.

Juste le temps pour les **Dropkick Murphys** de passer entre les gouttes avec leur pub rock irlandais bostonien monolithique mais efficace, à base de lyrics genre *"Les boys sont de retour et ils cherchent les embrouilles"*. A deux heures du matin, **Justice** brave les éclairs et lance la foudre sonique sur le public trempé mais ravi. Avant la clôture, les organisateurs annoncent une fréquentation record de 130 000 visiteurs. Ne restait plus qu'à **Royal Blood** à déclencher un bruit blanc hallucinant, à **Phoenix** à livrer un set jovial et élégant, puis à **Arcade Fire**, les Assurancetourix des Eurocks, à enflammer les derniers valeureux festivaliers à minuit, sous la pluie, comme lors de leurs deux précédents passages.

OLIVIER CACHIN
PHOTO LUDWIG WALLENDORF

Phoenix

Bain de foule

Beauregard

07 AU 09 JUILLET, CHATEAU DE BEAUREGARD (HEROUVILLE SAINT-CLAIR)

Dans un cadre bucolique, les têtes d'affiche de prestige se succédaient sous un cagnard toujours sournois au pays du calva.

En moins d'une décennie et à coup de choix artistiques disparates et familiaux, le festival normand peut se targuer d'être devenu un rendez-vous incontournable de l'été : sous un soleil radieux, 65 000 personnes sont venues cette année. Dès vendredi, le romantisme et les mélodies exacerbées de **Warhaus,** programmé un peu tôt, ouvre les hostilités avant que **Benjamin Biolay**, parfois agaçant, ne permette au festivalier fraîchement libéré de ses obligations professionnelles d'entamer l'apéritif. **Metronomy**, visiblement nostalgique des soirées blanches d'Eddie Barclay, grise le public avec sa pop synthétique et idéale en extérieur. Puis tous les nostalgiques se retrouvent pour le grand retour des Australiens écolos de **Midnight Oil**, prétexte à bramer en cacophonie le refrain de "Beds Are Burning". La tête d'affiche, **Placebo**, malgré un son colossal et des lumières tout aussi imposantes semble étrangement absent et livre une performance en deçà. Le lendemain, les bruitistes tourneries psyché du trio anglais de **Yak**, taillées pour le désert, font merveille auprès d'un public encore clairsemé.
Sur la scène John, les *djeuns* ambiancés aux pétards lors de la prestation dégénérée du rappeur **Vald**, laissent place aux trentenaires armés de pintes pour le concert suranné mais tellement réjouissant d'**Airbourne**.

Les 70 minutes d'**Iggy Pop**, sans cesse généreux et avec une set list d'anthologie, rappellent l'apport incommensurable de l'Iguane à la musique. S'ensuit la fierté nationale **Phoenix**, qui à l'approche d'une tournée mondiale, ne se rate pas. Le groupe de Thomas Mars, jamais avare de bain de foule, allie puissance à sa pop électro pour s'affirmer en sensation du festival. Dimanche, la bonne surprise est à mettre au crédit des revenants d'**House Of Pain**, qui, avant les sympathiques boucles clubbing de **Jagwar Ma**, préparent parfaitement la grandiloquente arrivée des champions du jour : **Foals**.
La formation d'Oxford, à défaut d'être experte en mélodies, s'impose en force avec son rock calibré pour les stades avant que les Sud-Africains au look punk à chiens de **Die Antwoord** n'assomment cette neuvième édition. Pour la dixième, les organisateurs promettent de passer à quatre jours de festivités tout en espérant un mastodonte : les noms de Depeche Mode et de Bruce Springsteen sont avancés.

MATTHIEU VATIN
PHOTO MICHELA CUCCAGNA

Meilleur choix

Francofolies

12 AU 16 JUILLET, LA ROCHELLE

En Charente-Maritime, deux attractions incontournables ponctuent l'été : Fort Boyard et les *Francos*. Notre envoyé spécial a fait son choix.

Lescop

Pour sa trente-troisième édition, l'incontournable revue de la scène française et alentours a connu un succès comparable à celui de l'année dernière, un peu plus de 90 000 spectateurs payants répartis sur les cinq jours du festival et les six scènes. La grande, rebaptisée Jean-Louis Foulquier, du nom du créateur des Francofolies, a fait carton plein les cinq soirées. Une nouvelle fois, sous le soleil éclatant, on trouve de tout dans ce festival œcuménique entremêlant figures tutélaires et émergentes pour combler un public familial. Cette année, une part plus importante de la programmation était consacrée au rap et à l'électro, sur la grande scène comme à la Sirène, la scène de musique actuelle de La Rochelle.

Le vendredi 14, ponctué par le rituel feu d'artifice, après une d'**Imany** bien lénifiante, **Camille** a imposé son énergie, son originalité et sa folie avec trois chanteuses et des percussions. Quant au projet **Lamomali** de M entouré, entre autres, de la famille Diabaté et d'une Fatoumata Diawara superbe, il a emballé des spectateurs, serrés comme des sardines, par son explosivité, ses rythmes et sa joie de jouer. Avec 50 minutes de retard, **Julien Doré** et sa pop rock trop calibrée et maniérée ont conclu la soirée. Le samedi, un public jeune, massé devant les barrières bien avant le début des concerts, s'embrase rapidement dès le tour de chauffe d'**Ofenbach** et le set punk hard rock à l'ancienne d'un **Matt Bastard** roublard.

Petit Biscuit, une bonne surprise par la variété de ses ambiances, fut suivi par deux gros shows, ceux des rappeurs **S-Crew** avec **Nekfeu**, qui invitèrent les Beatboxers Berywam, et de DJ Snake. Ayant déjà évité le pire avec Christophe Willem chantant Michel Berger, deux raisons de fuir, faisons l'impasse sur un Renaud inutilement sorti du formol pour un disque médiocre. Le grand théâtre de la Coursive affichant complet pour Benjamin Biolay, **Lescop** était un bien meilleur choix, le temps d'une bouffée de rock revivifiant, quelque part entre Daniel Darc et New Order.

PHILIPPE THIEYRE
PHOTO LOOL WILLEMS (DR)

Vintage Trouble

Coup de cœur

Vieilles Charrues

13 AU 16 JUILLET, SITE DE KERAMPUILH (CARHAIX-PLOUGUER)

Le festival breton a encore une fois fait exploser les compteurs avec 280 000 convives. *Yec'hed mat !*

Bonne humeur contagieuse avec les trépidants **Deluxe**, mi-dompteurs mi-trapézistes. Programmé dans la foulée, avec de fabuleux musiciens maliens, **M** en profite pour rejoindre les moustachus le temps d'interpréter leur titre commun (Deluxe lui rendra la pareille, en rejoignant **Lamomali**). Déferlante rock entre les deux, surfée par les londoniens de **Shame**. Urgence et authenticité. A vif sur la plus petite des scènes, dans une proximité qui ne laisse pas droit à l'erreur. Coup de cœur. L'exact opposé du nombrilisme enfumé de **PNL**, vacuité et vanité. **Manu Chao**, fidèle à lui-même, dans le son et l'esprit, offre presque deux heures de prestation et une tribune aux anti-OGM. Come back militant aussi pour **Midnight Oil** et son charismatique géant : peuples premiers et écologie sur fond de guitares surannées.

Magnifique duel **Justice** *versus* **Inspector Cluzo.** Show visuel hypnotisant pour les premiers. Exubérance et pouvoir du vrai live en fusion pour les seconds. Les Gascons haranguent la foule, fulminent, et on jubile ! Avec option basse pour la perfusion électrisante de **Royal Blood** ou bricolage pour le blues rugueux de **Seasick Steve**, le duo batterie/ guitare restera une des formules gagnantes du week-end ! Autre style, les **Dropkick Murphys**, Pogues de Boston avec chanteur plus étanche que Shane, énergisent le champ en mode stade de foot. Immersion dans un cocon quasi mystique avec **Faada Freddy** : aucun instrument, que des sons organiques. Pendant que le fantôme de **Renaud** assiste, momifié, au concert donné à sa place par la foule, toute en ferveur et empathie, **Georgio**, livre un live vibrant d'énergies positives, étonnamment pulsé par la guitare électrique du youtubeur **Waxx**. Un peu de perfection attendue avec **Phoenix**, sublimé par un étonnant jeu de miroir, puis la deuxième claque du festival : **Vintage Trouble**. *"James Brown puissance 1000 avec en plus la capacité physique à se tenir sur un pied sur une crash barrière"* selon notre photographe ! Option sport et musique aussi pour **FFF**, **Kery James** ou **KillASon**, athlètes de haut niveau chacun dans leur style. Mention spéciale enfin pour **Matmatah** qui provoque toujours la même ferveur aux Charrues. Une forêt de bras levés qui ondulent d'un bout à l'autre du champ, une marée humaine un brin chauvine pour les héros du Finistère, un amour jamais démenti malgré dix ans d'absence !

EMMANUELLE DEBAUSSART
PHOTO MARTIAL MORVAN

Vestale pop

Lollapalooza

22 ET 23 JUILLET, HIPPODROME DE LONGCHAMP (PARIS)

Branle-bas de combat sur la scène parisienne des festivals, un nouveau géant déboule et tente d'imposer sa griffe. Verdict.

Sur l'incontournable site de Solidays et des galopeurs, l'hippodrome de Longchamp, seul endroit capable de contenir plus de 100 000 spectateurs et une cinquantaine d'artistes, majoritairement américains, sont venus charmer un public jeune et cosmopolite (Anglais, Espagnols...) durant deux jours. Samedi, après le grime british de **Skepta**, les **Hives** faisaient leur show bicolore en costumes noir et blanc, suivis des **Roots** qui livraient un gig tendu, avec un solo de beatbox par Jeremy Ellis, le blond chevelu qui fait l'amour à ses pads. **Imagine Dragons** gagne la palme de la démagogie molle avec son discours générique sur *"cette dure époque où des méchants nous empêchent de nous amuser mais la musique et l'amour gnagnagna..."* Passionnant comme leur musique transparente. **The Weeknd** met tout le monde d'accord avec un show à l'américaine impressionnant, et plus de fougue que durant son concert de février dernier à l'AccorHotels Arena, ouvrant avec le tube "Starboy". Dimanche, la foule est encore plus dense, on sent que le pari est gagné. **Editors** ressuscite les années 2000 (via les années 80) et s'impose comme l'invité parfait des gros festivals après son set réussi des Eurocks, au moment même où **IAM** fait le plein (et plus encore) sur la scène *alternative* (après 25 ans de carrière, un comble), suivi par **La Femme** (qu'on a fini par trouver). Retour sur le *main stage* avec ce bon vieux *wanker* de **Liam Gallagher** qui se la joue mains dans le dos, maracas à la Bez (des Happy Mondays) et attitude nonchalante pendant un set qui manque cruellement d'un ingrédient : des hits.
Il faut le final avec "Be Here Now" et surtout la scie "Wonderwall" en acoustique pour remonter le niveau, même si on a parfois l'impression qu'il joue le classique d'Oasis avec un flingue sur la tempe. Dire que Noel le suit deux jours plus tard en première partie de U2 ! Que de temps perdu avant l'inévitable reformation.
Tout se termine en fanfare avec les **Pixies** enragés, **Lana Del Rey** en vestale pop divine et les **Red Hot Chili Peppers**, vedettes incontestées de ce Lollapalooza parigot régulièrement pluvieux, tandis que **DJ Snake** donnait la fessée électro sur le *Perry's Stage*. L'édition 2 est inévitable, et on verra dans quelques semaines si la tornade Lolla a affaibli Rock En Seine, qui a désormais un solide concurrent au titre de festival parisien de l'été.

OLIVIER CACHIN
PHOTO ROBERT GIL

Lana Del Rey

Région
Provence-Alpes-Côte d'Azur
Partenaire principal

BOL D'OR

EWC FIM ENDURANCE

GRAND FESTIVAL MOTO

Vendredi 15 | Samedi 16 | Dimanche 17

Septembre 2017

CIRCUIT PAUL RICARD

VILLAGE KIDS

JET'SHOW

EXPOSITONS VINTAGE

STUNT

FÊTE FORAINE

PARADES

SOIRÉES DJ

Concert Exceptionnel

FÉDÉRATION FRANÇAISE DE FONCK

© JB Mondino

BOL D'OR Classic | club14 | MOTUL | FRANCE EQUIPEMENT | Sud Sainte Baume | LS2 HELMETS | Tourtel Twist | La Provence

EUROSPORT | Moto revue | Classic | FIM | FFM | Larivière Organisation | france bleu

boldor.com

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

AOÛT

16 AOÛT

Cough et Withtroat Serpent (Gibus)
● **Lil Wayne** (Olympia)

19 AOÛT

Nothing et Kapitan Korsakov (Supersonic)

20 AOÛT

The Rebel, Spray Paint et CIA Débutante (Mécanique Ondulatoire)

21 AOÛT

Desolated, Jesus Piece et Wolfpack (Gibus)

22 AOÛT

Whitechapel, Magna Cult et Oni (Backstage)

23 AOÛT

Hilight Tribe & Side Projects (Glazart)

25 AOÛT

Caballero, Franz Ferdinand, Flume, FKJ, Josman, The Pretty Reckless, Gunwood, Témé Tan, Mø aka Karen Marie Orsted, Barbagallo, Inuit, Jeanjass, No Money Kids, Mmmqns, Allah-Las, Black Lips, Frank Carter & The Rattlesnakes, The Pharcyde, The Shins, The Jesus and Mary Chain, At The Drive-In, Grouplove, Cannibale, Cabbage, Hercules & Love Affair et Beach Fossils (Domaine national de St-Cloud) ● **Converge, Havok et Gorduts** (Trabendo)

26 AOÛT

Jain, Columbine, Lee Fields & The Expressions, Fakear, Her, PJ Harvey, Lysistrata, Frustration, Girls In Hawaii, The Kills, DBFC, Timber Timbre, Sleaford Mods, Therapie Taxi, Peter Peter, Band Of Horses, Vince Staples, Fuzzy Vox, The Jacques, Little Dragon, Bryan's Magic Tears, Ibibio Sound Machine, Karoline Rose, The Elements 4 et Ulrika Spacek (Domaine national de St-Cloud)

27 AOÛT

DeLuxe, Romeo Elvis, Panda Dub, The XX, Cypress Hill, Mac DeMarco, Rone, Ty Segall, George Ezra, The Lemon Twigs, Reijie Snow, Clara Luciani, Rendez-Vous, Douchka, Car Seat Headrest, Le Villejuif Underground, King Khan & the Shrines, Amber Run, Gracy Hopkins, Arnaud Rebotini, Slowdive, Denzel (Aquarius Killa) Curry, Formule (The Shoes et Les Inrockuptibles), Djmawi Africa et Brodka (Domaine national de St-Cloud) ● **Total Victory, Plomb et Harassment** (Supersonic)

28 AOÛT

August Burns Red et Oceans Ate Alaska (Petit Bain) ● **Yeti Lane, Beat Mark et World's Dirtiest Sport** (Supersonic)

29 AOÛT

Brat Farrar et Blackup (Mécanique Ondulatoire) ● **Kikagaku Moyo et Blurry Mountain** (Point Ephémère) ● **The Psychedelic Furs** (Elysée Montmartre)

30 AOÛT

Agar Agar (Jardin Tino-Rossi) ● **Sean Nicholas Savage et Basile Di Manski** (Point Ephémère)

31 AOÛT

De La Soul et Cory Henry (Grande Halle de La Villette) ● **Demon's Claws** (Mécanique Ondulatoire) ● **Yeti Lane** (Supersonic)

SEPTEMBRE

1er SEPTEMBRE

Carousel Vertigo (Dr.Feelgood) ● **Mutemath** (Les Etoiles) ● **Emile Parisien, Jeff Mills, Pharoah Sanders, Zakir Hussain et Joachim Kühn** (Grande Halle de La Villette) ● **Riviera et Brune** (Bus Palladium) ● **Fred Wesley** feat. **Omar** (Cabaret Sauvage)

2 SEPTEMBRE

Biche (Point Ephémère) ● **Bomba Estereo** (Elysée Montmartre) ● **Thomas de Pourquery et Supersonic** (Cabaret Sauvage) ● **Richie Kotzen** (Maroquinerie) ● **Tricot** (Batofar)

3 SEPTEMBRE

Lisa & Lena (Maroquinerie)

4 SEPTEMBRE

Catherine Ringer, Solo et Sparks (Cigale) ● **Territory et Omni** (Point Ephémère)

5 SEPTEMBRE

Alice Et Moi et Uto (Batofar) ● **Cut Killer, DJ Just Dizle aka Le Champion et DJ Endrixx** (Cigale) ● **Gutslit, Carnivore Diprosopus, Stillbirth et Splattered** (Gibus) ● **Interpol et Haelos** (Trianon, *complet*) ● **Gregory Porter** (Grande Halle de La Villette)

6 SEPTEMBRE

Charles X (Jardin Tino-Rossi) ● **Shabaka Hutchings** (Cabaret Sauvage) ● **Interpol et Haelos** (Trianon, *complet*) ● **John and the Volta** (Pop Up du Label) ● **Angélique Kidjo et Spanish Harlem Orchestra** (Cité de la Musique) ● **The Starglazer Lilies, Dead Sea et Niko Yoko** (Supersonic) ● **Temples et The Pastels** (Cigale)

7 SEPTEMBRE

Courtney Marie Andrews (Pop Up du Label) ● **The Buttertones** (Espace B) ● **The Four Horsemen** (Backstage) ● **Hurricane Heart Attacks et Black Market Karma** (Supersonic)

8 SEPTEMBRE

Amadou et Mariam (Cigale) ● **Ray Lema, Laurent de Wilde et Omer Avital** (Cité de la Musique) ● **Metallica et Kvelertak** (Bercy) ● **Young Like Old Men, Joujou Jaguar et The Funeral Warehouse** (Supersonic)

9 SEPTEMBRE

Tony Allen, Sinkane et Curtis Harding (Grande Halle de La Villette) ● **Blanche** (Bus Palladium) ● **Boston Bun** (La Clairière) ● **The Last Band In Town** (Maroquinerie) ● **San Cisco** (Espace B)

10 SEPTEMBRE

Metallica et Kvelertak (Bercy) ● **Hindi Zahra, Fatoumata Diawara et Christine Salem** (Cité de la Musique) ● **Stamp et Blaak Heat** (Supersonic)

11 SEPTEMBRE

Alvvays (Point Ephémère) ● **Tori Amos** (Grand Rex) ● **Turnover** (Supersonic) ● **Waxahatchee** (Batofar)

12 SEPTEMBRE

Tom McRae (Maroquinerie)

13 SEPTEMBRE

The Districts (Petit Bain) ● **LCD Soundsystem** (Olympia, complet) ● **Vallenfyre** (Boule Noire) ● **Vir Das** (Les Etoiles) ● **Vulfpeck** (Cigale, *complet*)

14 SEPTEMBRE

Cosmonauts, Tommy & the Cougars et Deaf Parade (Supersonic) ● **The Cruxshadows et Treponem Pal** (Bus Palladium) ● **The Flamin' Groovies** (Maroquinerie) ● **LCD Soundsystem** (Olympia, complet) ● **Nite Jewel** (Point Ephémère) ● **Vulfpeck** (Cigale, *complet*)

15 SEPTEMBRE

Caesaria et Alma Mata (Bus Palladium) ● **Chelsea et Spermicide** (Batofar) ● **Les Insus?** (Stade de France, *complet*) ● **Jahneration, Flavia Coelho, Feder, Gojira, Bror Gunnar Jansson, Lo Jo, Neg Marrons, Assassin, Daddy Nuttea, Les Sages Poètes De La Rue, Psychotic Monks, Arsenik, Melenik et Busta Flex** (parc départemental de La Courneuve) ● **Bachar Mar-Khalifé, Islam Chipsy & Eek, Ata Kak et Matias Aguayo** (Trabendo) ● **Mike + The Mechanics** (Cigale) ● **The Holydrug Couple, Pales et Butterscotch Hawaiian** (Supersonic)

16 SEPTEMBRE

Beach Youth, Two Bunnies In Love et Marc Morvan (Supersonic) ● **Gnucci, Cakes Da Killa, Acid Arab, Mikki Blanco, Puzupuzu et Moscoman** (Trabendo) ● **Les Insus?** (Stade de France) ● **L.A. Witch** (Batofar) ● **Sage The Gemini** (Les Etoiles) ● **Trust, S-Crew, Dub Inc, Iggy Pop, Gavin James, JP Manova, Storm Orchestra et Corine** (Parc départemental de La Courneuve)

17 SEPTEMBRE

Hyperculte, Requin Chagrin, FM Belfast et Kohh (Trabendo)

18 SEPTEMBRE

Gold Class (Pop Up du Label) ● **Pomme** (Boule Noire) ● **Surfer Joe** (Supersonic)

Prévisions Paris

Black Honey : 19/9 (Supersonic), **Maximo Park :** 19/9 (Maroquinerie), **Clap Your Hands Say Yeah et Coco Hames :** 20/9 (Maroquinerie), **Everything Everything :** 21/9 (Maroquinerie), **Bon Iver :** 21 au 23/9 (Salle Pleyel, *complets*), **Phoenix et Parcels :** 29/9 (Bercy), **Clap Your Hands Say Yeah :** 30/9 (Maroquinerie), **Sparks :**1er/10 (Gaîté Lyrique), **Nick Cave And The Bad Seeds :** 3 et 4/10 (Zénith), **Lady Gaga :** 6 et 7/10 (Bercy), **Beth Ditto :** 7/10 (Bataclan), **Marillion :** 7/10 (Zénith), **Chris Rea :** 9/10 (Salle Playel), **Airbourne :** 10/10 (Olympia), **The Lords Of Altamont :** 14/10 (Point Ephémère), **Dweezil Zappa :** 14/10 (Trianon), **Grizzly Bear :** 16/10 (Olympia), **Dead Kennedys :** 17/10 (Maroquinerie), **The Rolling Stones :** 19 et 22/10 (U Arena), **Weezer :** 19/10 (Olympia), **The Breeders :** 27/10 (Gaîté Lyrique), **Chris Isaak :** 2/11 (Olympia), **James Blunt :** 7/11 (Zénith), **Queens Of The Stone Age :** 7/11 (Bercy), **Royal Blood :** 9/11 (Zénith), **Jonny Lang :** 11/11 (Cigale), **Father John Misty :** 11/11 (Trianon), **Procol Harum :** 12/11 (Trianon), **Helloween :** 15/11 (Zénith), **Van Morrison :** 17/11 (Salle Pleyel), **Algiers :** 20/11 (Maroquinerie), **Fleet Foxes :** 20 et 21/11 (Trianon), **The Temperance Movement :** 23/11 (Elysée Montmartre), **Gorillaz :** 24 et 25/11 (Zénith), **Triggerfinger :** 25/11 (Elysée Montmartre), **Marilyn Manson :** 27/11 (Bercy), **Alice Cooper :** 3 et 7/12 (Salle Pleyel, *complet* et Olympia), **Black Rebel Motorcycle Club :** 22/12 (Elysée Montmartre)

Province

AOUT

Cold Pumas : 25, Le Mans (Oasis) ● **The Dizzy Brains, Ceux Qui Marchent Debout, Michael Mass et Crazy Hambones :** 24, Bordeaux (square Dom Bedos) ● **Shaolin Temple Defenders :** 30, Lormont (plein air) ● **Ty Segall :** 20, St-Malo (fort St-Père) ● 25, Charleville-Mézières (square Bayard) ● 27, St-Cloud (domaine national) ● 29, Biarritz (Atabal) ● 30, Ramonville (Bikini, avec Yonatan Gat et Slift) ● **Robert Spline :** 18, Royère-de-Vassivière (plage de Broussas) ● 19, Limoges (La Barrak 2.3) ● **Sugaray Rayford :** 25, Bordeaux (square Dom Bedos) ● 27, Clermont-en-Genevois (château, avec Out Of Law)

SEPTEMBRE

Cosmonauts : 15, Angers (théâtre Le Quai) ● 16, Biarritz (Rat's Cup) ● 21, Toulouse (Ravelin) ● **FFF :** 2, Chalons-en-Champagne (parc expo) ● 16, Le Castellet (Bol d'Or) ● **Fishbach, Catherine Ringer, Vitalic, Her, ODC et 11 Louder :** 1er, Dijon (place de la Libération) ● **Flamin' Groovies :** 16, Montbéliard (Atelier des Môles) ● **Les Insus? :** 1er, Ajaccio (Théâtre de verdure du Casone) ● 3, Périgueux (Palio de Boulazac) ● 5, Chambéry (Le Phare) ● **Metallica et Kvelertak :** 12, Lyon (halle Tony-Garnier) ● **Motivés, Skaferlatine et Ernest :** 2, Uckange (parc du haut fourneau)

● **Yanis Odua, Le Peuple de l'Herbe, Artikal Band, Ashkabad, Verlatour, Toma Sidibe, Sycomore et Pleasure :** 2, St-Quentin (plein air) ● **Omni :** 5, Toulouse (Pavillon Sauvage) ● 15, Lyon (Sonic) ● 16, Orléans (Hop Pop) ● 17, Lille (DIY) ● **Ricky Amigos :** 16, Limours (MJC) ● **Nico Wayne Toussaint :** 1er, Pessac (écosite du Bourgailh) ● **Waxahatchee :** 12, Lyon (Périscope)

Festivals

■ **La Route Du Rock :** 17 au 20/8, St-Malo (fort de St-Père), avec – le **18** : Thee Oh Sees, PJ Harvey, DJ Shadow, Helena Hauff, Car Seat Headrest, Foxygen, The Idles, Froth et Prieur de La Marne – le **19** : Future Islands, Soulwax, Temples, Parquet Courts, Black Lips, The Jesus And Mary Chain, Arab Strap, Le Comte, Cold Pumas, Kaitlyn Aurelia Smith et Prieur de La Marne – le **20** : Angel Olsen, Mac DeMarco, Interpol, Ty Segall, Tale Of Us, Yak, Petit Fantôme, The Proper Ornaments, The Moonlandingz et Prieur de La Marne) www.laroutedurock.com

■ **Chausse Tes Tongs :** 18 au 20/8, Trévou-Tréguignec (stade municipal, avec – le **18** : Miossec, Sax Machine, Ropoporose et Gallowstreet – le **19** : Lysistrata, Sir Jean and NMB Afrobeat Experience et Rachid Taha – le **20** : Newen Afrobeat, Patrick Ewen, Fumaca Treta, ZZZ's et Super Mostal & Pal Mal Vincent) www.festival-chausse-tes-tongs.com

■ **Montesquiou On The Rock's :** 18 et 19/8, Montesquiou (halle, avec – le **18** : Giuda, The Jackets, Chrome Reverse, Ivan Le Terrible et Dottie Gooseberry – le **19** : The Projectivers, The Fuzillis et The Zelators) www.montesquiourock.fr

■ **Terra Incognita :** 18 et 19/8, Carelles (plein air, avec – le **18** : Rocky, Holy Two, Pethrol, Don Rimini, Mnnqns et Miet – le **19** : Johnny Mafia, DBFC, Renart, Mountain Bike, Psychotic Monks, Cannibale, UVB 76, Atlas et DJ Love) www.terraincognita.me

■ **Le Cabaret Vert :** 24 au 27/8, Charleville-Mézières (square Bayard, avec – le **24** : London Grammar, Cypress Hill, Flume, Chronixx, Death Grips, The Orwells, Cashmere Cat et Grindi Manberg – le **25** : Jain, Carpenter Brut, Korn, The Kills, Ty Segall, Soulwax, Turbonegro, Band Of Horses, Parquets Courts, Dirty Deep, Denzel (Aquarius Killa) Curry et Goat Girl – le **26** : Vald, Fishbach, Panda Dub, Justice, Franz Ferdinand, The Lemon Twigs, Allah Las, Girl Band, Alb, T/O, Yassassin et Tequilla Savate – le **27** : Petit Biscuit, Catherine Ringer, FKJ, Kate Tempest et The Yokel) www.cabaretvert.com

■ **Festival De La Motte :** 25 et 26/8, Siecq (plein air, avec – le **25** : La Yegros, Debout Sur Le Zinc, Lysistrata, Hildebrandt, Archi Deep & the Monkey Shakers et Jean Du Voyage – le **26** : DeLuxe, Stand High Patrol, Didier Super, Sidi Wacho, Elephant & Centipede, Les Niglos et Over The Top) www.festivaldelamotte.com

■ **Freakshow :** 25 et 26/8, Gigors et Lozeron (plein air, avec – le **25** : Fufanu, Oozing Wound, Yonaton Gat, Bad Breeding, Sink, Noyades, Part Chimp, Spectraal et dj's – le **26** : Oranssi Pazuzu, Total Victory, Cocaine Piss, Shitwife, Death Pedals, Le Chemin de la Honte, X-Or, 10 000, Pasteur Charles et dj's) www.freakshow-festival.com

■ **Woodstower :** 25 au 27/8, Lyon (parc naturel de Miribel Jonage, avec – le **25** : Columbine, Jahneration, Agar Agar, Demi Portion, The Blaze, Clément Bazin, Seth Gueko, Le Camion Bazar, Tommy Cash, Arnaud Rebotini, AZF, Todd Terje, 2 Boule Vanille, Radio Kaizman, Acid Kostik et Green Daddy – le **26** : Møme, Lorenzo, Deen Burbigo, Isaac Delusion, Comah, Manu Le Malin aka The Driver, Le Camion Bazar, Big Junior, Romare, Throes and The Shine, Myth Syzer, Corine, La Jungle, Seth XVI, Ménage à Trois, Ikaz Boi, Tilt et Mézigue – le **27** : The Bongo Hop, Le Camion Bazar, DJ James Stewart, Lotfi aka Face B, Tha Snakes Crew, The King Of Kingdom et Ata Kak) www.woodstower.com

■ **Black Bass Festival :** 1er et 2/9, Braud et St-Louis (domaine de La Pallerie, avec – le **1er** : Poni Hoax, Pogo Car Crash Control, Totorro, Cheveu et Ropoporose – le **2** : Lysistrata, Julien Pras, Truckfighters, Captain Parade, Blackbird Hill, Hark et Calc) www.blackbassfestival.com

■ **The Liberiders Festival :** 1er et 2/9, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec – le **1er** : Restless, Seven Sins et Mad Birds – le **2** : Eddie And The Hot Rods, The Limiñanas et Palavas Surfers)

■ **The City Trucks :** 1er au 3/9, La Pommeraie (plein air, avec – le **1er** : Claudio Capeo, Tryo, Superbus, Broken Back et La Vagabonde – le **2** : Petit Biscuit, LEJ, La Pagatina et Epsylon) www.thecitytruckfestival.com

■ **Origin'All Festival :** 1er au 3/9, Carcans (domaine de Bombannes, avec – le **1er** : Motivés, Soviet Suprem, Lyre Le Temps et Dub Browsers – le **2** : Rebeka Warrior, Smokey Joe & The Kid, Dub Browsers, O'Styl et Flanagan) www.originallfestival.fr

■ **Watts A Bar :** 1er et 2/9, Bar-le-Duc (parc du Château de Marbeaumont, avec – le **1er** : Trust, La Rue Ketanou, Meute, Gérard Baste et Lumberjacks – le **2** : Zoufris Maracas, Alpha Blondy et Solar System, Taïwan MC, Los Kalkanos et Raggatek Live Band) www.wattsabar.fr

■ **Leym'Fest :** 2/9, Leyment (ancien casernement, avec Blazing War Machine, Alien Encounters, Holophonics, Wedingoth et Oblivion)

■ **Climax Festival :** 7 au 10/9, Bordeaux/ Cenon (parc Palmer, avec – le **7** : Paul Kalkbrenner, Pete Doherty, Moloch/ Monolyth, Part Company, La Femme, Charles X, Liam Large, Isaac Delusion et Omar Souleyman – le **8** : Kindy Smile, Polo & Pan, Binary Sound, Jacques, Theo Lawrence & The Hearts, Midland, Paradis, Franz Ferdinand, Kungs, The Kooks et I Am Stramgram – le **9** : S-Crew, Fakear, Morcheeba, Agar Agar, Bon Entendeur, The Pharcyde, Cracki Records, et James Silk) wwwclimaxfestival.fr

■ **Coconut Music Festival :** 7 au 10/9, Saintes (abbaye aux Dames, avec – le **7** : Requin Chagrin, Lord Rectangle et Lysistrata – le **8** : François And The Atlas Mountain, Kelly Lee Owens, Petit Fantôme, Acid Arab, Palmbomem II et Joe Tyler – le **9** : Hindi Zahra & Fatoumata Diawara, Superpoze, Jacques, Ata Kak, Ricky Hollywood, Voilaaa Sound System et DK Katapila) www.coconutmusicfestival.org

■ **Tohu-Bohu :** 7 au 9/9, Veyras-en-Valais (CH, plein air, avec – le **7** : Franz Ferdinand, Temples et Sandor – le **8** : Two Waves, Georgio, Fakear, Talisco et Birdy Nam Nam – le **9** : Coconut Kings, Tryo, Taiwan MC et The Skints) www.tohu-bohu.ch

■ **Jour&Nuit :** 8 au 10/9, Grenoble (esplanade du musée, avec – le **8** : Radio Elvis, Ko Ko Mo, Lone, Space Dimension Controller et Young Marco – le **9** : Charles X, Sly Johnson, Leo Pol, Steffi et Virginia – le **10** : Sir Jean and NMB Afrobeat Experience et Rio Clap Clap Clap) www.la-belle-electrique.com

■ **Morts Subites :** 9 et 10/9, Hyères (Salins de Fontenay, avec – le **9** : Tagada Jones, Acod, Heart Attack, Riff, Smokehead, Metal Militia – le **10** : 70's Alchemy, Coldtrain et Heart Shaped Band)

■ **Crossroads :** 14 au 17/9, Roubaix (Condition Publique et divers lieux, avec – le **14** : Sønge, Wuma, Nine Million Witches, Grindi Manberg, Napoleon Gold et Fléau – le **15** : Azur, You Man, The Lumberjack Feedback, Hydrogen Sea, Sanrasara, Monolithe Noir, Cayman Kings, Radical Suckers et Kimberose – le **16** : Robbing Millions, Hildebrandt, Bumpkin Island, Yalta Club, Cheap Wine, Mathias Bressan, Renoizer et Seed To Tree – le **17** : Big Funk Brass, Acid Jazz Machine et The Headshakers) www.crossroadsfestival.org

■ **La Poule Des Champs :** 15 et 16/9, Aubérive (chapiteau, avec – le **15** : Matmatah, Broken Back, Les Garçons Trottoirs, Blockstop, Roberdam et Maguy Bolle – le **16** : Tryo, Electro DeLuxe, Cocoon, Les Garçons Trottoirs, Fergessen et Grand Morse) www.lapouledeschamps.com

■ **Hop Pop Hop Orléans :** 15 au 17/9, Orléans (divers lieux, avec – le **15** : Talisco, Brns et Slim Cessna's Auto Club – le **16** : Holy Chips, Nesseria, Gnucci, Tristesse Contemporaine, Adrien Gachet aka Bajram Bili, Le Prince Harry, Gracy Hopkins, Acid Baby Jesus et Corridor – le **17** : Mario Batkovic, Peter Kernel, Will Samson, Songe, Psychotic Monks et Rival Consoles) www.hoppophop.fr

■ **Levitation :** 15 et 16/9, Angers (Théâtre Le Quai, avec – le **15** : Slowdive, Cheveu, Group Doueh, Acid Mothers Temple, Forest Swords, Ulrika Spacek, Bo Ningen, Cosmonauts, The KVB et Vedett – le **16** : The Black Angels, Le Villejuif Underground, Petit Fantôme, Beach Fossils, Moon Gogo, Bernard Fèvre aka Black Devil Disco Club, Elephant Stone, A Place To Bury Strangers et The Holydrug Couple) www.levitation-france.com

■ **Marseille Music Experience :** 15 et 16/9, Marseille (Esplanade J4, avec – le **15** : S-Crew, Pone, Big Ranx, Dub Inc., Don Choa & DJ Djel, Caballero & Jeanjass, Kemmler et Cut Killer – le **16** : Vitalic, Traumer, Worakls, Fritz Kalkbrenner, Pan Pot et Patrice Baumel) www.mmxfestival.com

■ **Ze Fiestival :** 15 et 16/9, Marsanne (espace des Buis, avec – le **15** : Taiwan MC, Scarecrow, Mahom, Kognitif et Paiaka – le **16** : Flavia Coelho, Les Escrocs, The Slimmer Rebellion, Rage Against The Marmottes et Band Of Gypsies (Taraf de Haïdouks & Kocani Orkestar) www.zefiestival.net

■ **Heart Of Glass, Heart Of Gold :** 15 au 17/9, St-Amans-des-Cots (camping Les Tours, avec – le **15** : Agar Agar, Poni Hoax, Petit Fantôme, Beach Fossils, The Pilotwings, KXP et Zozo – le **16** : H-Burns, Islam Chipsy & Eek, Corridor, Zaltan, FM Belfast, Molly Burch, B Boys, The Buttertones et Vladimir Ivkovic – le **17** : The Pilotwings, Yonathan Gat et Zaltan)

■ **Rock In Opposition :** 15 au 17/9, Le Garric (Cap Découverte, avec – le **15** : Faust, Aranis et Cheer-Accident – le **16** : Le Silo, Miriodor, Trans-Aeolian Transmission, Gong et Acid Mothers Temple – le **17** : Apatt, In Love With, Guapo et Slapp Happy) www.rocktime.org

Les dates de concerts pour la période **18/9 au 28/10** *qui ne seront pas parvenues au journal le* **23/8 au plus tard** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* **"Concerts"** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

PRESLEY PARADE

De son royaume céleste, Elvis tente d'envoyer un message romantique... Sauras-tu le déchiffrer?

L'

BEUARGL..

L'

40 ANS SANS LE KING?!

... UNE LÉGENDE RACONTE QU'IL VIVRAIT SUR UNE ÎLE LOINTAINE...

AVEC JIMI HENDRIX, BRIAN JONES, JANIS JOPLIN BOB MARLEY, JOHN LENNON

NO WOMAN NO CRYYYY..

OOOH... PITIÉ!!!

AMY WINEHOUSE, PATRICK TOPALOFF, ETC.

UNE AUTRE RACONTE QU'IL SERAIT TOUJOURS COINCÉ DANS SA SALLE DE BAIN...

MAIS UNE RÉCENTE ÉTUDE TEND À PROUVER QU'AFIN DE GARDER L'ANONYMAT, IL SE SERAIT TEINT LA BANANE ET RASÉ LES ROUFLAQUETTES...

HELP! Y'A QUELQU'UN?

* AIR DE "TEDDY BEAR".

Pour marquer l'anniversaire de sa soi-disant "disparition", sa demeure a été légèrement transformée.

Hound Dog Burger

Goûtez notre TEDDY BEER

GRAISSELAND

$6

JE VOUS CONSEILLE LE KINGCRAWFISHBURGER SAUCE SPAGHETTI.

IL EST TEMPS QUE JE REVIENNE...

J.FRAIZE

Résultat du rébus : L'Eau-Vomit-Tendeur / L'Œuf-Mi-Trou / Nez Vert-Lait-Deux Mégots

(Love me tender / Love me true / Never let me go)

Toutes les musiques du monde sont sur TV5MONDE

TV5MONDE PARTENAIRE DES FESTIVALS DE L'ÉTÉ

Montreux Jazz Festival, Paléo Festival Nyon, Eurockéennes de Belfort, Festival de Baalbeck (Liban), Assalamalekoum (Mauritanie) sans oublier les Francofolies de la Rochelle, de Spa, de Blagoevgrad (Bulgarie) et le Bruxelles Summer Festival.

Ne manquez pas les émissions musicales de TV5MONDE : *Acoustic* présentée par Sébastien Folin, *Stars Parade* et *Franche Connexion* (le Rendez-vous musical Web).

318 millions de foyers raccordés dans plus de 200 pays et territoires.

TV5MONDE

La chaîne culturelle francophone mondiale

www.tv5monde.com/musique

Crédits photos : Fotolia / Thinkstock / Yann Orhan / FTV

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.